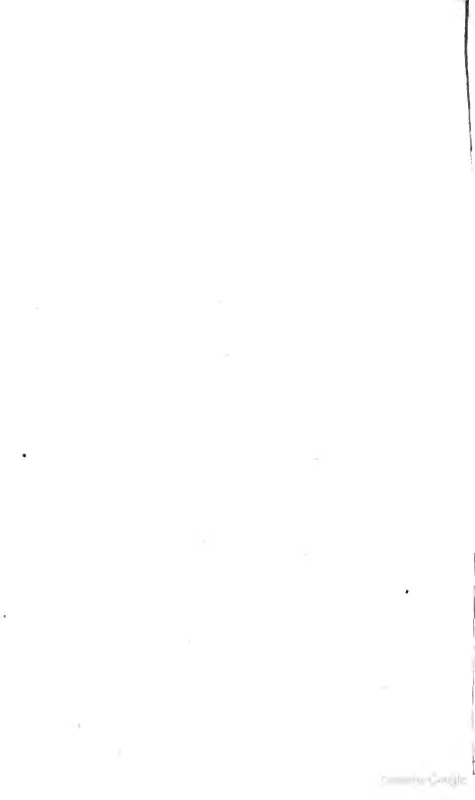

PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·







LE VOLONTAIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection in-18, jésus, à 3 fr. le volume

Le Capitaine Fantôme, 5e édition	1 vol.
Les Filles de Cabanil (suite du *Capitaine Fantôme*), 5e édit.	1 —
Le Drame de la jeunesse, 3e édition	1 —
Annette Laïs, 2e édition	1 —
Les Habits noirs, 2e édition	2 —
Jean Diable, 3e édition	2 —
Bouche de fer, 5e édition	1 —
Madame Gil Blas, 2e édition	2 —
Aimée, 3e édition	1 —
La Fabrique de Mariages, 3e édition	1 —
La Garde noire	1 —
Roger Bontemps	1 —
Les Gens de la noce	1 —
Cœur d'acier	2 —
Les Errants de nuit	1 —
Les deux Femmes du Roi, 2e édition	1 —
La Duchesse de Nemours, 3e édition	1 —
La Cosaque, 2e édition	1 —
L'Hôtel Carnavalet	1 —
Les Mystères de Londres, nouvelle édition	2 —
Le Mari embaumé	2 —
La Cavalière, 2e édition	2 —
L'Homme de Fer	1 —
Les Belles de nuit	2 —
La Pécheresse	1 —
Le Château de Velours	1 —
Les Revenants	1 —
L'avaleur de sabres	1 —
Mademoiselle Saphir	1 —

St-Amand. — Imp. de Destenay.

LE

VOLONTAIRE

PAR

PAUL FÉVAL





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1868





LE VOLONTAIRE

I

LE PONT-D'AMOUR

Tout Marseillais, méritant ce beau nom, à qui vous demanderez des renseignements sur Marseille, vous répondra, sans hésiter, que c'est la première ville du monde.

Il n'y a qu'une Cannebière sur la surface du globe et qu'un Pont-d'Amour; le pur français se parle en cette cité heureuse et non point ailleurs; l'huile frite a un parfum plus doux que la fleur d'oranger. Vive l'ail et foin de la rose !

En 1710, la Cannebière présentait le même aspect que de nos jours : un grand carré long, débouchant sur la Méditerranée entre deux forts grisâtres ; des navires de toutes les nations, serrés et comme entassés dans un océan d'immondices ; des quais pauvrement entretenus, bordés de maisons chétives et manquant de mine.

Bref, le fameux paysage qui reste dans la mémoire de tout voyageur ayant respiré les émanations de cet illustre port, et caché son nez au fond de son mouchoir, pour éviter les chers parfums de la bouillabaisse (*).

La rue large et bien alignée qui fait maintenant l'orgueil des Bouches-du-Rhône, sous le nom du Pont-d'Amour, n'existait pas encore.

A la place qu'elle occupe, il y avait plusieurs petites rues rayonnant vers la haute ville. L'une d'elles portait déjà ce nom éminemment provençal de Pont-d'Amour, et ce nom servait aussi d'enseigne à une guinguette en bonne réputation, qui avait vue sur le port, à travers les mûriers blancs et les oliviers de son petit jardin.

Il y a peu de verdure à Marseille ; les berceaux

(*) Personne n'ignore que Marseille, dans ces dernières années, a complètement changé d'aspect. On dit que l'odeur est restée.



bien entretenus et les treilles ombreuses de l'auberge du Pont-d'Amour attiraient gaîment le regard.

Nestor Bagasse, maître, après Dieu, de cet établissement honorable, avait la confiance de la marine et faisait tout doucement ses affaires. C'était un petit homme maigre, portant ses cheveux gris taillés en brosse sur un front basané; il y avait de l'Arabe dans son œil noir et mobile. A voir l'éclair de son regard, on eût soupçonné vraiment un poignard ou un stylet sous le drap marron-clair de son pourpoint; mais il n'y avait là que sa *blague* à tabac et son trousseau de clés.

Ces Marseillais aux prunelles fulgurantes sont généralement les meilleurs et les plus paisibles bourgeois de l'univers.

Maître Bagasse avait une fille; il était veuf; sa Thérèse, qui allait sur dix-huit ans, était une grande et belle créature hardiment découplée et regardant les gens en face avec un sourire un peu trop naïf.

Parmi les voisins de maître Bagasse, certains disaient que la Thérèse était idiote à moitié; d'autres prétendaient qu'elle avait plus de ruse qu'une couleuvre.

Maître Bagasse l'accusait d'être un peu paresseuse

et d'aimer les rubans de couleurs voyantes qui coûtaient un prix fou.

C'était une belle journée d'été; la brise du large commençait à modérer la chaleur accablante, et le soleil, tournant la pointe Saint-Nicolas, mirait ses rayons déjà plus obliques dans la Cannebière.

C'est toujours un spectacle étrange que de voir les coques noires de cette cohue de navires grouiller dans l'eau flamboyante du port.

Les treilles et les pavillons de l'auberge du Pont-d'Amour, étaient encore déserts; une seule table se trouvait occupée par deux marins qui portaient le costume de volontaires.

Mais de nombreux symptômes donnaient à penser que cette solitude ne serait pas de longue durée; des bruits sourds sortaient de la cuisine avec des bouffées de vapeur chargées d'épices; on entendait le cliquetis des verres rincés à la diable, et les garçons montaient l'escalier de la cave avec de grands paniers pleins de vin.

La maison de maître Bagasse avait sa petite façade sur le jardin même; un perron de cinq ou six marches montait à la salle commune, et tout au fond des treilles on voyait une sorte d'échelle à rampe qui grimpait à l'appartement privé de l'aubergiste.

En retour, à droite de l'entrée, se trouvait un corps de bâtiments d'aspect honnête que maître Bagasse louait aux voyageurs d'importance.

On venait de servir un flacon de vin de Gascogne aux deux volontaires, attablés sous le berceau. Maître Bagasse se montra tout à coup au seuil de la salle commune, et appela Thérèse à grands cris en essuyant la sueur de son front étroit.

— Thérèse! disait-il avec le pur accent phocéen dont nous ferons grâce au lecteur; faut-il que j'aie perdu ma pauvre femme Suzon, qui était si économe et qui valait deux hommes pour le travail! Thérèse!... deux chevaux plutôt! Ah! certes, elle valait bien deux chevaux, ma femme! Thérèse! Thérèse! Un homme veuf qui tient une auberge a grande chance de mourir fou!

Il avait descendu les marches du perron, la serviette sous le bras, l'air effaré, l'œil roulant; Thérèse, tant de fois appelée, montra enfin à la porte entr'ouverte sa figure calme, éclairée par un nonchalant sourire.

Elle avait de beaux yeux un peu endormis, cette Thérèse; des cheveux d'un noir de jais tombaient à profusion autour de ses joues brunes. Parmi leurs boucles, on voyait briller quelques-uns de ces rubans qui déplaisaient si fort à maître Bagasse. Entre

ses deux lèvres rouges, légèrement relevées, les dents blanches de la belle fille tiraient l'œil, comme on dit dans les ateliers; sa taille souple se laissait aller; tout en elle parlait de paresse.

Vous eussiez presque dit une de nos créoles des Antilles engourdissant dans l'éternel *far niente* la molle richesse de la nature.

— Allons, Thérèse, allons! s'écria l'aubergiste en haussant les épaules, tu dormiras cette nuit, fillette. Il faut de l'activité pour profiter du bon temps que voici revenu!

— Ah! fit Thérèse qui bâilla; il est donc revenu, le bon temps?

— Mais sans doute! As-tu des yeux? as-tu des oreilles? Les petits enfants au maillot savent que la disette est finie?

— Ah! fit encore Thérèse sans s'émouvoir aucunement, la disette est finie?

— Mais sans doute! reprit Bagasse indigné, il y a en rade cent navires chargés de bon blé du Levant!

Les deux volontaires trinquaient, pendant cela, sous la tonnelle.

L'un d'eux pouvait avoir une trentaine d'années; l'autre comptait à peine vingt-deux ans.

— A ta santé, Robert Arvy! dit le plus jeune.

— A ta santé, Mauguy, mon compagnon, répliqua l'autre.

Ce Mauguy était un beau jeune homme à la figure ouverte et hardie; l'autre, Robert Arvy, dont le visage osseux avait déjà quelques rides, cachait sous sa paupière demi-close je ne sais quel rayon cauteleux et sournois.

C'était un diplomate ou un coquin, malgré son habit de volontaire.

Après avoir posé son gobelet sur la table, il dit en serrant le poignet de Mauguy :

— C'est ici qu'il demeure.

Sa main étendue montrait le corps-de-logis d'apparence décente où maître Bagasse logeait ses hôtes d'élite.

— Laisse donc, s'écria Mauguy, tu rêves! un homme comme lui à l'auberge! la providence de dix provinces et de tout le commerce de la Méditerranée! Laisse donc! Les marchands de Marseille qui lui devraient un temple, lui auront donné à tout le moins une maison.

Robert Arvy se prit à rire.

— Tu ne connais pas les marchands, dit-il. A Marseille comme ailleurs, les marchands prennent toujours et ne donnent jamais.

La belle Thérèse avait rejoint son père, qui, oubliant sa mauvaise humeur, la baisait bruyamment sur les deux joues.

— Et c'est ce bon gros petit capitaine Cassard qui a apporté tous ces navires-là? dit-elle avec son rire innocent.

Bagasse leva les yeux au ciel.

— Il en aurait eu sa charge, le pauvre homme ! grommela-t-il.

— Oui, mon enfant, reprit-il tout haut, c'est le capitaine Jacques Cassard. Et je dis que c'est une fameuse chance pour nous qu'il ait eu l'idée de venir loger avec sa fille à l'auberge du Pont-d'Amour. Voilà une jolie demoiselle que sa fille !

Thérèse fit la moue.

— As-tu entendu? dit Robert Arvy, qui serrait toujours le bras de son compagnon.

Mauguy fit un signe de tête affirmatif; il était tout rêveur.

— Tu vois bien, reprit Robert Arvy, qui lui lâcha le bras; je ne t'avais pas trompé : Jacques Cassard et sa fille logent dans cette auberge.

Thérèse caressait les deux mains de son père et murmurait avec câlinerie :

— Dis, n'est-ce pas qu'elle n'est pas si belle que moi, mademoiselle Hélène Cassard?

— Non, non, fit le bonhomme, moitié souriant, moitié chagrin.

— Et pas si bornée non plus, seigneur, mon Dieu! ajouta-t-il à part lui.

— Allons, allons! s'écria-t-il en se redressant tout à coup, nous ne sommes pas ici pour bavarder, fillette ! C'est le jour du grand coup de feu ! nous avons d'abord...

Il se prit à compter sur ses doigts.

— Nous avons, poursuivit-il, la frégate *la Trinité*, qui fait sa partance ; le vaisseau *l'Eclatant*, celui que commande la capitaine Cassard, qui fête son arrivée à bon port. Et les volontaires du roi qui fêtent le diable. Trois nopces et festins! Viens, Thérèse, viens, ma fille !

Il l'entraîna bon gré mal gré. Thérèse, qui n'avait pas écouté le moins du monde, se disait en le suivant toute pensive :

— Ah! bien, oui, aussi belle que moi! Plus souvent! Il n'y en a pas d'aussi belle que moi !

Robert Arvy et Mauguy se levaient en ce moment, laissant leur bouteille aux trois quarts vide.

— Elle va rentrer tout à l'heure, dit Arvy.

— Je ne m'y oppose pas, répliqua son jeune compagnon d'un air de parfaite indifférence.

— Viens par ici, reprit Robert, et tu la verras.

— Si je n'ai pas envie de la voir?

— C'est la belle des belles.

— Quand elle serait Vénus en personne, répliqua Mauguy, cette affaire-là ne me tente pas du tout.

— Pourquoi? demanda Robert Arvy, la fortune te tend la main et tu lui tournes le dos!

Le jeune volontaire eut un sourire orgueilleux.

— Je suis jeune, dit-il, je me sens heureux; je vois la vie en rose, et il me semble que l'avenir m'appartient.

— L'avenir appartient à ceux qui ont beaucoup d'or, fit Robert Arvy d'une voix sourde.

— Ah çà, tu le crois donc bien riche, ton capitaine Cassard? s'écria Mauguy.

Les narines d'Arvy s'enflèrent, et un peu de sang vint rougir la pâleur de sa joue.

— Il loge à l'auberge, répliqua-t-il; il est simple et dur comme un vieux loup de mer. Mais il a armé à lui tout seul deux vaisseaux de haut bord à l'embouchure de la Loire; il a tenté le sort, et maintenant que le voilà revenu avec le convoi de blé, les marchands marseillais lui doivent bien deux millions de livres.

— Diable! fit Mauguy, qui se prit à réfléchir.

— Hélène est son unique héritière, poursuivit Robert.

— Diable! répéta le jeune homme.

— Il y a un obstacle, cependant.

— Voyons l'obstacle, cela me déterminera peut-être.

— Hélène est courtisée par une espèce de mauvais sujet, volontaire à bord de la frégate *la Trinité*, de Saint-Malo.

Mauguy eut un franc éclat de rire.

— Je voudrais bien savoir ce que tu appelles un mauvais sujet, toi, Arvy, dit-il en le regardant fixement.

Robert ne baissa point les yeux et répliqua gravement :

— J'appelle un mauvais sujet, un niais qui ne sait pas cacher ses fredaines.

— A la bonne heure! s'écria Mauguy. Et la belle Hélène l'aime-t-elle, ce mauvais sujet?

— Que nous importe? fit Arvy.

— Au fait, dit Mauguy, c'est juste ; maintenant, autre chose. Pourquoi ne prends-tu pas l'aventure pour ton compte?

Arvy fut quelques secondes avant de répondre.

Quand il prit enfin la parole, ce fut d'un ton sentimental :

— Parce que je t'aime comme si tu étais mon frère, Mauguy, dit-il.

— Merci ! fit le jeune homme à tout hasard.

— Avec toi, je n'ai pas de mauvaise honte, poursuivit Robert, quand tu seras riche, je ne serai plus pauvre.

— C'est juste, fit encore Mauguy en souriant; deux millions! il y a de quoi partager, mais enfin...

— Comment! s'écria Robert Arvy, tu hésites encore! un garçon comme toi, plus brave qu'un lion! c'est si facile et si sûr! sa chambre est séparée de l'appartement de son père par le grand corridor de l'auberge. Une heure de tête-à-tête... Et du diable si le père peut ensuite refuser son consentement.

— Reste toujours la difficulté du tête-à-tête, dit le jeune homme.

— Je m'en charge, interrompit vivement Arvy.

Mauguy l'interrogea du regard.

— Peut-on savoir ?... commença-t-il.

— Mon Dieu! dit Robert avec une candeur assez bien jouée, c'est tout simple; je suis l'amant de Thérèse.

— Je l'avais entendu dire. Mais Thérèse est-elle une fée, pour m'ouvrir les portes closes ?

— Thérèse, prononça Robert Arvy sentencieu-

sement, est belle comme une déesse, bornée comme une souche et rusée comme un serpent.

— Arrange cela qui voudra, dit Mauguy en riant.

Robert Arvy garda son ton de pédagogue.

— Mon ami, continua-t-il, plus une femme est idiote, plus elle est rusée : règle générale. Souviens-toi de ce que je te dis, Thérèse fera son chemin. En attendant, ce qui vaut mieux, elle va faire notre affaire. Acceptes-tu ?

Mauguy tourna la tête.

— Tu ne réponds pas?

Mauguy semblait hésiter de plus en plus.

— Voyons! fit Arvy. J'entends des pas derrière les berceaux, et voici qu'on arrive du côté de la Canebière. Il faut dire oui ou non.

— Eh bien, non! s'écria Mauguy résolûment.

A l'instant même où il prononçait ce mot, un couple entrait dans le jardin du Pont-d'Amour. C'était un homme d'un âge mûr, portant le costume de capitaine de vaisseau, et une jeune fille plus charmante encore par l'angélique expression de son visage que par le dessin régulier et parfait de ses traits.

Arvy saisit la main de son jeune compagnon et montra du doigt la porte de la rue.

Mauguy se retourna.

Robert prononça tout bas à son oreille :

— Regarde au moins ce que tu refuses !

Le jeune volontaire regarda, recula et pâlit.

II

APOTHÉOSE DE M. CASSARD

Cette ravissante jeune fille, qui s'appuyait, heureuse et calme, au bras de son père, était Hélène Cassard.

Elle avait la douce beauté des vierges de l'Ouest; ses cheveux blonds soyeux se jouaient en boucles légères sur la blancheur de son front; ses yeux bleus souriaient un sourire d'ange, et je ne sais quoi de candide brillait en toute sa personne.

Sa toilette élégante et simple faisait ressortir l'exquise pureté de ses formes.

Mauguy ne jeta sur elle qu'un regard. Tout son sang lui monta au visage.

— Elle est belle! murmura-t-il.

Sa poitrine était oppressée. Il mit la main sur son cœur et fit un mouvement pour fuir.

Arvy le retint de force.

— N'est-ce pas, qu'elle est belle? murmura-t-il; écoute seulement le son de sa voix.

Hélène parlait derrière les treilles. Mauguy eut un frémissement.

Robert sentit sa main qui devenait froide.

— La porte du paradis est ouverte, dit-il encore.

Mauguy jeta un second regard sur Hélène, dont la blonde tête se penchait sur l'épaule de son père.

— Elle est belle! répéta-t-il, bien belle!

Puis il se tourna vers Arvy et ajouta comme malgré lui :

— J'accepte.

— Enfin! s'écria le tentateur, dont la poitrine se souleva en un long soupir de soulagement.

— Alors, éloigne-toi, reprit-il brusquement, il ne faut pas qu'elle te voie encore. Moi, je reste pour guetter Thérèse.

Mauguy s'essuya le front qu'il avait en sueur et fit quelques pas pour s'éloigner. Arvy le rappela.

— Quand la brune tombera, tu reviendras, dit-il.

Le capitaine Cassard et sa fille sortaient à ce moment du petit labyrinthe formé par les treilles.

— Je reviendrai, dit le jeune volontaire qui s'enfuit.

On entendit au dehors, du côté de la haute ville, un grand murmure de voix qui allait s'approchant.

Robert Arvy fit un brusque mouvement de retraite en voyant le capitaine Cassard plus près de lui qu'il ne pensait. Il recula jusqu'au berceau où nous l'avons trouvé d'abord trinquant avec Mauguy.

De là, il pouvait observer sans être vu.

— Pourquoi je ne tente pas moi-même l'aventure? se disait-il en versant dans son verre le reste de la bouteille de vin de Gascogne. Il m'a demandé cela, pardieu ! Eh bien, c'est probablement que j'ai mes raisons pour ne le point faire. Nous nous connaissons beaucoup trop le capitaine Cassard et moi. Son autre fille Henriette...

Il baissa la tête involontairement :

— Henriette qui est morte ! acheva-t-il. Ah ! sans cela, au lieu de partager, je prendrais tout, c'est clair.

Il but un coup pour se remettre.

— C'est qu'il est temps, grand temps, que je perce ma coquille, dit-il encore; volontaire de marine à

trente ans, c'est pitoyable. D'ailleurs, la guerre n'est point mon fait; la mer ne me plaît pas. Ma vocation, à moi, c'est de faire fortune lestement et de me croiser ensuite les bras comme un chanoine. Je crois que je vais remplir ma vocation, cette fois!

Il s'interrompit pour glisser un regard à travers les branches.

Le jardin de maître Bagasse s'était empli tout à coup.

Une vingtaine de notables marchands marseillais venaient d'entrer et agitaient leurs chapeaux en poussant des acclamations frénétiques autour de M. Cassard.

On reconnaissait parmi eux M. Auriou, le syndic des changeurs; M. Cocarmel, le peaussier millionnaire; maître Aymonnet, qui tenait en gros sardines de Bretagne, huiles d'Aix et *mostardes* d'Italie.

Toutes ces bonnes gens étaient ivres d'enthousiasme.

Ils entouraient le capitaine Cassard et l'adoraient comme une idole.

Il est temps de dire un mot de ce brave capitaine qui avait une si charmante fille.

Jacques Cassard était de Nantes. Lors de la famine qui désola, en 1710, les provinces du midi et du centre de la France, il venait d'être nommé capitaine

de vaisseau pour son héroïque conduite dans les mers de l'Inde. Il apprit que les marchands de Marseille, exploitant à leur profit les nécessités publiques, avaient acheté dans le Levant une forte quantité de blés, et que leur flotte, arrêtée dans les ports africains, ne pouvait faire voile à cause des corsaires.

Cassard équipa deux vaisseaux à ses frais, comme cela se faisait alors.

— Les marchands de Marseille, dit-il, vendront leur blé un prix fou; mais mieux vaut payer cher son pain que mourir de faim : je vais chercher leurs navires.

Avant de mettre à la voile, il conclut avec la société marseillaise une sorte de contrat d'assurance qui lui allouait, en cas de sauvetage de la flotte, le remboursement de ses frais d'armement, plus une prime modérée.

Il partit. Nous n'avons pas besoin de dire quel pieux intérêt les marchands de Marseille portèrent à son voyage : ils espéraient gagner trois cents pour cent sur leurs blés du Levant.

Outre le remboursement des frais et la prime, ces dignes négociants comptaient bien, en ce temps, le combler de cadeaux magnifiques.

Ils cherchaient dans leur esprit ce qui pourrait faire plaisir au vaillant capitaine Cassard. Un châ-

teau? des forêts? un bel hôtel à la ville? et ils voulaient de bon cœur lui donner tout cela.

Nous parlons du temps où la flotte était en mer, exposée aux entreprises des corsaires et des Anglais.

Cassard ramena la flotte, après avoir livré aux Anglais un combat merveilleux, qui reste un des plus grands faits d'armes de nos annales maritimes.

Cassard était de retour depuis la veille.

L'enthousiasme des marchands marseillais le fatiguait horriblement, et il ne se gêna point trop pour le leur dire.

— Vive Cassard! vive notre Cassard! criait en masse le commerce marseillais avec cet entrain qui bout éternellement autour de la Cannebière, vive le capitaine Cassard!

— Le grand Cassard!

— L'illustre Cassard!

— Vivat! vivat! vivat!

Ainsi hurlaient Auriou, Provençal dodu, syndic des changeurs; Cocarmel, peaussier, Provençal maigre; Aymonnet, épicier, Provençal entrelardé, et vingt autres Provençaux de diverses corpulences, tous pourvus de voix redoutables et d'accents extravagants.

— Vivat! vivat! vivat!

— Messieurs, disait Cassard, de grâce!...

— *Vivat in æternum !*

— Merci, mes bons amis, merci.

Auriou s'avança. L'embonpoint de ce commerçant lui donnait du poids dans les conseils.

— Cher monsieur Cassard, dit-il en broyant le grasseyement phocéen, n'essayez pas de vous soustraire à la reconnaissance publique. Vous avez sauvé la patrie !

— Nous vous décernons une couronne, ajouta Cocarmel.

— Une couronne civique ! appuya Aymonnet.

Les autres dirent également quelques petites choses; mais rien d'aussi fort qu'Aymonnet, Cocarmel et Auriou, qui étaient vraiment des Marseillais éloquents.

Arvy pensait dans son coin en promenant sur eux son regard.

— Ils ont leurs trois cents pour cent. Ils sont, pardieu ! de belle humeur.

— Messieurs, disait cependant le pauvre capitaine, vous allez beaucoup trop loin, je n'ai fait que mon devoir.

— O modestie ! soupira Cocarmel.

— Vous avez fait des prodiges de vaillance ! s'écria Auriou.

Vous eussiez dit que toutes ces paroles sonnaient

comme un vain bruit aux oreilles distraites de la charmante Hélène. Elle scrutait chaque allée d'un regard furtif.

Chaque allée et chaque tonnelle.

— Il n'est pas encore venu! dit-elle enfin d'un air triste.

Lui, qui? C'était le secret de la jolie Hélène.

Les marchands continuaient, cherchant à enchérir les uns sur les autres.

— Des merveilles de courage! (Cocarmel.)

— Des miracles d'héroïsme! (Aymonnet.)

Mais Auriou alla plus loin : jugez-en!

— S'il vous plaisait de disposer de notre caisse... dit-il dans son ardeur imprudente.

— Tout ce que nous avons est à vous! s'écria aussitôt le chœur.

— Messieurs, répliqua le capitaine avec une douceur sous laquelle on sentait déjà sa dignité blessée, je réclamerai seulement ce qui m'est dû, s'il vous plaît.

Arvy, dans sa cachette, eut un sourire amer.

— Et peut-être que tu réclameras longtemps! pensa-t-il.

Les marchands cependant s'entre-regardaient.

— Quelle magnanimité! chanta Auriou.

— Quelle grandeur d'âme! traduisit Cocarmel.

— Digne M. Cassard!

— Généreux M. Cassard!

— Sans lui nous aurions perdu tous nos navires!

— Tous, jusqu'au dernier!

— Nous serions réduits à la mendicité!

Ils se pressaient contre le capitaine; ils l'étouffaient sous prétexte de reconnaissance.

— Messieurs, dit-il en tirant son mouchoir pour s'essuyer le front, votre gratitude me touche...

— Que de bonté!

— Mais je voudrais être seul! ajouta brusquement le capitaine à bout de patience.

Le cercle des marchands s'élargit aussitôt.

— Nous gênons M. Cassard! dit Auriou avec consternation.

— C'est évident! fit Cocarmel.

— Manifeste! appuya Aymonnet.

— Laissons M. Cassard!

— N'abusons pas de ses moments!

— Gardons-nous d'être importuns!

— Ce cher M. Cassard!

— Notre bienfaiteur!

— Notre sauveur!

— Viens, ma fille, dit le capitaine, à qui le rouge de la pudeur montait au front.

Hélène songeait :

— Si je monte avec mon père, je ne le verrai pas...

Lui, le secret de la jeune fille.

— Mon cher père, ajouta-t-elle tout haut, je vais cueillir quelques fleurs dans le parterre.

Un jeune homme à la physionomie franche et douce, tête nue, cheveux blonds au vent, et portant l'uniforme des volontaires de la marine royale, venait d'entrer dans un des berceaux du jardin de maître Bagasse.

Il s'assit de manière à rester caché derrière le feuillage, et son regard ne quitta plus Hélène.

Ce devait être *lui*.

Le capitaine abandonna le bras de sa fille et se dirigea vers la maison, suivi par les dévotes exclamations du commerce marseillais.

— Que Dieu soit loué avec vous ! M. Cassard.

— Nous appelons sur vous toutes les bénédictions du ciel !

— Au revoir, M. Cassard !

— Portez-vous bien, M. Cassard !

— Morbleu ! messieurs, bonsoir ! fit le capitaine en repoussant la porte avec bruit.

Il ajouta probablement une fois rentré :

— Que le diable vous emporte !

Mais le diable est trop fin pour s'embarrasser de tant de négociants marseillais.

Ce n'était pas fini. Les marchands se retournèrent vers Hélène d'un commun accord et restèrent en contemplation devant elle.

— Comme elle est jolie! murmura Auriou, premier mage adorateur.

— C'est pourtant sa fille! roucoula Cocarmel, deuxième mage.

— Son propre enfant! ajouta le troisième mage Aymonnet.

Toutes les têtes étaient découvertes. On fut sur le point de se mettre à genoux.

Auriou s'avança :

— Mademoiselle Cassard... commença-t-il courbé en deux.

— Oh! mademoiselle Cassard! dirent les autres.

Hélène rougit, sourit et s'enfuit en disant :

— Messieurs, votre très-humble servante.

Quand les marchands la perdirent de vue dans les sinuosités du jardin, ils se redressèrent comme un seul homme.

Auriou regarda tout autour de lui et prit un air narquois :

— Il n'y a plus ici aucun membre de la famille Cassard à adorer? demanda-t-il entre haut et bas.

Arvy riait sous sa tonnelle et suivait cette scène curieusement.

Le beau jeune homme, aux cheveux bouclés, cherchait des yeux Hélène.

— Le père s'est éclipsé dans sa gloire, répondit Cocarmel.

— La fille a daigné disparaître, répondit Aymonnet.

— Pas l'ombre d'un Cassard à l'horizon!

Auriou mit les mains dans ses poches.

— Savez-vous, messiéurs, dit-il d'un ton rogue, que ce vieux coquin réclame deux millions pour avoir armé ses deux méchantes barques?

— Des bateaux d'un sou! (Cocarmel.)

— Des badernes! (Aymonnet.)

— C'est une usure évidente, fit Auriou.

— Manifeste! appuya Cocarmel.

— Palpable! approuva Aymonnet.

— Et je vais de ce pas, ajouta Auriou, chez mes collègues les syndics, pour voir à réduire un peu son compte.

— Nous vous suivons. Il faut lui rogner les ongles!

— Rabattre!

— Réduire! réduire! réduire!

— Etude de mœurs ! pensait le philosophe Robert Arvy.

— Allons, messieurs ! s'écria Auriou à l'hôtel de ville !

— Ce M. Cassard !

— Avez-vous vu, ce bonhomme !

— M. Jacques Cassard !

— Il va avoir de nos nouvelles !

— Rabattons !

— Réduisons !

En prononçant ce dernier mot, Auriou passait sous les fenêtres de M. Cassard.

Il ôta son chapeau et s'écria :

— Vive M. Cassard !

Tous les marchands agitèrent leur couvre-chef et crièrent en chœur :

— Vive l'excellent M. Cassard !

Puis ils se rendirent à l'hôtel de ville, pour aviser aux moyens de ne point lui payer ce qu'ils lui devaient.

Au moment où ils sortaient, Thérèse, la jolie fille de maître Bagasse, montra sa tête brune à l'une des fenêtres de l'auberge.

Arvy, qui la guettait, l'appela tout bas et lui fit signe de descendre. Thérèse ne répondit que par un sourire.

Arvy attendit, certain qu'elle allait venir le trouver dans sa tonnelle.

Le berceau où se cachait le beau jeune homme, le dernier venu, celui qui avait des cheveux blonds, était à l'autre extrémité du jardin.

Hélène avait cueilli ses fleurs.

Elle entendit prononcer son nom à voix basse derrière la treille. Elle devint toute rose.

— Il était là ! pensa-t-elle.

Vous voyez bien que c'était *lui !*

Elle tourna le rempart du feuillage, légère comme une sylphide, et se glissa sous le berceau.

Thérèse, sortant de la maison, traversait le jardin en sens contraire, au même instant. Après avoir jeté à la ronde un regard scrutateur, elle entra dans la tonnelle, où Robert Arvy l'attendait.

III

LA BAGUE

— Assieds-toi là, dit Robert Arvy à Thérèse ; il faut que je cause avec toi.

Thérèse s'assit.

— Parlons tout bas, reprit Robert.

— C'est donc un secret ? demanda-t-elle.

— Un grand secret ! répliqua Robert.

— J'aime les secrets ! dit Thérèse avec une joie d'enfant.

— Merci d'être venue, chère Hélène, disait de son côté le beau jeune homme.

— C'est peut-être bien mal, ce que je fais là, René, répondit la jeune fille, mais quelque chose m'y pousse malgré moi.

— C'est que Dieu est bon, Hélène, et que vous m'aimez. Et si vous saviez comme je suis heureux de cet amour, vous ne le regretteriez pas !

— Je ne le regrette pas, René, dit vivement Hélène : mais quelquefois, faut-il l'avouer ? j'ai peur. Vous ne m'avez rien dit. Je ne sais pas même votre nom...

— Vous le saurez, s'écria le jeune volontaire, et vous le porterez, s'il plaît à Dieu, Hélène. C'est un nom honorable, je vous le jure ; votre digne père ne le repoussera pas. Mais avant de vous connaître, avant que votre tendresse, mon bon ange, m'eût rendu meilleur, je menais une vie de folie. C'est vous, Hélène, qui m'avez sauvé de moi-même.

— C'est cela qui me fait vous aimer, René, reprit la jeune fille. Vous êtes mon ouvrage.

— Je suis à vous. Je ne serai jamais qu'à vous. Marseille entier connaît cette vie folle que j'ai menée. A Marseille, je ne veux pas prononcer le nom de mon père... car il me semble, et c'est grâce à vous, Hélène, il me semble que ce nom-là, je le ferai, peut-être un jour, grand et glorieux.

Leurs mains se joignirent. Il y avait je ne sais

quel héroïque enthousiasme dans les yeux du jeune marin.

Dans l'autre tonnelle Arvy disait à Thérèse :

— Comprends-tu ?

— Un petit peu, répliqua la fillette.

— Si le proverbe : aux innocents les mains pleines, n'est pas un affreux mensonge, pensait Robert, cette fille-là deviendra princesse.

— Voyons, ajouta-t-il : écoute bien, je vais recommencer.

— J'écoute.

— Oh! René! s'écria Hélène en ce moment, vous allez partir, et c'est vous qui me le dites!

Le jeune marin s'était incliné sur sa main et la baisait avec une respectueuse tendresse.

— Il le faut, mon Hélène adorée, répliqua-t-il; la frégate *la Trinité* doit appareiller cette nuit.

— Cette nuit! répéta Hélène, absorbée dans sa rêverie.

René la regardait. Les traits du jeune marin exprimèrent tout à coup une douleur inquiète.

— Hélène! Hélène! dit-il, vous n'avez pas confiance en moi.

— J'aurais dû m'attendre à cela! pensait tout haut la jeune fille.

Et René, voyant une larme qui brillait aux longues franges des cils de sa bien-aimée :

— Vous ne me répondez pas, Hélène ?

— Je songeais à ma sœur Henriette, René.

— Votre sœur ?

— Vous ne l'avez pas connue.

— J'ignorais même que vous eussiez une sœur.

— Je n'en ai plus, prononça Hélène Cassard avec une mélancolie profonde. Ma sœur Henriette est morte... morte bien malheureuse ! Mon père est bon, René, c'est le cœur le plus dévoué, le plus tendre, le plus loyal que je connaisse, mais il est inflexible pour tout ce qui touche à l'honneur de son nom, inflexible ! Ma sœur Henriette était déjà jeune fille alors que j'étais tout enfant. Elle était belle, joyeuse, chérie. Un homme vint lui parler d'amour; elle l'aima, il la trompa. Henriette se jeta aux genoux de notre père, et notre père fut sourd à ses larmes... lui qui l'adorait ! car Henriette était son enfant préférée. Il la chassa... et sa pauvre tombe est maintenant au cimetière de Nantes. Et mon père n'y va jamais prier !

Il y eut un silence, pendant lequel on entendit rire, à l'autre bout du jardin, Robert Arvy et sa compagne Thérèse.

René, pâle et la respiration oppressée, demanda :

— Et comment se nomme l'infâme qui trompa votre sœur ?

— Robert Arvy, répondit la jeune fille.

— Où est-il ?

— Dieu le sait !

— Que Dieu donc me conduise sur son chemin, Hélène! dit le jeune volontaire de *la Trinité,* en touchant son épée.

— Eh bien! eh bien! faisait la jolie Thérèse dans l'autre berceau, ne dirait-on pas que je suis une sotte! Je comprends, monsieur! on n'a pas besoin de me répéter deux fois les choses !

— Le feras-tu? demanda Robert Arvy, qui ne se doutait guère de ce dont il était question sous la treille voisine.

— C'est selon, répliqua Thérèse. Je le ferai si on me donne quelque chose de gentil.

— Ceci, par exemple, coquette? dit Arvy, qui ouvrit un écrin et montra de brillants pendants d'oreilles.

Thérèse bondit de joie comme une sauvage à qui on montre de la verroterie.

— Oh! que c'est joli! que c'est joli! s'écria-t-elle. Donne! donne!

— Le feras-tu ?

— Je le ferai !

René avait attiré Hélène sur son cœur.

— C'est une bien-triste histoire, disait-il, mais la vôtre n'y ressemblera point. Je vous aime d'une tendresse loyale et sincère. Vous êtes la première femme que j'aie bien aimée. Vous serez la dernière. Je reviendrai, je vous en fais le serment. Et, d'ailleurs, Hélène, je vous laisse pure comme je vous ai trouvée. Ne vous ai-je pas montré toujours le respect qu'on doit aux anges?

— Je crois en vous, René, dit Hélène, qui lui tendit sa belle main. Je reçois votre foi et je vous donne la mienne.

René mit un genou en terre.

Sous le berceau où causaient Robert Arvy et Thérèse, il n'était plus question de l'écrin ni des pendants d'oreilles.

Robert tenait à la main un petit flacon et le montrait à Thérèse.

— Deux gouttes de ça! disait l'innocente.

— Rien que deux gouttes.

— Ça suffira pour l'endormir?

— Parfaitement.

— Si c'est possible! s'écria Thérèse, qui tournait et retournait le flacon avec curiosité. Comme je vas rire quand je la verrai fermer les yeux!

Elle se ravisa tout à coup pour demander :

— Ronflera-t-elle ?

— Peut-être, répondit Arvy en souriant.

— Dites-donc, je veux vous demander quelque chose.

— Demande.

— Elle n'est pas si belle que moi, n'est-ce pas?

— Si belle que toi! allons donc!

— Quand je le disais! s'écria Thérèse triomphante.

— Mais, reprit Arvy, ce n'est pas tout encore, les boucles d'oreilles.

— Il y aura d'autres bijoux?

— Plus beaux.

— Montre-les! fit Thérèse, qui se jeta à son cou.

— Plus tard; tu auras une bague par-dessus le marché.

— Quand?

— Tout à l'heure... à la brune.

— Qui me la donnera?

— Un jeune homme, un ami à moi, qui doit venir ici et qui te dira ce seul mot : HÉLÈNE.

— Ah bah! Hélène!

— Tu le feras entrer là-haut.

— Dans la chambre où elle dormira?

— Oui.

— Et j'aurai la bague ?

— Et tu auras la bague.

— Hélène! appela le capitaine Cassard en haut du perron, où es-tu ?

Hélène se leva vivement.

— Oh ! reste ! reste encore, supplia René.

— N'avez-vous pas entendu la voix de mon père ?

— Une minute ! rien qu'une minute, Hélène !

— Hélène ! fit de nouveau la voix inquiète de Cassard.

Robert Arvy tenait Thérèse par la taille.

— A la besogne, maintenant, dit-il, il s'agit de gagner tes honoraires ; moi je vais rejoindre nos camarades et je reviendrai avec eux. A bientôt !

— C'est tout de même une bonne journée que je fais là, moi, dit Thérèse avec un gros rire ; à bientôt !

Robert écarta les branches et sortit par les derrières du jardin ; Thérèse se dirigea vers la maison. Chemin faisant, elle rouvrit l'écrin pour admirer ses chères boucles d'oreilles.

— Au revoir ! murmurait le jeune marin de *la Trinité,* les larmes aux yeux ; au revoir, mon Hélne adorée !

— Au revoir ! balbutiait la fille de Cassard.

— Tu pleures! oh! laisse-moi sécher tes belles larmes dans un dernier baiser!

Elle échappa à son étreinte et s'enfuit en murmurant :

— Adieu!

René la regardait s'éloigner avec une émotion profonde.

— Sur mon honneur, dit-il au fond de son âme, je jure que tu seras heureuse!

Hélène et Thérèse se rencontrèrent entre les deux berceaux; Thérèse remit précipitamment l'écrin dans la poche de son tablier.

— Tiens! fit-elle avec son rire innocent, mam'selle Hélène! Je m'occupais justement de vous!

— Ne m'arrête pas, je te prie, ma fille, dit mademoiselle Cassard.

Thérèse répondit :

— J'ai bien entendu le capitaine appeler. Je vas avec vous voir si le capitaine a besoin de quelque chose. Ah! dame! voilà un brave homme, le capitaine!

Elle laissa passer Hélène et la suivit en pensant :

— Deux gouttes! rien que deux gouttes! Elle va ronfler!... Allons donc, aussi belle que moi, celle-là! ça me fait rire!

Au moment où elles entraient toutes deux dans le

corps de logis habité par Cassard, Nestor Bagasse, à la tête d'une armée de garçons, descendit solennellement le perron.

Il était encore plus affairé que naguère.

On devinait, en le voyant, que ce gargotier marseillais était à la hauteur de sa grande tâche.

— Tout le monde à la manœuvre! cria-t-il du haut du perron. Voici la nuit qui vient grand train : nos sociétés vont arriver. Voyons, dressez-moi d'abord une table de quinze, sous ce berceau.

C'était celui où Robert Arvy venait de s'entretenir avec Thérèse.

Les garçons se mirent à l'œuvre. La nuit tombait rapidement. On n'y voyait presque plus.

— Je vous demande où est cette Thérèse, pensait Bagasse, je vous le demande! Ah! je maudis mon veuvage! madame Bagasse avait beau être insupportable... Voyons! voyons! en double! A-t-on vu Thérèse, ce soir?

Personne n'avait vu Thérèse.

Thérèse n'était pourtant pas bien loin.

Elle venait de sortir de la maison du capitaine et tenait encore à la main le flacon dont il ne fallait que deux gouttes...

Sa main tremblait un petit peu.

Elle entendait son père, mais elle faisait la sourde

oreille, parce que c'était l'heure où le jeune homme à la bague devait venir.

Elle voulait la bague.

— Deux gouttes ! pensait-elle ; mademoiselle Hélène a commencé par causer un moment, vite, vite, puis ses yeux ont tourné ; elle a fait comme ça : ah ! en tombant sur le pied de son lit. Parole d'honneur, elle était endormie !

Mauguy entrait en ce moment par la grande porte de la rue. Il se guida dans l'obscurité sans cesse croissante par la lueur qui tombait des fenêtres du capitaine et parvint au centre des treilles.

— Personne encore, se disait-il ; tant mieux ! je ne sais pourquoi, j'ai comme un remords.

Thérèse l'aperçut et se glissa vers lui.

— Après tout, pensait Mauguy, rassurant sa conscience, il n'y aura que le premier pas de mal fait. Après le sacrement, je suis sûr que je serai la perle des maris.

— Psst ! fit-on mystérieusement dans l'ombre, derrière lui.

Mauguy se retourna.

— Est-ce vous, Thérèse? demanda-t-il tout bas.

— Chut ! mon père est là.

On l'entendait pardieu bien, le père Bagasse, qui

faisait remue-ménage sous les treilles avec les garçons.

Mauguy prit Thérèse par le bras.

— Hélène ! lui dit-il à l'oreille.

— Bon ! c'est cela ! mais la bague ?

— Voici la bague.

— Allons, venez !

Thérèse lui saisit la main et l'entraîna vers le logis du capitaine.

IV

LA TACHE DE SANG

— Mes enfants! mes enfants! des lumières! criait cependant, en langue marseillaise, Nestor Bagasse, aubergiste au Pont-d'Amour; mon auberge n'est plus un bouchon où l'on entre à tâtons, que diable! Un peu de nerf! Il me semble que j'entends déjà nos hôtes qui font sabbat dans la rue!

Par le fait, il y avait grand bruit au loin, du côté du port; et, parmi les rumeurs confuses, on pouvait saisir deux cris de ralliement, poussés par deux chœurs de voix puissamment goudronnées.

— Holà ! ho ! *la Trinité* de Saint-Malo !

— Holà ! ho ! *l'Eclatant !* holà ! oh !

Bagasse prêtait l'oreille. Ces cris produisirent sur lui l'effet d'un coup d'éperon.

— Mes petits ! mes chéris ! s'écria-t-il, nous vous lâcherons une légère gratification après le coup de feu. Dressez ! dressez ! Ah ! cette Thérèse !

— Salut à vous et à la société ! papa Bagasse ! dit une grosse voix à la porte de la rue ; je vous annonce l'arrivée de l'équipage de *la Trinité*, joli navire, fiers matelots ! Le fricot est-il chaud, sans vous commander ?

A la lueur des lampes qui s'allumaient de toutes parts, on put voir un grand gaillard dégingandé, à la figure rieuse et candide, qui précédait une troupe de matelots ponantais.

— Tout à l'heure, mon bon monsieur Blaireau, répondit Bagasse avec une politesse empressée. Bien des compliments. On va vous servir. Tout à l'heure!

Il se retourna pour dire aux échos de la treille :

— Et cette Thérèse qui laisse peser sur moi seul le poids d'une pareille responsabilité !

— C'est que, répliqua Blaireau, second maître de son grade, *la Trinité* est en partance, sans vous commander, et la marée ne prendra pas l'heure de vos fourneaux, papa Bagasse.

— Je le sais bien, mon bon monsieur Blaireau. Un coup de collier, vous autres !

— Holà oh ! *la Trinité* de Saint-Malo !

Ce fut comme un tonnerre. Les Ponantais venaient d'entrer dans le jardin.

Bagasse fut pris d'un tremblement.

— Papa, lui dit l'honnête Blaireau à l'oreille, en forme de bon conseil, si ça ne marche pas sur des roulettes, ils vont casser l'établissement, pas davantage !

— Par ici ! mes chers bons amis ! s'écria Bagasse en mettant la casquette à la main ; tout est prêt. Voyez la nappe blanche, voyez...

— Salut à vous, papa Bagasse ! interrompit une voix stridente et carabinée qui venait de la rue.

Le propriétaire de cette voix s'appelait maître Caïman.

C'était, comme maître Blaireau, un grand gaillard déhanché, se balançant sur des jambes en cerceau ; mais il avait sur le second maître de *la Trinité*, l'avantage d'être noir comme une taupe.

— Voilà, mon bon monsieur Caïman ! voilà ! disait Bagasse au comble de l'agitation.

Les Ponantais s'étaient arrangés tant bien que mal dans le berceau Arvy-Thérèse.

— On vous apporte ici présent, prononça Caïman

avec un légitime orgueil, l'équipage de *l'Eclatant,* qui vient se boissonner un petit peu chez vous après la victoire.

—Vite ! la nappe ! vite ! supplia Bagasse ; je double la gratification !

C'était sans danger : l'unité n'était pas fixée.

— Un petit moment, au nom du ciel ! mon cher monsieur Caïman, ajouta-t-il.

— Du tout, fit le cher monsieur Caïman avec un geste intraduisible ; quand l'heure de la soupe et du rôti elle a sonné, papa Bagasse, un petit moment, c'est des bêtises ! Je vous préviens que les amis vont causer des dégâts.

— Holà ! oh ! *l'Eclatant !* holà ! oh !

Second tonnerre. C'étaient les Levantins qui passaient le seuil.

Bagasse se tordait les mains.

— Nous les premiers, papa Bagasse ! dit Blaireau, fort de son droit, en le saisissant par le bras gauche ; l'honneur aux *Trinité !*

—Nous les premiers, papa Bagasse ! répéta Caïman, qui lui serra le bras droit ; l'honneur aux *Eclatant !*

— Qu'est-ce que c'est ? fit Blaireau, regardant déjà son compétiteur de travers.

— C'est ça ! repartit Caïman, qui leva le pouce à la hauteur de son nez.

— Toi, mateluche, s'écria le Ponantais, sais-tu ce qu'on te dit?

— Voyons ce qu'on me dit, failli merle! répliqua le Levantin.

Blaireau retroussa les manches de sa chemise.

— Badinons pas! fit Caïman qui l'imita; faut s'écraser à la mignonne et en deux temps!

Il tomba en garde, les genoux fléchis, les mains écartées : mais au moment où Blaireau marchait vaillamment sur lui, il recula en éclatant de rire.

— Eh! fit-il, à bas les mains! C'est Blaireau, un ancien.

— Caïman! s'écria Blaireau, qui ouvrit ses deux grand bras avec sensibilité; mon vieux Caïman!

Il y eut, au lieu de combat, une fameuse embrassade.

— Je conviens, dit Blaireau, que je m'ai joliment erroné en t'invectivant de mateluche. Toi, une mateluche! Ah! bien oui!

Caïman lui tendit la main noblement.

— V'là tout! répliqua-t-il; je te l'offre.

Ce qu'il offrait, le lecteur pardonnera ce détail, c'était sa propre *chique*. Il s'ôtait le pain de la bouche pour faire politesse à son ami.

Quand vous voudrez retrouver la fraternité perdue, procurez-vous deux *chiqueurs* maritimes.

Blaireau ne fit point de façons; il prit la chique de bon cœur et l'entretint; quitte à la rendre.

Les *Eclatant* s'étaient casés dans le berceau où naguère nous avons vu Hélène et René. Bagasse se démenait de son mieux entre les deux camps rivaux et ne contentait personne.

— Est-ce que vous allez faire une biture un peu câblée, vous autres? demanda Caïman à son ami Blaireau.

— Numéro un, premier, répondit le Ponantais.

— C'est donc comme nous. Si vous voulez pour rire et s'entre-amuser en se divertissant, nous nous ficherons les assiettes par la figure au dessert?

C'était une assez bonne idée.

— Ça va, s'écria Blaireau avec transport; nous allons rire!

— A tantôt, vieux!

— A tantôt!

Chacun d'eux rejoignit sa société.

— Papa Bagasse! crièrent les Ponantais.

— Papa Bagasse! hurlèrent les Levantins.

— Papa Bagasse! ordonna au même instant une voix brève et sèche, qu'on serve, et tout de suite, les volontaires du roi!

C'était Robert Arvy qui arrivait avec ses camarades.

Il n'en fallait pas tant pour achever le malheureux aubergiste. Il s'essuya le front avec découragement; puis ses deux bras tombèrent le long de son corps.

— Bagasse par ici, murmura-t-il d'une voix pleine de larmes; Bagasse par là! Bagasse partout! Bagasse est un homme seul et veuf, mes bons amis. Oh! cette Thérèse! Je sens bien que ma tête déménage!

Le fracas redoublait de toutes parts. *L'Eclatant*, *la Trinité*, les volontaires royaux faisaient ensemble un assourdissant tapage.

— Oui, mes amis, on vous sert, pleurait Bagasse; ayez pitié d'un pauvre malheureux! Je me remarierai, j'en fait le serment, dussé-je être battu plus souvent encore que par la défunte!

— Mes officiers, reprit-il en un moment lucide, on va vous dresser une table sous le berceau du milieu : c'est la place d'honneur, elle vous appartient. Au galop, vous autres! au triple galop. Thérèse! Thérèse! tu te rends journellement coupable de parricide!

Il s'affaissa sur lui-même au pied d'une treille et donna sa démission.

Dès qu'il ne s'occupa plus de rien, tout s'arrangea peu à peu : *la Trinité* d'un côté, *l'Eclatant* de l'autre, et les volontaires au milieu.

— A la santé du capitaine Cassard ! dit Caïman dès que le vin fut servi.

Tous les *Eclatant* répétèrent à tue-tête :

— A la santé du capitaine Cassard !

Les *Trinité* ne pouvaient rester en arrière. Il paraît qu'ils n'aimaient pas beaucoup leur commandant, car ce ne fut point sa santé qu'ils portèrent.

— Au petit René ! nous autres ! s'écria Blaireau. Voyez-vous, ç'a fera un crâne loup de mer, ce failli morveux-là !

René avait erré sous les treilles, depuis l'arrivée des marins. Il éprouvait une répugnance instinctive à s'éloigner de la maison d'Hélène. Au moment où Blaireau portait sa santé dans les termes énergiques qui précèdent, René entra dans le berceau.

Il y avait pour lui place à table.

— Pas d'offense, M. René, dit Blaireau un peu déconcerté, c'est de bon cœur.

— Je le prends comme cela, mon camarade, répliqua le jeune marin, qui saisit un verre, et la preuve, c'est que je te fais raison.

— A la santé de M. René ! s'écrièrent tous les Ponantais.

On riait autour de la table des volontaires.

— Messieurs, dit Arvy, les volontaires du roi n'ont point de fétiches comme ces pauvres diables.

Ils ne savent boire qu'à la santé de leurs belles maîtresses.

Qu'ils eussent des maitresses laides ou belles, ces messieurs firent chorus et dirent :

— A la santé de nos belles maîtresses!

— Mais où donc est Mauguy? fut-il demandé.

— Mauguy va venir, répondit Robert.

— Tu sais ce qui le retient?

— Je crois le savoir.

— Une affaire d'amour?

— Tout un roman, mes camarades. Et, tenez! il va vous la raconter lui-même.

Mauguy descendait en effet les marches du perron.

Il était pâle et trébuchait comme un homme ivre.

— Est-il drôle le roman? demanda un volontaire.

— Sur ma foi, oui, mes compagnons, répondit Mauguy d'une voix changée.

— Voyons! voyons! raconte-nous cela.

Mauguy avait les yeux fixes et la bouche contractée.

En arrivant au milieu de ses camarades, il fut pris d'un rire convulsif, et si Robert ne l'eût soutenu, il serait tombé à la renverse.

Tout à coup, son rire se glaça et sa pâleur devint plus mate.

— Qu'a-t-il donc? firent ses camarades étonnés.

Mauguy regardait fixement à ses pieds l'endroit où il avait trébuché.

Arvy et les autres l'imitèrent.

La place était dallée.

— Eh bien! dit Robert, il n'y a rien là qui ait pu arrêter ton pied.

— Non, rien, répéta Mauguy.

Il regardait toujours la dalle.

— Le voilà blême comme un mort, dirent ses camarades.

— Rien, poursuivit Mauguy, rien, qu'une tache noire sur la pierre. La voyez-vous?

Il se pencha pour la montrer du doigt.

— Nous la voyons, dirent les volontaires. Qu'est-ce que cette tache? du vin?

— Non, du sang.

— Du sang?

— Le sang d'un homme.

On fit silence.

— Ici, reprit lentement Mauguy, à cette place où nous sommes, j'ai vu un terrible et beau duel, mes compagnons. C'est pour cela que je ne ris plus. C'étaient deux matelots de *la Circé*, qui buvaient ensemble là (il montra le pavillon de gauche), et qui

parlaient de leurs amours. Un homme robuste, brun de front, velu de poitrine, et un enfant, qui avait de grands cheveux blonds comme une jeune fille.

— Chut! fit Caïman, qui prêta l'oreille; on raconte une histoire de bûcherie; les vieux! faut écouter ça.

Les matelots de *la Trinité* devinrent tout à coup attentifs.

Dans l'autre berceau, Blaireau disait :

— Attention! un blond et un brun : bataille.

Et les marins de *l'Eclatant* étaient tout oreille.

Quant aux volontaires du roi, l'intérêt de ce récit les prenait malgré eux.

Mauguy continua :

— Tout à coup, ils s'élancèrent hors de ce pavillon. Chacun d'eux avait à la main son couteau ouvert. Ils ne prononcèrent pas une parole et se mirent en face l'un de l'autre, l'œil ouvert, le front haut. Leurs pieds se touchaient. La fumée de leurs haleines se mêlait. Entre leurs deux poitrines, je n'aurais pas pu déployer les doigts de ma main.

— Tonnerre! dit Caïman.

— Tonnerre! répéta Blaireau.

Mauguy raidissait les cinq doigts de sa main étendue.

René ne pensait plus au départ il écoutait de force.

En écoutant, et il songeait :

— La voix de cet homme me blesse et m'irrite. Pourquoi ? Je suis fou.

Mauguy poursuivit encore :

— Ils se regardèrent pendant une seconde. Et, sur mon âme, c'étaient deux braves, allez ! Aucun d'eux ne tremblait. Puis ils frappèrent... en même temps... coup pour coup. Car, dans ces sortes de combats, on ne pare pas : c'est inutile.

— Une boucherie ! interrompit Arvy.

— Non, une lutte virile et grave entre deux hommes de mer ! c'est-à-dire entre deux cœurs blasés sur le péril, et qui trouvent que la vengeance est trop loin au bout des longues rapières de vos gentilshommes. C'est-à-dire entre deux bras d'acier qui dédaignent le jeu poltron de l'épée ; entre deux haines furieuses qui veulent la blessure immense, le sang à flots et la mort foudroyante.

— Voilà un matelot ! dit Caïman, qui enfla ses joues.

— Un rude, celui-là ! murmura Blaireau avec respect.

Les autres écoutaient et retenaient leur souffle.

René rêvait.

— Si j'avais une injure mortelle à venger... pensait-il, en touchant involontairement sa ceinture, où manquait le couteau d'abordage.

Il n'acheva point.

— Voici ce qui arriva, poursuivit Mauguy. Le couteau de l'homme fort tourna dans sa main; le couteau de l'enfant se plongea, lame et manche, dans la poitrine de son ennemi, qui tomba en silence et ne se releva plus.

V

LES DEUX COUTEAUX

Au milieu du silence profond qui suivit ce récit, la voix de maître Bagasse se fit entendre.

— La frégate *la Trinité* fait ses signaux de départ, dit-il.

René tressaillit comme s'il se fût éveillé d'un songe.

— Tout le monde à bord ! s'écria-t-il.

— On ne pourra pas se ficher les assiettes par la figure ! pensa Blaireau avec un mortel regret.

Les autres avalèrent les morceaux en double et vidèrent les bouteilles comme par enchantement.

— C'est égal, disait Caïman à la table des *Eclatant,* le petit blondin de l'histoire était un vrai des vrais. A sa santé !

— A sa santé !

— Dis donc, fit Robert à Mauguy, qui restait comme absorbé; tu nous avais promis un joyeux roman.

— C'est juste, appuyèrent les volontaires.

— Moi ! s'écria Mauguy en sursaut. Ah ! oui, mon aventure... Eh bien ! alors, buvons !

Tout le monde se rassit, les verres s'emplirent.

— Il vous faut dire, reprit Mauguy, le verre à la main, que je veux faire une fin et me marier, comme tout le monde.

— Bah ! Te marier, toi, à vingt-deux ans !

— On meurt et l'on se marie à tout âge. Pour se marier, il faut être deux...

— Naturellement.

— Plus vite que cela, fainéants ! criait René, qui poussait dehors les matelots de *la Trinité* en retard.

— J'avais donc jeté les yeux, poursuivit Mauguy, sur une jeune personne d'une rare beauté...

— La dot ?

— Sage et bien élevée...

— La dot! la dot!

— Deux millions à peu près, répliqua modestement Mauguy.

— Peste! s'écria-t-on.

— Deux millions! il n'y va pas de main morte!

— Et quel est le nom de cette merveille?

René était resté le dernier sous la treille avec Blaireau.

Il était prêt à partir; soit curiosité de jeune homme, soit pressentiment, il s'arrêta pour écouter la réponse de Manguy.

Celui-ci ne se fit point prier.

— C'est la belle Hélène, dit-il, la fille du capitaine Cassard.

René chancela.

— Vous ne venez pas? fit Blaireau.

— Va! va! dit le jeune marin d'une voix étouffée, je te suis!

Blaireau obéit.

René s'appuya au treillage pour écouter. La respiration lui manquait.

— Voilà! reprit Mauguy. Je suis le même en tout, moi, si j'aime mieux les couteaux courts que les longues épées, c'est que les préliminaires me déplaisent. Je vais toujours droit au but.

— Le fat! se dirent les officiers.

— J'y ai été cette fois comme toujours, mes camarades.

— Vraiment ?

— Je vous fais juges.

René avait sa main sous sa chemise, ses doigts déchiraient sa poitrine. Qu'allait-il apprendre ?

René était tout jeune. C'était un cœur de héros qui battait sous son uniforme.

Il sentait la peur pour la première fois.

— Vous savez, continuait Mauguy en ricanant, que la belle Thérèse ressemble un peu aux sauvages qui vendent leur âme pour un collier de verroterie. Je lui ai donné quelques joyaux. Elle a fait boire un narcotique à Hélène.

Un gémissement s'étouffa dans la gorge de René.

Mauguy avait levé son verre et buvait à petites gorgées.

Les matelots de *l'Eclatant* causaient entre eux et n'écoutaient plus.

— Après ? firent les volontaires.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda René à Blaireau qui rentrait sous les treilles.

— C'est mon couteau et celui de Pierre, le gabier, qui sont restés sur la table, M. René.

René s'élança comme pour saisir une proie.

— Des couteaux ! s'écria-t-il avec une joie farou-

che; je vous les rapporterai tout à l'heure... va-t'en... va-t'en !

Il poussa Blaireau dehors avec violence, et serra d'un geste convulsif les deux couteaux contre son sein.

— Après? répétait Mauguy; ma foi, si vous ne devinez pas le reste...

— Des détails ! nous voulons des détails !

— Hélène dormait. Et si vous saviez comme elle était belle !...

René se sentait mourir.

— J'ai fermé les portes et j'ai passé par-dessus toutes sortes de préliminaires.

Un grand éclat de rire accueillit cette conclusion.

Mais une voix stridente domina le rire et prononça lentement ces paroles :

— Vous en avez menti, M. de Mauguy, ou vous êtes un infâme !

Tout le monde se retourna.

René, plus pâle qu'un mort, mais la tête haute et l'éclair dans le regard, était debout au-devant des volontaires.

Ceux-ci se levèrent d'un mouvement commun, et quelques-uns dégaînèrent.

— A qui en a-t-il, celui-là? demanda Mauguy, qui seul restait assis.

Deux ou trois volontaires s'étaient élancés vers René.

Il les repoussa sans effort apparent, à droite et à gauche, puis il vint se poser en face de Mauguy et répondit :

— C'est à vous que j'en veux !

Mauguy toucha son épée ; René l'arrêta brutalement.

— Laissez cela ! ordonna-t-il.

Et comme les volontaires faisaient mine de se rapprocher, il ajouta :

— Au large ! nous avons besoin d'avoir nos coudées franches.

— Est-ce le *mauvais sujet* de mon Hélène ? demanda Mauguy à Robert.

Robert fit un signe d'affirmation.

— Nous portons tous deux l'épée, commença Mauguy en se tournant vers René, vous m'avez insulté...

— Je ne veux pas de l'épée, interrompit René ; ne l'avez-vous pas dit tout à l'heure ?

Et répétant les propres paroles de Mauguy, il ajouta :

— La vengeance est trop loin au bout des longues rapières.

Sa main pesa en même temps sur l'épaule de Mauguy.

— Il me faut ce que vous disiez, ajouta-t-il : la blessure immense, le sang à flots, la mort foudroyante !

— C'est vous qui aimez cette jeune fille? demanda Mauguy, qui cherchait une contenance.

— Et c'est moi que cette jeune fille aime, répliqua René.

— Eh bien, sortons !

— Non pas ! fit René qui l'arrêta; restons !

Il montra du doigt la dalle où Mauguy avait trébuché en entrant.

— Vous savez bien, dit-il en baissant la voix, qu'il y a place ici pour combattre pied contre pied, poitrine contre poitrine, et pour mourir.

Les matelots de *l'Eclatant* avaient fini par flairer la bataille.

Ils avaient quitté leur table pour se ranger au-devant du berceau.

— Ça chauffe ! dit Caïman; souvenez-vous, mes neveux, que quant est-ce qu'à ce qui nous regarde, *motus*, et pas de geste.

— Pour combattre comme vous dites, repartit Mauguy, il faudrait des couteaux de marin.

René plongea sa main sous son uniforme et montra les deux couteaux.

La face de Mauguy eut un tressaillement convulsif.

Les volontaires s'agitaient.

— Nous ne souffrirons pas... balbutia Robert Arvy, qui voulut s'interposer.

René le repoussa jusqu'à l'autre bout de la treille, en disant froidement :

— Vous, votre tour viendra!

Il donna un des couteaux de marine à Mauguy.

Les gens de *l'Eclatant* se poussèrent du coude, mais ne prononcèrent pas une parole.

— En garde! dit René.

Mauguy et lui se posèrent pied droit contre pied droit.

René dévorait Mauguy du regard.

Mauguy ne baissait point les yeux. Il était soldat, il avait le courage du soldat; mais quoiqu'ils fussent de même taille, René et lui, la tête de René dépassait la sienne de deux pouces en ce moment.

— Un écu pour le blondin! dit un novice de *l'Eclatant*.

— Silence à tribord! commanda Caïman.

Il y eut en effet un silence, — un silence terrible. On n'entendait que les respirations haletantes.

Les deux adversaires levèrent ensemble le bras droit, armé du couteau de marine. Ils visèrent un instant, puis ensemble encore, ils frappèrent.

Le couteau de René s'enfonça jusqu'au milieu du manche dans la gorge de Mauguy, qui tomba lourdement à la renverse.

René restait debout.

Sa main gauche avait arrêté le bras droit de son adversaire.

— Tonnerre de Brest! fit Caïman.

— Un fier coup!

— Les petits blonds ont de la chance à cette place!

Telles furent les réflexions des marins de *l'Eclatant*.

Une partie des volontaires avait entouré René; les autres s'empressaient à secourir Mauguy expirant.

— Il a bien fait! balbutia celui-ci.

Arvy était auprès de lui; Mauguy le repoussa.

— En mourant, reprit-il, car je sens bien que je meurs... Dieu aura pitié de ma pauvre mère... En mourant, l'homme que je maudis, ce n'est pas celui-là!

Il montrait René d'une main défaillante.

Le râle venait.

— Celui que je maudis, poursuivit-il avec un effort croissant, c'est le tentateur...

— Camarades ! s'écria Robert Arvy pour lui couper la parole, notre ami meurt assassiné.

— L'infâme, acheva Mauguy en chancelant, qui m'a poussé à commettre ce crime. Et celui-là, c'est...

Il ne put achever, parce que Robert Arvy, sous prétexte de le secourir, lui colla sa main sur la bouche.

— Vengeons-le ! s'écria-t-il en même temps, vengeons notre pauvre camarade !

Mauguy se raidit sous la pression de sa main et tomba mort.

— Vengeons-le ! répétèrent quelques volontaires.

Plusieurs dégaînèrent sans savoir ce qu'ils faisaient. La vue du cadavre, étendu dans une mare de sang, les affolait.

René jeta son couteau et tira son épée.

— Ça ce gâte ! dit le novice de *l'Eclatant*.

— Faut lui donner un coup d'épaule au blondin, opinèrent deux ou trois matelots.

— C'est un Ponantais, objecta Caïman ; et puis, volontaires contre volontaires, mes neveux, moi, je dis : C'est pas notre affaire !

Ce Caïman était pourtant un brave homme ; mais les marins ont leurs idées.

Robert Arvy se précipita le premier sur René, l'épée à la main. Cinq ou six volontaires le suivirent, et René, acculé contre la treille, perdait son sang par plusieurs blessures légères, lorsqu'une voix tonnante se fit entendre au haut du perron.

— Dix contre un! disait-elle; des officiers français!

C'était le capitaine Jacques Cassard; mais il ne ressemblait en vérité point trop au bonhomme que nous avons vu entrer dans le jardin, tenant sa fille sous le bras.

Il portait maintenant la tête haute, et l'on voyait que cette tête débonnaire devait se dresser comme il faut, à l'heure du combat, entre ses deux longues épaulettes.

— Le commandant! dit Caïman, qui changea de ton aussitôt; s'il s'en mêle, les neveux, c'est bien différent. En avant les eustaches et attention à la manœuvre!

Il tira crânement son couteau.

Cassard avait descendu les degrés du perron.

— Vous ne savez pas de quoi il s'agit, monsieur! dit Arvy, cachant son inquiétude sous une apparence d'effronterie.

Cassard s'était posé, l'épée nue, au côté de René.

— Je vous reconnais, monsieur, répliqua le com-

mandant avec mépris; cela me suffit. Rien qu'en vous voyant, je suis sûr qu'il s'agit d'une infamie.

— Rien que ça de compliments! fit Caïman, qui s'était glissé avec ses hommes derrière son capitaine.

— Monsieur, fit Arvy, blême de rage, vous m'insultez sans danger. Vous êtes mon supérieur... et ces insignes...

Cassard arracha ses épaulettes de capitaine et les jeta au loin.

— Robert Arvy, n'est-ce que cela? dit-il; je n'ai plus d'insignes.

— Robert Arvy! répéta René, qui tressaillit en songeant au récit de la pauvre Hélène.

Cet homme avait perdu les deux sœurs!

— Robert Arvy, reprit Cassard d'une voix lente et accentuée, je n'ai plus les insignes de mon grade et je te répète que tu es un lâche et un infâme!

Les volontaires regardèrent Arvy, qui restait immobile et comme pétrifié.

Deux ou trois fois, il fit un effort pour relever la tête.

Il ne pouvait pas. Tout son corps tremblait. Des gouttes de sueur coulaient sur ses tempes verdâtres.

Il avait peur. Cela se voyait.

Les volontaires s'éloignèrent de lui avec dégoût.

— J'ai jamais vu une poule mouillée grelotter censément aussi faillîment que ça, disait Caïman à ses hommes; ça donne envie de le massacrer à coups de giffles, mornifles, calottes et autres.

— Robert Arvy, reprit Cassard, je ne peux pas te tuer, puisqu'il faudrait t'assassiner; mais je te le dis, partout où je te trouverai, je te jetterai, comme aujourd'hui, mon mépris au visage; parce que je ne veux pas, entends-tu bien! je ne veux pas qu'il y ait un lâche et un misérable sous le vaillant uniforme de la marine française! va-t'en!

Robert Arvy fit un suprême effort pour regimber contre l'outrage.

Ce fut en vain; au mot : va-t'en! il obéit comme un automate, et s'en alla tomber, vaincu, sur un des tabourets abandonnés par les matelots de *la Trinité*.

Il essuya la sueur glacée de son front.

Puis, brisant son épée sur son genou, il prononça d'une voix sourde :

— Ce n'est pas avec cela que je me vengerai; mais je me vengerai!

Les volontaires semblaient frappés de stupeur.

— Qu'est-ce qu'on me dit! qu'est-ce qu'on me dit! cria maître Bagasse en accourant plus effaré

que jamais, et il y avait de quoi ! Qu'est-ce qu'on me dit, grand Dieu ! un meurtre à l'auberge du *Pont-d'Amour !*

— Taisez ton bec ! lui répondit laconiquement Caïman, et enlevons ça en deux temps.

Il montrait le corps de Mauguy.

— Un meurtre ! fit Thérèse, attirée par le bruit et un peu pâle, mais pas trop, — un meurtre !

— Tiens ! ajouta-t-elle en regardant le corps, c'est celui qui m'a donné la bague !

Bagasse et les matelots relevaient le cadavre.

— C'est drole ! reprit Thérèse.

Elle donna un coup d'œil à sa bague.

— J'ai toujours gagné ça et les pendants d'oreilles, pensa-t-elle.

Une bonne et jolie fille que cette Thérèse !

Les volontaires se concertaient entre eux.

— Messieurs, dit l'un d'eux à voix basse, le commandant Cassard est un marin et un héros. Qu'il ignore toujours la cause de tout ceci.

— C'est convenu.

— Puisque le pauvre Mauguy est mort, la tombe se refermera sur le secret de mademoiselle Cassard.

— Jurons tous de nous taire !

Ils se serrèrent la main, oubliant qu'il y avait là,

tout près, un autre homme qui avait, lui aussi, le secret d'Hélène.

Deux hommes, en comptant René.

Celui-ci s'était jeté avec effusion sur la main de Cassard.

— Merci, commandant ! dit-il, merci, mon glorieux maître ! S'il plaît à Dieu, ce que vous avez fait pour moi aujourd'hui, plus tard je vous le rendrai.

Cassard demanda :

— Quelqu'un veut-il me dire quelle fut la cause première du duel ?

Personne ne répondit.

Au loin, on entendait le canon de partance de la frégate *la Trinité.*

René se dirigea vers la rue.

En passant devant la maison, il se trouva face à face avec Hélène, qui descendait, l'œil égaré, les traits contractés, la pâleur de la mort sur le visage.

Il recula épouvanté.

Les deux jeunes gens se regardèrent et n'échangèrent pas une parole. René semblait cloué au sol.

— Commandant, dit un des volontaires à Cassard, veuillez croire que nous ne faisons pas cause commune avec ce misérable Robert Arvy.

— Tant mieux pour vous, messieurs.

— Nous ne le connaissions pas.

— Vous le connaissez maintenant. Je vous prie de me dire, messieurs, quel fut le premier motif de cette sanglante querelle ?

On ne répondit point encore.

— Monsieur René, monsieur René ! cria Blaireau, essoufflé, à la porte du Pont-d'Amour, voilà le dernier coup de partance !

René fit un mouvement comme pour s'élancer vers Hélène.

Blaireau le saisit à bras-le-corps et l'entraîna.

Le dernier coup de canon mourait en effet dans les échos lointains de la rade.

Hélène mit la main sur son cœur.

Elle ne pleurait pas.

Cassard la vit et l'alla prendre par la main.

— Qu'as-tu, ma fille? dit-il.

Hélène cacha sa tête dans le sein de son père, et le premier sanglot souleva sa poitrine brisée.

— C'est étrange ! se disait Cassard.

Et cette idée le poursuivait :

— Pourquoi personne n'a-t-il voulu me dire quelle fut la cause de cette querelle ?

René était dans le canot de *la Trinité,* Blaireau et ses matelots nageaient comme des diables.

René n'avait pas la conscience de ce qui se passait autour de lui.

Il se croyait le jouet d'un rêve terrible.

— Hélène ! Hélène perdue !

Hélène regagnait la maison au bras de son père.

Bagasse faisait constater la mort de Mauguy par les gens de justice.

Hélène reconnut au fond du berceau cette face livide du jeune volontaire, qui devait si longtemps troubler ses nuits.

— Ah ! fit-elle, sans savoir qu'elle parlait, c'est René qui l'a tué ! Dieu est juste !

Cassard abaissa son regard triste sur sa fille. Il la baisa au front.

Il ne demanda désormais à personne la cause de cette sanglante querelle.



VI

MADAME EUSTACHE

Dix-huit ans s'étaient écoulés. On était en l'année 1728, au premier jour de mai, fête de saint Jacques et saint Philippe.

Il est à croire que l'auberge du Pont-d'Amour existait encore, qu'on y buvait toujours et qu'on s'y battait, comme autrefois, de temps à autre, entre Ponantais et Levantins.

C'est le plaisir !

Bagasse, le cabaretier marseillais, devait se faire

vieux ; il avait sans doute gagné des rentes. Ses treilles prospéraient ; la Cannebière était toujours sale et pleine de navires. Les Marseillais n'avaient pas cessé de parler le plus pur français qui se puisse trouver en l'univers.

L'ail florissait entre Notre-Dame-de-la-Garde et Saint-Nicolas, la barigoule resplendissait ; la bouillabaisse cuisait éternellement, pour la joie des estomacs provençaux.

Mais nous ne sommes plus à Marseille. Nous entrons à Paris, la grande ville. Nous grimpons cinq étages de la rue Planche-Mibray, une rue dont le ruisseau était une petite Cannebière, et nous pénétrons dans un étroit logement bien simple et même bien pauvre, hélas !

Cette chambre avait pour meubles cinq chaises de paille, une table boiteuse et un vieux secrétaire qui n'en pouvait plus.

Si, dans leur proverbial orgueil, les Marseillais croient avoir le monopole des choses qui sentent mauvais, les Marseillais se trompent. La portière parisienne fut de tout temps un être souverainement offensant pour l'odorat comme pour l'œil.

La portière existait sous l'ancien régime comme de nos jours. Nous avons besoin de constater que ce n'est point une invention moderne.

Dans les âges les plus reculés de notre monarchie, la portière parisienne dévorait déjà l'ail comme une enchanteresse marseillaise.

Horace a dit :

« *Parentis olim, si quis, impiâ manu,*
« *Senile guttur fregerit,*
« *Edat cicutis allium nocentius !...* »

« Si qelqu'un a poussé la scélératesse jusqu'à per-
« cer d'une main sacrilége le sein qui l'a nourri,
« qu'il soit condamné à manger de l'ail ! de l'ail, plus
« mortel que la ciguë ! »

Poète charmant ! esprit délicieux ! palais choisi ! narines éprouvées ! Horace, roi des sages et des chansonniers ! condamner un parricide à manger de l'ail ! quel raffinement de sévère justice !

Dans la pauvre chambre de la rue Planche-Mibray, il y avait une portière. Cette portière se nommait madame Eustache.

Sèche, maigre, noire, boitant comme un vieil oiseau qui eut jadis la patte écrasée, la bouche noire, le nez pendant, l'œil terne, les cils collés, les doigts crochus, les pieds plats dans des savates effroyables qui avaient été, au temps de leur jeunesse, des souliers d'Auvergnat ; des cheveux grisâtres, un front

bossu où la peau se ridait comme un haillon, un menton barbu, un balai long comme une lance :

Telle était madame Eustache, effroi de son quartier.

Madame Eustache était en train de *faire le ménage.* Pour faire le ménage, voici comme elle s'y prenait : elle s'appuyait au montant de son balai et faisait aller sa langue épaisse dans la bouche noire mentionnée ci-dessus.

Elle marmotait avec un intraduisible accent de dédain :

— C'est des pauvres, je vous dis, c'est des pauvres, ainsi ! des rien de rien, des pas grand'chose ! Balayer un endroit comme ça, plus souvent !

Elle releva son balai, s'approcha de la porte et la ferma.

— Ça a deux entrées ! reprit-elle, comme si c'était du monde comme il faut ! ça fait-y pas pitié ! Quand je pense que je suis obligée de tirer le cordon à ces êtres-là qu'ont pas le sou ! Mais pas le sou, ma chère ! se reprit-elle, comme si elle eût parlé à une autre portière, ça me met en révolution ! Et ça se mêle d'adopter des enfants ! ma parole !

— Le bonhomme Jacques ! s'interrompit-elle en faisant la révérence, mademoiselle sa fille, et la fille d'adoption de mademoiselle. As-tu fini, pauvresse !

Elle essaya d'atteindre une bouteille sur une planche.

— Vide ! reprit-elle. Parbleure ! jamais une goutte! J'ai connu bien des *malhureux*. Mais enfin, on pouvait toujours leux-y siffloter une cuillerée de quéque chose. Mais ces gueux-là ! m'en parlez pas ! Tenez, m'en parlez pas, car ça me fait sortir de mon caractère !

On frappa discrètement à la porte de l'escalier; madame Eustache n'entendit point, tant elle mettait d'animation à causer avec sa camarade absente.

On frappa une seconde fois, puis la porte fut ouverte tout doucement.

Sur le seuil, parut un homme jeune encore et de belle mine, enveloppé dans un vaste manteau.

Il regarda tout autour de lui avec étonnement d'abord, puis avec tristesse.

— Madame, appela-t-il.

— Quand je vous dis ! s'échauffait madame Eustache; ne m'en parlez pas ! c'est de la racaille !

— Madame !

— Hein ? Qu'est-ce qui est là ? fit madame Eustache en remettant son balai au port d'armes.

— Je crains de me tromper, dit le nouveau venu avec une sorte de timidité; monsieur Cassard, s'il vous plait ?

— Monsieur Cassard? Y a un Passard aux Arcis, et un Tassard au carré Saint-Martin. D'après ça, y a aussi madame Massard...

— Je demande monsieur Cassard.

— Connais pas.

— C'est pourtant bien ici le numéro cinq de la rue Planche-Mibray ?

— Quant à ça, oui.

— Et cet étage est le cinquième?

— Le cintième, quant à ça, oui.

— On m'avait dit positivement...

— Quéqu'y fait de son état, interrompit la portière, vot' monsieur Rassard?

— Cassard, prononça l'étranger avec une inaltérable patience.

— Vot' monsieur Cassard?

— C'est un ancien capitaine de vaisseau, ma bonne dame.

— Connais pas! N'y a ici qu'un pauvre vieux que je balaie par charité, autant dire. Mais, tenez, ici près, rue des Lombards, y a un garçon confiseur qui a été dans les temps marinier à la Râpée... c'est peut-être ça.

— Merci de vos renseignements, ma bonne dame, dit l'étranger, qui tira sa bourse, je vais chercher ailleurs.

Il tendit une pièce d'argent à madame Eustache.

Dix-huit ans changent bien un jeune homme! ou plutôt, après dix-huit ans, où s'est enfuie la jeunesse? Dans le mouvement que fit l'étranger pour présenter la pièce d'argent à madame Eustache, son visage parut en lumière, et ce visage ressemblait beaucoup, sauf l'effet des années, à celui de ce jeune René de Saint-Malo, volontaire de *la Trinité*.

Le petit blond, amoureux d'Hélène, qui mit à terre Mauguy d'un coup de couteau à la gorge.

Nous donnons la chose pour ce qu'elle vaut. L'étranger ressemblait à René.

C'était peut-être René devenu homme, et cachant sous son grand manteau je ne sais quel costume de haut dignitaire.

Quoi qu'il en soit, madame Eustache essuya poliment sa main avant de prendre la pièce d'argent, et répondit en faisant une belle révérence :

— Merci de votre honnêteté, mon gentilhomme! bien des remercîments, en vous remerciant. Oui, oui, comme vous dites, cherchez ailleurs; car, ici, c'est de la racaille avec qui que vous ne pouvez pas avoir le moindrement du monde des relations, c'est bien certain! Un homme comme vous connaître des espèces comme ça! pas possible!

— Et cependant... commença l'étranger qui réfléchissait.

Il hésita un instant.

— Enfin, dit-il en refermant la porte, je chercherai.

— Pas possible! pas possible! répétait madame Eustache, quoi donc! ça se voit que c'est une personne comme il faut. Capitaine de vaisseau, le bonhomme Jacques! Ah! Dieu de Dieu! capitaine du pain sec et de l'eau de la pompe!

Elle soupesa l'écu dans sa main en souriant, et son sourire, il faut l'avouer, la faisait tout simplement hideuse.

— S'il vient pour la demoiselle ou pour la petite celui-là, reprit-elle, il aurait mieux fait de le dire tout de suite. On s'aurait entendu ensemble, puisqu'il a de l'honnêteté.

Elle fit sauter l'écu et le rattrapa en l'air.

Dans l'escalier, on entendit une voix claire et même aigrelette, véritable voix de gamin de Paris, qui comptait en mesure et sur un air connu :

— Cent vingt-deux! cent vingt-trois! cent vingt-quatre! cent vingt-cinq!

Madame Eustache fit disparaître la pièce blanche dans la vaste poche de son tablier.

— Ah! dit-elle en saisissant son balai, v'là encore

ces deux hommes du peuple, sans éducation ni manières. Que j'haïs donc ces espèces-là !

— Cent vingt-six ! continua la voix claire ; je dis que c'est haut, mon papa ! Cent vingt-sept ! cent vingt-huit ! Et nini, c'est fini !

La porte du carré s'ouvrit brusquement, et une figure espiègle se montra sur le seuil ; une figure qui allait parfaitement avec la voix ; un peu maigre, un peu pâlotte, des cheveux d'un blond poussière, des yeux bleus éveillés, un nez retroussé, une bouche à la fois naïve et moqueuse.

Le gamin de Paris est comme la portière : il date de Charlemagne et de Clovis.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit notre jeune drôle en jetant son regard autour de la chambre, il n'y a que la vieille pie !

Madame Eustache bondit à ce mot et fut sur le point de se servir de son balai pour commettre une tentative de meurtre.

— De quoi ! de quoi ! vieille pie ! fit-elle, suffoquée par la colère.

— Pour tout potage ! acheva le gamin en se tournant vers le carré.

Un pas lourd et grave sonnait sur les marches de l'escalier.

Le gamin entra. Il était assez proprement vêtu en

ouvrier, et ses cheveux frisottants avaient pour coiffure une casquette trop petite. Il portait sous le bras un paquet volumineux, enveloppé dans du papier brouillard.

Ce paquet semblait être pour lui l'objet d'une sollicitude toute particulière.

— Ah! tu m'appelles vieille pie, vagabond! reprenait madame Eustache, en montant tout d'un coup aux notes les plus grinçantes de sa voix.

— Excusez, portière, dit une basse-taille ronde et pleine sur le carré.

L'homme au pas lourd fit son entrée. Il avait, lui aussi, le costume d'un ouvrier; mais ceux qui connaissent la mer auraient retrouvé en lui le dandinement sans gêne du marin et ce *truc* qui n'appartient qu'aux matelots finis.

Caïman, l'ancien maître de *l'Eclatant*, ne pouvait pas perdre comme cela sa bonne tournure.

— Je vous postule de l'excuser, portière, reprit-il en passant le seuil, rapport à son jeune âge tendre, qui n'a pas, comme on dit quequ'fois, l'expérience des années! En raison de quoi, filez, si ça vous est égal, et allez voir en bas, à votre loge, si j'y suis.

Madame Eustache haussa ses épaules pointues.

— Monter cent vingt-huit marches pour voir ça! grommela le gamin, qui prenait son paquet à deux

mains avec autant de précaution que si c'eût été un enfant nouveau-né dans ses langes.

— Vous aurez beau m'insolenter, hommes du peuple! prononça fièrement la portière, je garderai mon quant à moi, et je ne me compromettrai pas avec vous.

Caïman avait aussi sous le bras un paquet enveloppé dans du papier brouillard. Il le prit avec une sorte de respect et montra la porte à madame Eustache.

— En bas! en bas! fit-il; pstt! avalez les haubans, la mère!

Madame Eustache traversa la chambre d'un pas de reine. Sur le seuil, elle s'arrêta, une main sur la hanche, l'autre au manche de son balai.

— Racaille! fit-elle; populace! Une personne de ma classe n'a rien à gagner avec vous!

Ses savates claquèrent cent vingt-huit fois sur les marches de l'escalier.

Le père et le fils, car ce gamin était le propre enfant de Caïman, restèrent en face l'un de l'autre, leur paquet à la main.

— Cocodrille, fit Caïman avec autorité.

— Mon papa?

— Avance à l'ordre.

— Présent, mon papa.

— Ote ta casquette.

— Oui, mon papa.

Caïman le toisa comme il toisait autrefois un gabier à l'inspection, et reprit d'un ton doctoral :

— La vieille chouette a raison, tout de même : tu as fauté. Elle appartient au sexe des femmes, qui est la plus belle moitié du nôtre, comme on dit qué-qu'fois. En conséquence, je te défends de la rappeler vieille pie.

— Ça suffit, mon papa, répliqua Cocodrille, qui ajouta entre haut et bas :

— On l'appellera vieille chouette, v'là tout.

Caïman leva la main.

— Badinons pas ! prononça-t-il d'un accent terrible.

— Eh bien ! non, là ! fit Cocodrille, obéissant et câlin; on lui dira : des confitures.

Caïman, désarmé, l'attira contre son cœur. Ce brave Caïman n'avait guère changé depuis quinze ans. Seulement, comme la plupart des matelots qui font naufrage dans la vie civile, il se croyait condamné au beau style et cherchait perpétuellement des locutions trop élégantes pour exprimer sa pensée.

— Faignantin, va ! dit-il avec une tendresse mêlée d'admiration; t'es cocasse et gentil par la gaîté de ton

caractère naturel. Qué qu'tas sous le bras, comme ça, dans ton paquet?

— Et vous, mon papa, dans vot' papier? demanda Cocodrille au lieu de répondre.

Caïman remonta le col de sa chemise et prit un air mystérieux.

— Moi, dit-il, c'est z'une délicatesse de sentiment à l'occasion de la fête, comme on dit quéqu'fois, de l'anniversaire de mon commandant.

— Moi aussi, mon papa, fit Cocodrille; c'est une surprise.

— Qu'est-ce que c'est que ta surprise, Cocodrille?

— Et la vôtre, mon papa?

— Cocodrille! t'es curieux! fit sévèrement Caïman.

— Mais vous, mon papa?

— Badinons pas! dit Caïman en levant la main.

Cocodrille s'esquiva.

— Eh bien! gardons chacun not' surprise, là! s'écria-t-il de loin. Moi, je cache la mienne sous la table.

— Moi, je cache la mienne derrière c'te chaise..., Cocodrille!

— Mon papa?

— Est-elle bonne, ta surprise?

— On s'en lèchera les babines, allez. Avec ça qu'ils ne dinent pas tous les jours !

— Il faut qu'ils dînent tous les jours, à présent, prononça Caïman sérieusement.

— Moi, je veux bien, dit le gamin.

— Pour ça, reprit le vieux loup de mer, il ne s'agit que de travailler double.

Cocodrille, pour le coup, fit un geste de terreur.

— Travailler double ! répéta-t-il.

— Ecoute, Faignantin, ça me fend le cœur de les voir souffrir. Le pauvre M. Jacques, comme il veut qu'on l'appelle à présent, pour ne pas compromettre son nom dans la misère, mademoiselle Hélène et cette chère petite Adèle qui est si mignonne !

— Ah ! dame ! elle est mignonne tout plein, c'est vrai, dit Cocodrille.

— Mais, s'interrompit-il tout à coup, avez-vous remarqué ça, vous, mon papa ?

— Quoi donc ?

Cocodrille avait un air d'importance.

— Pour un enfant d'adoptif, dit-il, mademoiselle Adèle ressemble crânement à sa petite maman.

— Chut ! et silence ! fit Caïman.

— Pas vrai, tout de même, mon papa ?

— C'est des délicatesses de circonstances et des mystères secrets, Cocodrille !

— Y en a assez toujours, des mystères! fit le gamin.

Caïman le prit par l'oreille.

— Faignantin, dit-il, je te prohibe la défense de t'occuper de cela.

— Ça suffit, mon papa.

— N'empêche, poursuivit-il quand son père l'eut lâché, n'empêche que M. Rogoff, qui vient demander après mademoiselle Hélène, attend toujours que le commandant soit parti pour montrer son museau de malheur.

— T'as vu ça, toi? dit Caïman étonné.

— Oui, mon papa... et je dis : Y a quéque chose là-dessous!

Caïman ferma les poings.

— Y a, s'écria-t-il, y a que si j'étais sûr de ne pas me tromper, y aurait une tête cassée. V'là ce qu'y a!

— C'est donc une histoire? demanda Cocodrille en se rapprochant vivement.

— T'es curieux, Faignantin.

— Ça c'est vrai, mon papa. Mais si vous voulez me dire l'histoire, moi, je vous dirai autre chose.

— Que me diras-tu?

— Dites d'abord, vous.

— Comment! s'écria Caïman indigné, révolte à l'entrepont!

— Non, mon papa... Mais donnant, donnant.

Caïman porta la main à un gros bout de corde qui sortait à moitié de sa poche.

— Badinons pas ! prononça-t-il d'un accent effrayant.

Cocodrille prit la fuite, mais sans se rendre encore.

— Ah ben ! n'y a pas de plaisir, dit-il en faisant mine de pleurnicher; vous êtes trop despote aussi, mon papa.

Caïman tira la corde de sa poche tout à fait.

— J'éprouve de la répugnance à t'en donner, Faignantin, dit-il; mais la subordination d'abord, premier, avant tout. Avance à l'ordre !

— Non, non, mon papa ! fit Cocodrille, qui se roula comme un chat; j'obéis, vous voyez bien !

— Oh ! ajouta-t-il en lançant un regard de courroux au bout du câble; c'te corde-là ! cré nom !

Caïman l'embrassa de bon cœur.

— Ça ne m'empêche pas de te chérir avec tendresse, Faignantin, dit-il; mais je veux t'être obéi rapport au principe que je suis l'auteur de tes jours, et, par conséquence, ton commandant naturel.

— Eh bien ! mon papa, commença Cocodrille, je vas vous dire. Vous savez bien que le petit monsieur Etienne, ce pauvre étudiant qui est plus souvent ici

que chez lui, et qui fait les yeux comme ça (il fit les yeux en coulisse) quand il regarde mademoiselle Adèle.

— C'est qu'il voit tout, ce bambin-là, pensa Caïman avec orgueil. Continue Cocodrille.

— Quand il vient ici, il n'a pas l'air trop cossu, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je l'ai rencontré avec de beaux habits, dans un beau carrosse, avec un seigneur doré sur toutes les coutures, qui avait de grandes plumes sur la tête.

— Moi aussi, je l'ai vu! fit Caïman à part lui.

— T'as rêvé ça, Cocodrille, ajouta-t-il tout haut, et quant à ce qui est de M. Etienne et de ce qu'il vient faire ici, c'est des délicatesses rapport au mariage et le reste. Je te défends de t'occuper de ça.

— Ça suffit, mon papa, dit tristement Cocodrille.

— Ecoutez! s'interrompit-il, on monte... C'est mam'selle Hélène.

— *Motus*, alors!

Cocodrille alla ouvrir la porte et regarda dans l'escalier.

— Elle n'apporte pas de surprise, elle, dit-il, non sans glisser vers son paquet de papier brouillard une œillade orgueilleuse.

— Pauvre chère demoiselle, pensa Caïman, une surprise!

Il passa, ma foi, la main sur ses yeux, où roulaient deux grosses larmes.

— Une surprise ! répéta-t-il; ses bijoux, ses dentelles, tout y a passé depuis longtemps. Elle n'a plus rien à vendre, celle-là !

VII

UNE COMTESSE LETTRÉE

Ceux qui l'avaient vue passer jadis, légère et joyeuse dans la vie, le sourire aux lèvres, un doux rayon de gaîté dans les yeux, donnant à la brise les boucles gracieuses de ses blonds cheveux, ceux-là l'auraient-ils reconnue ?

Il y avait dix-huit ans de cela. Elle allait comme le papillon parmi les fleurs. Elle épanouissait la joie de sa jeunesse heureuse. Elle était belle, riche, adorée.

Dix-huit ans !

Mais vous l'eussiez reconnue. La tristesse était autour de son front; ses pauvres yeux rêvaient, las de pleurer, et le sourire s'était fait mélancolique sur ses lèvres. Mais, je vous le dis, vous l'eussiez reconnue.

C'était toujours la belle Hélène Cassard. Toujours, et peut-être l'eussiez-vous admirée plus belle au fond de sa détresse; car le malheur avait mis une auréole à sa beauté.

Elle avait un costume simple, presque indigent. Elle parait son costume. Plus d'une noble dame eût envié son grand air.

En entrant, elle jeta son fichu sur un meuble et prit tout de suite sa boite à ouvrage.

Car Hélène Cassard, la fille de ce bon capitaine Jacques Cassard, sauveur des marchands marseillais, et riche à millions, Hélène Cassard travaillait pour vivre.

— Bonjour, mes amis, dit-elle, en faisant un signe de tête affectueux à Caïman et à son fils. Est-ce que mon père n'est pas là?

Caïman salua trois ou quatre fois sans regarder. Le respet et l'émotion l'étouffaient.

Cocodrille saluait en même temps que son père.

— Ma bonne, ma chère demoiselle Hélène, dit enfin Caïman, nous étions venus pour souhaiter la

fête au commandant. Le commandant n'est pas encore rentré.

Hélène lui tendit sa main, que Caïman baisa chaleureusement.

— Merci pour mon père et merci pour moi, mon brave ami, dit Hélène. Vous êtes toujours le meilleur des hommes.

— Ah! nom d'un nom! fit Caïman; c'est-à-dire... Pardon... Excuse!

— Mon père ne peut tarder à revenir, reprit Hélène, voyant son embarras. Savez-vous que voilà votre fils qui se fait homme?

— Pour vous servir, mademoiselle Hélène, dit le gamin en tournant sa casquette.

— Le Faignantin? fit Caïman, il est un petit peu gauche. Salue, le pied par derrière et en te tirant une mèche de cheveux, Cocodrille. Un petit peu maladroit aussi, rapport à ce qu'il n'a pas assez fréquenté la mer.

— Quant à ça, la mer, interrompit Cocodrille, on s'en fiche pas mal!

Caïman leva la main.

— Badinons pas! dit-il en cherchant sa corde.

— Pardon, excuse, ma bonne demoiselle, s'interrompit-il, mais ce faignantin-là insulte toujours la mer, qu'est le roi des éléments pour la navigation et la victoire!

— Je l'abomine, moi, la mer, pensait Cocodrille; c'est la mer qui a inventé les cordes !

Il exprima par un geste la raison qui le faisait détester les cordes.

Hélène était devenue pensive.

— Mais nous vous ennuyons, ma bonne demoiselle, dit Caïman. En attendant que le commandant rentre au logis, voulez-vous que nous voyions à raccommoder votre couchette ?

— C'est vrai, dit Hélène, vous êtes tapissier, maintenant.

— J'ai pris cet état-là, parce que ça me rappelle un peu la manœuvre. Y a des cordages à souquer, de la toile à tendre, des poulies à installer. Mais l'ouvrage ne va guère. Sans ça, vous ne seriez pas obligée de travailler, mam'selle Hélène.

— Excellent homme ! murmura Hélène émue; j'accepte votre offre, mon bon ami. Entrez ici et voyez ce que vous pouvez faire. Le bois de ma couchette est bien vermoulu.

— File ton câble, toi, commanda Caïman, en s'adressant à Cocodrille.

Cocodrille obéit. Il se réconciliait presque avec l'idée de travailler, parce que le travail était pour mademoiselle Hélène.

— A bientôt, dit Hélène en leur souriant.

Elle fit un signe de tête affectueux et se remit à son ouvrage.

Caïman s'arrêta pour la regarder.

— Toujours le sourire sur les lèvres et la douleur au fond de l'âme, pensait-il.

— Regarde cette femme-là, ajouta-t-il en serrant le bras de Cocodrille, c'est une sainte !

— C'est pas elle, fit observer Cocodrille judicieusement, qui dirait toujours : Badinons pas... avec une corde !

Caïman le poussa en riant, car l'esprit de son petit l'enchantait. Ils sortirent tous deux.

Hélène était seule. Son aiguille allait, rapide.

Elle avait sa tâche de chaque jour.

— La fête de mon père ! pensait-elle. Je n'ai rien pour la lui souhaiter. Rien, que le souvenir du mal que j'ai fait à sa vieillesse. Car j'ai été son mauvais génie, mon Dieu ! Sans moi, peut-être, serait-il maintenant riche et glorieux !

Elle cessa de travailler et passa sa main sur son front.

— Mais un homme était tout-puissant sur moi, reprit-elle. Il me menaçait de révéler mon secret. Mon père m'eût chassée comme il avait chassé ma pauvre Henriette. Quitter mon père !... Ou bien il m'eût séparée d'Adèle ! Adèle ! mon enfant chérie ! mon

pauvre trésor! Oh! mon Dieu! mon Dieu! vous m'avez fait une vie douloureuse et cruelle!

Elle s'arrêta. De grosses larmes roulaient sur sa joue.

— Autrefois, poursuivit-elle, l'avenir était si beau! Lui! René! Oh! à ce nom, il me semble que les jours de ma jeunesse heureuse sourient dans le lointain. René, mon premier, mon seul amour...

Elle s'essuya les yeux vivement.

— Mais il faut que je travaille, s'interrompit-elle. Et le ciel ne m'a pas abandonnée, puisque cet homme a enfin perdu ma trace. J'ai de l'ouvrage. Thérèse m'a promis qu'elle m'en fournirait tant que je voudrais... Thérèse qui est devenue comtesse!

On frappa trois coups à la porte.

Hélène se leva en sursaut.

— Est-ce que c'est déjà mon père? pensait-elle en allant ouvrir. Pourvu qu'il ne voie pas la trace de mes larmes!

La porte roula sur ses gonds et montra une femme d'un respectable embonpoint, jeune encore, jolie même, et parée trois fois plus qu'une châsse.

— Thérèse! s'écria Hélène.

Puis se reprenant aussitôt, elle ajouta :

— Madame la comtesse!

— A la bonne heure, ma petite, fit Thérèse Ba-

gasse d'un ton qui daignait être protecteur. Bonjour, ça va bien? Moi aussi, merci.

Sa magnifique toilette la faisait si large qu'elle eut peine à passer la porte.

— Vous ne savez pas pourquoi je suis venue jusque chez vous? reprit-elle avec ce sourire indolent et brutal que nous lui connaissons de longue date. J'ai eu tout bonnement envie de voir un logement de pauvre.

— Dieu que c'est laid! s'interrompit-elle, en regardant autour d'elle.

— Nous avons craint plus d'une fois de regretter cet asile, madame, murmura Hélène; qui se tenait debout les bras croisés devant elle.

— Eh bien! moi, s'écria la comtesse Thérèse, à votre place, j'aimerais mieux demeurer dans les champs, à la belle étoile. Ah! dame! voyez-vous, ma petite, vous avez eu votre tour; voilà tout : pendant que vous descendiez, moi, je montais.

Hélène s'inclina.

Thérèse était comtesse, à ce qu'il paraîtrait; Hélène était ouvrière. Thérèse était couverte de dentelles, de velours, de bijoux, de franges, etc.; Hélène n'avait qu'une pauvre robe de toile.

Nous ne savons pourquoi Hélène Cassard semblait toujours une noble fille, tandis que Thérèse Bagasse,

du Pont-d'Amour, restait parfaitement une servante d'auberge déguisée.

Dieu sait pourtant qu'elle faisait de son mieux pour avoir l'air d'une femme de la cour. Elle se carrait, elle se pavanait; elle parlait lentement, singeant l'accent des duchesses; bref, elle jouait en conscience son rôle de vachère parvenue.

— Voulez-vous vous asseoir, madame la comtesse? demanda Hélène au bout de quelques minutes.

— Non, répondit madame la comtesse, ce n'est pas assez propre ici; j'aurais peur de gâter ma robe. Une étoffe plein la main, tenez! cinq écus l'aune... dites-moi : j'aurais besoin de ma broderie pour mon bal de ce soir.

— Vous l'aurez, madame, répondit Hélène.

— Car je donne un bal, reprit la comtesse Thérèse. Un grand bal! Je suis si riche! Vous souvenez-vous, ma petite? mon père disait toujours : Cette Thérèse est née coiffée. C'est pourtant vrai, ça, tout me réussit... mais tout!

— Il y a des gens heureux... pensa involontairement la pauvre Hélène.

— Toutes les femmes sont jalouses de moi, poursuivit la comtesse, parce que tous les hommes m'aiment. Vous n'avez pas de miroir ici? Non? je suis tout aussi belle qu'autrefois, pas vrai?

— Vous êtes toujours très-belle, madame, dit Hélène.

Ce n'était point mentir, après tout; Thérèse était une belle grosse maman bien conservée, et son embonpoint plaisait à beaucoup de gens.

Si le lecteur est curieux de connaître un peu son histoire, nous pouvons la lui raconter en deux mots :

Avant d'être la maîtresse de Robert Arvy, Thérèse avait peut-être bien été la maîtresse de quelqu'autre. Ce qui est sûr, c'est que Robert Arvy ne fut point son dernier amant. Avec ce Robert Arvy, Thérèse avait pris la bonne habitude de se faire donner toutes sortes de choses. Elle garda cette bonne habitude en changeant de liaison, et changea tant de fois qu'elle eut enfin assez de cadeaux dans son armoire pour faire de l'argent et acheter des rentes. Elle était économe, à l'instar de ses pareilles. Elle voulait bien jeter l'or par la fenêtre, mais l'or des autres seulement. Rien d'avare, en général, comme ces grosses bonnes filles.

Thérèse quitta un beau matin le Pont-d'Amour et le cher voisinage de la Cannebière. Elle prit la poste, oublia d'embrasser son père et vint à Paris.

A Paris, après un nombre considérable d'aventures qui, toutes, lui avaient valu quelque profit, elle fit rencontre de ce gentilhomme que les bonnes

grosses filles, comme elle, rencontrent toujours vers l'âge de trente-cinq ans.

Ce gentilhomme a, en général, un nom étranger.

Son état est d'épouser les bonnes grosses filles et d'en faire des comtesses.

De nos jours, ce gentilhomme existe encore. Il a de belles moustaches noires, trois croix, cinq blessures, un accent auvergnat et le grade de capitaine dans la fameuse *légion étrangère.*

Thérèse épousa donc le comte Matteo Luigi de Peschiera, cavalier lucquois. A dater de ce moment, elle fut reçue dans un certain monde.

Nestor Bagasse l'avait dit : Elle était née coiffée.

Tous les ans, ce pauvre Nestor Bagasse lui envoyait de la liqueur et des friandises à l'ail. Elle n'envoyait jamais rien à Nestor Bagasse.

C'était une bonne grosse fille dans toute la rigueur du mot, cette comtesse Thérèse.

— N'est-ce pas, dit-elle, enchantée de la réponse d'Hélène, c'est un fait, je ne vieillis pas. Mon Dieu, non. J'ai du bonheur. Je disais donc que toutes les femmes me détestent ; elles me déchirent, ah ! ah ! il faut voir! Elles disent que le comte de Peschiera, mon mari, était un aventurier, un chevalier d'industrie. Et ce n'est pas vrai, ma petite. Il trompait un peu au jeu, mais c'était un homme comme il faut, qui

avait de bonnes rentes de chez lui. Eh bien! les hommes leur rient au nez, à ces dames... c'est comme ça !

— Je vous félicite, madâme, commença Hélène.

— C'est comme ça, ma petite ! Et voulez-vous savoir pourquoi les hommes m'aiment tant ?

Elle se pencha à l'oreille d'Hélène, et dit avec un sourire empreint d'une souveraine niaiserie :

— C'est que j'ai tout plein d'esprit.

— Ah ! fit Hélène hors de garde.

— Oui, je ne peux pas prononcer une parole sans que tout le monde éclate de rire. Vous sentez, ma petite, que c'est amusant, et qu'alors on tient à m'avoir.

— C'est juste, madame.

— Je ne sais ni lire ni écrire, poursuivit la comtesse ; mais j'ai appris. Ah ! j'ai appris ! Je donnais deux louis par leçon. Ainsi, ce n'est pas comme les pauvres, qui sont ignorants, faute d'apprendre. Et d'ailleurs, quand on vient me voir, je fais toujours semblant de lire dans des livres.

— C'est adroit, madame.

— Ah ! s'écria la comtesse en riant, j'ai bien attrapé un petit poète de deux sous, qui voulait se moquer de moi, et c'est ma faute, on ne devrait pas recevoir ces gens-là !

L'autre jour, il me trouva faisant ma lecture, et il me dit : Madame la comtesse, vous lisez à l'envers. Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? que je lui répondis tout de suite, car j'ai de la repartie comme un démon. Est-ce que les femmes de qualité ne savent pas lire à l'envers comme à l'endroit! Qui fut penaud?

— Ce fut assurément le petit poète, madame.

— Je crois bien! Voilà comme je suis, moi, ma pauvre Hélène, j'ai de l'esprit; je ne me gêne avec personne; j'ai un succès fou. Plus on médit de moi, plus mes salons s'emplissent. Tenez! ce soir je reçois tout ce que la cour et la ville ont de plus brillant : Soubise, Douglas, le traitant Auriou, qui a deux millions de rentes, le marquis à la mode, M. d'Aubenas, et jusqu'au héros du jour, Duguay-Trouin, qui doit venir incognito, parce qu'il n'a pas encore été à Versailles.

— Duguay-Trouin! répéta Hélène.

— Vous le connaissez, ma petite?

— J'ai entendu si souvent mon père raconter ses glorieux faits d'armes.

— Il paraît, dit la comtesse, qu'il a pris beaucoup de navires aux Anglais; moi, ça m'est égal. Alors, je peux compter sur ma broderie, ma petite?

— Oui, madame.

— Adieu ! j'ai mon carrosse à la porte, car je ne viendrais pas à pied dans ces affreux quartiers.

— J'y songe, s'interrompit-elle ; vous attendez peut-être après le prix de votre ouvrage pour manger ?

Hélène releva les yeux sur elle.

— Oui, madame, répondit-elle simplement.

La comtesse Thérèse de Peschiera ne broncha pas.

— Comme j'ai du tact ! s'écria-t-elle avec triomphe ; en tout et pour tout ! D'autres n'auraient pas deviné ça. Ma petite, on est bien heureux d'avoir de l'esprit !

Elle fouilla dans sa poche.

— Tenez, ma pauvre petite, reprit-elle, voilà un louis. Il y a peut-être longtemps que vous n'aviez vu tant d'argent ?

— Vous avez raison, madame, répliqua encore Hélène sans perdre son inaltérable douceur ; il y a bien longtemps.

— Le tact ! le tact ! fit Thérèse. Je devine tout ; c'est étonnant. Adieu, ma pauvre fille.

Elle fit un petit signe à Hélène, qui la saluait profondément.

Elle sortit, puis elle rentra en disant :

— Je reviendrais bien vous voir de temps en



temps, ma petite, car ça m'amuse d'entendre bavarder les gens du commun, mais vous n'avez pas de miroir... Adieu !

— Ah ! ah ! s'interrompit-elle en voyant entrer une toute jeune fille qui s'arrêta, rouge et interdite, devant elle, qui est cette jolie enfant ?

La jeune fille avait tendu son front à Hélène en disant :

— Bonjour, mère.

Nous constatons qu'elle avait un paquet sous le bras comme Caïman et son respectueux fils, Cocodrille. Sans doute aussi une surprise.

Elle était gentille à ravir cette jeune fille. La comtesse Thérèse de Peschiera la regardait déjà de travers.

— Ah ! fit-elle, j'y suis... c'est l'enfant qui... l'enfant que...

— Ma fille d'adoption, madame, interrompit Hélène.

— D'adoption? répéta la comtesse avec impertinence.

Puis elle ajouta :

— Je comprends... c'est juste ! le tact, voyez-vous, ma chère ! Allons, adieu pour tout de bon, cette fois.

Elle se disait en descendant l'escalier :

— Jolie! jolie si on veut, la beauté du diable.

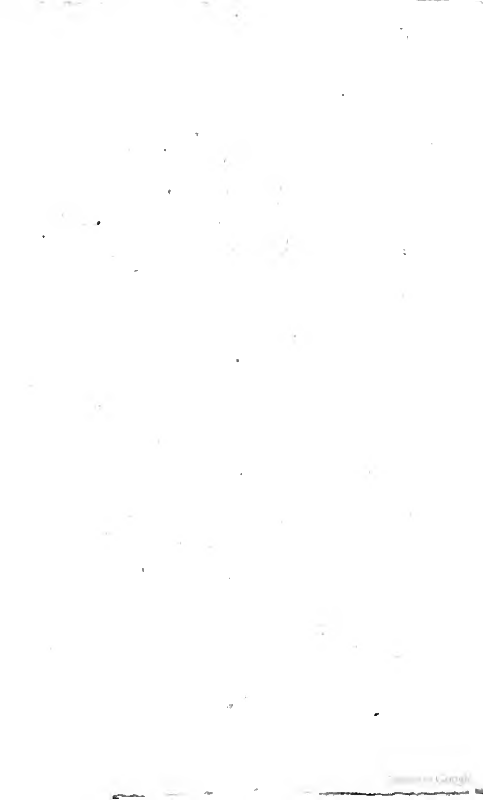
— Germain, dit-elle en arrivant à la rue, où est le valet de pied? approchez la voiture, pour que je ne mouille pas mes chaussures. Dieu, quelle boue!

Et comme les petits marchands voisins mettaient leurs têtes aux portes, elle enfla sa voix et commanda :

— Chez la duchesse, Germain, et ensuite chez la princesse, et après ça...

Chez la reine, sans doute! Quand une fois ces bonnes grosses filles s'y mettent, elles enflent comme la grenouille de la fable.

Mais elles ne crèvent jamais.



VIII

OU SIX BEAUX ESPRITS SE RENCONTRENT

— Bonjour, Adèle, ma mignonne, dit Hélène, en mettant un baiser au front de la jeune fille.

Elle mentait, cette comtesse Thérèse de Peschiera, quand elle parlait de la beauté du diable à propos d'Adèle.

Adèle avait un délicieux minois, doux et fin sous une chevelure abondante et soyeuse, une taille de guêpe, des pieds et des mains de marquise.

De marquise ayant la main délicate et le pied charmant.

Cocodrille, lui, ne mentait pas, lorsqu'il disait qu'Adèle ressemblait à sa mère d'adoption.

Et Caïman avait raison d'ajouter, dans son langage choisi, qu'il y avait là-dessous des délicatesses et des mystères secrets.

Adèle avait regardé sortir la comtesse.

— Que disait-elle donc, mère, cette dame? demanda-t-elle étonnée.

— Rien, mon enfant, répliqua Hélène... mais qu'apportes-tu là ?

Elle montrait le paquet.

La gentille Adèle se mit à rire.

— Ceci est une grande affaire, dit-elle, tu ne le sauras que ce soir; je veux souhaiter la fête de notre bon père.

— Tu m'y fais songer, s'écria Hélène; maintenant que j'ai de l'argent... attends-moi ici, ma petite Adèle, je vais revenir.

— Tout de suite?

— Bientôt.

Elle l'embrassa et sortit en courant.

Adèle regardait son paquet en riant.

— Il faut que je cache cela, dit-elle. Bon père! j'ai vendu mon pauvre médaillon d'or. Mais il y a si longtemps qu'il n'a fait un bon repas! Tiens! il y a déjà des paquets sous la table et derrière la chaise.

Si je regardais... mais non, ce serait mal. Je mets le mien ici.

Elle se baissa pour cacher son paquet à droite de la porte d'entrée.

— Moi, je mets le mien là, dit un beau jeune homme qui sauta lestement dans la chambre, portant, lui aussi, son paquet.

— Monsieur Etienne! s'écria la petite Adèle, effrayée et joyeuse.

M. Etienne venait de se relever, après avoir caché son paquet sous un meuble, à gauche de l'entrée.

C'était un gracieux cavalier. La moustache naissante allait très bien à sa mine éveillée, et vraiment, entre mille, vous l'eussiez choisi pour être l'amoureux d'Adèle.

Il ne vous avait pas attendu pour cela.

— Que je suis content de vous trouver seule, Adèle! s'écria-t-il; voulez-vous que je vous embrasse pour la fête de votre père?

— Mais non, attendez la mienne, dit Adèle en riant.

— Oh! fit Etienne, du premier mai au seize décembre, sept mois et demi!

— C'est vrai, c'est bien long... tenez! vous m'embrasserez à la fête de ma mère.

Elle riait, la petite folle.

— Le dix-huit août, se récria Etienne, près de quatre mois !

— Comme vous êtes fort sur les fêtes, Etienne !

— J'aime si bien tous ceux que vous aimez, Adèle.

— Oh ! vous êtes bon ! dit Adèle émue. Il faudra bien que je vous aime, moi aussi, un jour ou l'autre.

— Vous ne m'aimez donc pas encore ?

— Je crois que si... un peu.

Etienne lui prit la main et la serra dans les siennes.

— Chère, chère Adèle ! s'écria-t-il, que je donnerais de bon cœur le meilleur de mon sang pour vous faire heureuse, vous, votre mère d'adoption, et ce digne vieillard qui supporte si vaillamment son infortune ! Je ne suis qu'un pauvre étudiant, Adèle, mais Dieu peut me faire un jour riche et puissant.

— Etienne, si vous étiez riche et puissant, je n'oserais plus vous aimer.

— Ne me dites pas cela ! vous n'avez pas consulté votre cœur. Car la richesse, oh ! certes, vous ne la désirez pas pour vous-même ; mais pour votre vieux père, Adèle, qui pourrait, avec de l'or, repousser enfin les attaques de l'injustice. Pour votre mère. qui souffre en silence...

— Pour ma mère et pour mon père, dit la jeune fille, oui, je voudrais être riche, c'est vrai.

— Fou que je suis! s'écria Etienne, j'ai plaidé la cause de la fortune et je suis pauvre. Mon seul protecteur, mon oncle, mais celui-là je l'aime comme le plus aimé des pères! mon oncle est fâché contre moi. Il veut que je quitte Paris. En ce moment, je n'ai à vous offrir que mon amour.

Adèle se mit à rire plus fort.

— Ah! fit-elle, en baissant les yeux pour voiler son regard espiègle, votre amour et puis encore autre chose.

— Quoi donc?

— Ce paquet...

Etienne étouffa un éclat de rire à son tour.

— Ce paquet? répéta-t-il.

Puis il ajouta solennellement :

— Adèle, ne me demandez pas ce que contient ce paquet..

— C'est donc bien grave?

— Vous le saurez quand l'heure sera venue.

— Quelle heure?

— L'heure du dîner, pensa Etienne.

— Mais, reprit-il tout haut, j'apporte encore autre chose pour la fête de votre excellent père : la chose qu'il désire le plus au monde.

— Quoi donc? demanda la jeune fille.

Etienne déploya un papier à vignette, scellé d'un grand cachet rouge.

— Regardez, dit-il.

Adèle lut du premier coup d'œil :

« Lettre d'audience... »

— Ah! Etienne! s'interrompit-elle, vous avez songé à cela! Le pauvre bon père va-t-il être content!

— Et au bas, ajouta orgueilleusement l'amoureux, la propre signature du cardinal de Fleury!

Adèle n'y put tenir plus longtemps.

— Embrassez-moi, Etienne! s'écria-t-elle en lui tendant tour à tour ses deux joues fraîches et veloutées; embrassez-moi tant que vous voudrez. Oh! pour le coup, je vous aime! Le pauvre père ne parlait que de cela depuis huit jours. Il en avait une envie, mais une envie!

Elle s'interrompit tout à coup et regarda Etienne avec une sorte de défiance :

— Mais, demanda-t-elle, comment avez-vous pu vous procurer cela?

— Ah! fit Etienne embarrassé, ce serait trop long à vous expliquer. Il y a des moyens. Un valet de Son Excellence...

— On a cela par les valets? dit Adèle étonnée.

— Quelquefois... ça dépend. Il y a des valets qui ont joliment de l'influence, allez!

Adèle prêtait l'oreille, elle avait reconnu le pas de son vieux père, tout en bas de l'escalier.

Elle s'élança pour aller à sa rencontre.

— Ouff! fit Etienne en s'essuyant le front, voilà une diversion qui vient à propos. Je ne savais plus que dire.

— On a cela par les valets? reprit-il en imitant la petite voix d'Adèle, pas tout à fait! Il a fallu mettre en jeu le nom de mon oncle. Enfin, nous l'avons, et tout est pour le mieux.

— Prends garde, petite, disait le bonhomme au dehors; tu vois bien que j'ai les mains pleines.

— Donnez, père, que je porte cela.

— Du tout! Laisse! Je n'ai pas encore quatre-vingts ans, peut-être! Par exemple, je te permets de m'embrasser.

Etienne entendit le bruit de deux gros baisers et passa sa langue sur ses lèvres comme un gourmand qu'il était.

— Bonjour, mignonnette, bonjour, ma belle petite fille, dit le bonhomme en poussant la porte.

— Tiens! reprit-il gaîment, dès qu'il aperçut notre amoureux, voici l'ami Etienne, qui est venu

me souhaiter ma fête comme un bon garçon. Bonjour, Etienne.

Pendant qu'il donnait la main au jeune homme, après avoir déposé son paquet sur une chaise, Caïman sortit de la chambre à coucher d'Hélène, précédant son *pétit* de trois pas.

— Prends modèle sur ton père, Cocodrille, disait-il; attention à porter le salut en grand. Tire ta mèche!

— Nous aussi, reprit-il en se plantant devant le bonhomme, nous venons dans le motif de vous la souhaiter à fond, comme l'on dit quelquefois, monsieur Cassard.

— Chut! fit le vieillard en lui tendant la main, veux-tu bien te taire! Monsieur Jacques, tu sais bien! Le bonhomme Jacques, mon vieux compagnon... Tiens, voilà le petit.

Caïman poussa le petit.

— A la mèche! commanda-t-il.

Cocodrille se tira loyalement les cheveux pour ne point manquer à la politesse.

— Bien des compliments, tout de même, commandant, dit-il avec une gaucherie qui n'excluait pas certaine gentillesse.

— Ça eût fait un joli marin, murmura Cassard, qui lui toucha paternellement la joue.

Cocodrille devint tout rouge.

— Est-il bon! est-il bon, ce vieux-là! pensait-il; je me ferais écorcher pour lui, moi qui crains ma peau pas mal!

— Où donc est Hélène? demanda Cassard.

Et avant qu'on lui eût répondu, il reprit avec une joie naïve, en jetant un regard oblique vers son paquet :

— Eh bien! mes enfants, nous allons tous dîner ensemble aujourd'hui. Caïman, dresse la table. Nous avons vu le feu côte à côte, nous pouvons bien voir aussi le rôti.

— Est-ce qu'il a ouvert mon paquet, le commandant, qu'il parle de rôti? se demanda Cocodrille.

Sa figure peignait une réelle inquiétude.

— C'est trop d'honneur, dit Caïman. Allons, Faignantin, aide-moi à parer cette table.

Adèle regarda son paquet de loin d'un air malin.

— Et qu'allons-nous mettre dessus, mon père? demanda-t-elle.

Le vieux Cassard tapa sur son paquet.

— A la grâce de Dieu, ma petite-fille, répliqua-t-il d'un accent hypocrite.

Et tous, Adèle, Etienne, Caïman, Cocodrille, regardant leur paquet du coin de l'œil, répétèrent en riant dans leur barbe :

— A la grâce de Dieu !

Les scélérats ! ils avaient chacun son paquet et chacun son idée.

Une idée par paquet et par personne.

— Soyons gais et contents pour aujourd'hui, reprit vivement Cassard. Je me suis dit en me levant, figurez-vous, mes enfants : (Tout en parlant, il déliait son paquet.) On ne dîne pas souvent dans notre mansarde. Mais le jour de ma fête, il faut bien que les chères filles se mettent à table à mes côtés. Ce n'était pas le tout de dire cela. J'ai fouillé mes poches. Il n'y avait rien dedans comme d'habitude. Et, Dieu merci, tout ce que j'avais à vendre est vendu depuis bien longtemps, excepté une chose pourtant... ma croix de Saint-Louis.

Caïman tressaillit et passa le revers de sa main calleuse sur ses yeux.

Cocodrille riait et pleurait.

Adèle souriait à Étienne, parce qu'elle lui voyait des larmes dans les yeux.

Cassard aussi avait les yeux un peu humides.

— Ma pauvre croix ! je ne l'aurais pas vendue pour acheter du pain ! Non ! mais pour voir sourire encore une fois mon Hélène bien-aimée et ma chère petite Adèle...

Il l'attira sur son cœur.

— Oh! bon père! bon père! disait Adèle en se serrant contre lui.

— Est-ce que je vas longtemps sangloter comme un veau, moi! gronda Caïman; désentortillons la chose, ça séchera nos larmes.

Il se glissa vers l'endroit où il avait caché son paquet.

Cocodrille était déjà à quatre pattes pour attraper le sien.

Etienne tarda un peu par décorum; mais le vieux Cassard ayant tourné la tete, il s'esquiva lestement et s'en alla derrière la porte chercher son paquet.

Adèle était restée la dernière auprès du bonhomme, qui suait sang et eau à délier son paquet. Adèle, elle-même, profita d'un moment opportun et gagna l'autre côté de la porte, afin d'avoir son paquet.

Que de paquets!

Le bonhomme Cassard était tout entier au sien et continuait, sans trop s'apercevoir du vide qui s'était fait autour de lui.

— Et puis le bonhomme Jacques n'avait guère besoin d'une croix de Saint-Louis qu'il n'osait plus porter...

— Avez-vous grand'faim, mes enfants? s'interrompit-il gaillardement.

Les ficelles étaient débrouillées. Il n'y avait plus qu'à soulever l'enveloppe.

A sa question, personne ne répondit, parce que tout le monde était occupé.

Il s'aperçut seulement alors qu'il était complètement abandonné.

— Eh bien! eh bien! j'ai parlé dans le désert, à ce qu'il paraît, dit-il avec un peu de dépit, que diable faites-vous donc, vous autres?

— Voilà, mon commandant, répondit Caïman.

— Voilà! répéta Cocodrille.

— Nous voici, petit père, dit Adèle.

— Excusez-moi, cher monsieur Cassard, ajouta Étienne.

Ils revenaient tous ensemble des divers coins de la chambre, et tous tenaient leur paquet dans la même position que Cassard, c'est-à-dire les ficelles dénouées et n'ayant plus qu'à soulever l'enveloppe.

Ils vous avaient tous un air mystérieux et solennel.

— Approchez! fit Cassard en homme qui va faire des heureux.

Et quand tous furent rangés en cercle autour de lui, devant la table, il ôta d'un geste plein d'onction l'enveloppe et découvrit une belle dinde rôtie en disant :

— Tenez !

Adèle, Etienne, Caïman et Cocodrille poussèrent un grand cri de stupeur.

Le bonhomme les regarda.

Ils soulevèrent tous ensemble les enveloppes de leur paquet et découvrirent chacun une dinde rôtie.

Une dinde bien choisie, de belle taille et rôtie à point.

Cela faisait cinq dindes pour le même dîner de la Saint-Jacques.

Nous renonçons à peindre les figures de nos amis.

Mais, à ce moment critique, la voix d'Hélène s'éleva joyeuse au haut de l'escalier.

On la vit entrer tenant à deux mains un grand plat où fumait insolemment une dinde rôtie de grosseur monstrueuse.

Son élan l'avait portée au centre du groupe.

Elle faisait le plat du milieu.

Alors un rire fou s'empara de tous les assistants, un de ces rires inextinguibles qu'Homère réserve aux habitants de l'Olympe.

Cassard riait, le noble et digne vieillard; Hélène riait, la belle et la sainte; Caïman se tordait; Cocodrille se tenait les côtes; Etienne et Adèle eux-mêmes, les amoureux ! riaient de tout leur petit cœur.

— Oh! oh! oh! faisait Cocodrille, le ventre, le ventre!

— Il y en a six! balbutiait Caïman, sans compter Cocodrille.

Cocodrille cessa de rire et se redressa.

— Merci, mon papa! dit-il d'un air piqué.

Les autres riaient plus fort.

— Ils trouvent ça drôle, pensa Cocodrille. Sans la corde, je me vengerais; mais la corde!

— Moi qui croyais avoir trouvé la pie au nid, dit Hélène.

— Moi qui étais si contente! reprit Adèle.

— Je m'étais permis... commença Etienne.

Caïman s'avança et se tira une mèche.

— On voulait vous la souhaiter bonne et heureuse, commandant, dit-il militairement.

— V'là la chose! ajouta Cocodrille, qui se tira, lui aussi, une mèche.

— A table! mes chers amis, à table, s'écria Cassard radieux. On ne pouvait pas mieux rencontrer, et voilà un dîner qui commence gaîment.

On rangea les six rotis sur la table, celui d'Hélène au milieu.

— Si seulement quelqu'un avait songé au vin... dit Adèle.

Etienne lui serra le bras et lui montra la porte

qui s'ouvrait, donnant passage à un commissionnaire qui tenait un panier à la main.

— Festin complet! s'écria pour le coup Cassard; à la bonne heure! Asseyez-vous, mes enfants.

Nous pensons avoir constaté que cinq chaises seulement ornaient la mansarde du bonhomme Jacques. Cassard, Hélène, Adèle, Etienne et Caïman s'assirent. Cocodrille chercha un siége et n'en trouva point.

— Trinquons, dit Cassard.

— C'est une chaise que je voudrais, moi, grommelait Cocodrille, qui était comme une âme en peine: ils vont manger tous les dindons!

— Trinquons! répétait-on à la ronde.

— Ah! s'écria Cocodrille, voilà un outil pour s'asseoir!

Il avait trouvé le tabouret d'Hélène. Il vint se mettre à côté de son père.

— On aura chacun son dindon, dit-il en tendant son verre; pas vrai? Y avait deux ans que j'avais envie de manger un dindon tout entier!

Le diner marchait, assaisonné par une gaîté cordiale et sans cesse croissante.

— A la santé du meilleur et du plus noble des hommes, dit Hélène, à la santé de Jacques Cassard!

— A la santé de Jacques Cassard! répéta-t-on avec élan.

— Merci, mes enfants, dit Cassard, ému, merci.

Il se leva.

— Emplis ton verre jusqu'au bord, Caïman, vieux matelot! reprit-il. Vous aussi, mes enfants. Je veux porter la santé d'un marin. Je bois au brave des braves, au héros de notre siècle, à la terreur des Anglais, à l'honneur de la France! Debout, amis!

Tout le monde se leva.

— A Duguay-Trouin de Saint-Malo! acheva Cassard.

— A Duguay-Trouin de Saint-Malo! s'écria-t-on en agitant les verres.

— Merci, commandant! oh! merci! murmura Etienne, pâle d'émotion.

Cassard le regarda étonné.

— Pourquoi me dis-tu merci, toi, petit?

Tout le monde regardait Etienne.

— Parce que... parce que... fit-il avec un embarras croissant.

— Est-ce que tu le connais? demanda brusquement Cassard.

Etienne fut quelques instants avant de répondre, puis il balbutia :

— Je... je l'aime... je l'admire... je...

— Bien, enfant, bien! interrompit Cassard en lui tendant la main; c'est comme moi. Il me semble que je le connais, ce brave soldat qui est notre gloire à tous. J'embrasserais de bon cœur ceux qui chantent ses louanges. Je ne l'ai jamais rencontré, mais je demande à Dieu tous les jours la bonne chance de le voir face à face avant de mourir.

— Dieu vous récompensera, commandant, murmura Etienne, car vous êtes une belle âme!

Il saisit ce moment pour tirer de sa poche la fameuse lettre d'audience.

— J'ai cherché, dit-il timidement; j'ai tâché... à l'aide de quelques relations... j'ai pensé que peut-être il vous serait agréable...

On eût juré qu'il avait commis quelque crime, ce petit Etienne!

— Qu'est-ce que cela? demanda Cassard vivement.

Rien qu'à la physionomie du bienheureux papier, il avait presque deviné.

Car ce pauvre Cassard, le bonhomme Jacques, n'était plus le fier commandant de *l'Eclatant*. C'était un solliciteur évincé, un homme qui passait sa vie à libeller des mémoires inutiles, un fâcheux qui fatiguait la cour et le parlement de ses réclamations sans cesse repoussées.

Il avait droit, c'est vrai; mais le beau mérite !

Il prêtait, ma foi, à rire aux huissiers eux-mêmes, lui qui avait fait jadis si grande peur aux Anglais !

Au palais, on l'appelait : CASSARD-MÉMOIRE.

Et le cardinal chassait ses valets quand ils le laissaient entrer.

Pensez donc ! il y avait quinze ans qu'il réclamait justice !

On n'est pas fatigant à ce point-là.

Il prit le papier d'une main tremblante.

— Une passe du cardinal-ministre ! s'écria-t-il avec allégresse; j'aime mieux voir Son Eminence que le roi Louis XV lui-même; que Dieu te bénisse, enfant, tu ne sais pas ce que tu me donnes là ! le bonheur, peut-être, l'avenir de mes deux filles ! Oh ! Dieu ne m'a donc pas abandonné !

— Je suis bien heureux... commença Etienne.

— Une passe du cardinal, pensa Hélène avec soupçon, un simple étudiant !

— Vous ne savez pas, continuait Cassard avec feu, vous ne savez pas que ceci est un coup du ciel ! c'est demain qu'expirait le délai de mon recours aux conseils du roi ! Et je ne pouvais agir !

Il s'interrompit brusquement.

— Merci, Etienne ! Allez-vous-en tous, exepté Adèle. Je vais dicter mon dernier mémoire.

— Commandant.... dit Caïman, pour prendre congé.

— Allez! allez! allez! s'écria Cassard au comble de l'agitation; je me sens en verve. Je vais être éloquent, cette fois!

Il ouvrit son secrétaire et serra précieusement la passe du cardinal.

— Mes amis, dit Hélène à Caïman et à son fils, qui s'était enfin mis sur ses jambes, mais sans abandonner sa dinde, je vous ai trouvé de l'ouvrage.

— Vrai, ma bonne demoiselle?

— Oui, chez madame la comtesse de Peschiera. Allez-y tout de suite.

— Merci d'avoir pensé à nous, on y va.

— Nage, Faignantin, ajouta-t-il, c'est fini de rire!

Faignantin ne riait pas, non! il mit sa dinde sous sa veste, et suivit son père en regardant du coin de l'œil ce qui restait sur la table.

— A bientôt, Adèle, dit Etienne.

La jeune fille lui tendit la main.

— Merci pour la joie que vous lui avez donnée, répliqua-t-elle; à bientôt.

Etienne sortit.

Hélène vint baiser sa fille.

— Moi, lui dit-elle tout bas, je vais achever les broderies de la comtesse.

En s'éloignant, elle pensait dans sa tristesse :

— Dieu veuille que ce dernier espoir ne soit pas vain comme tous les autres!

La porte de la chambre retomba sur elle.

Il n'y avait plus personne qu'Adèle et le vieux Cassard.

Celui-ci, depuis quelques minutes, se promenait à grands pas d'un air inspiré. Il trouvait que sa famille et ses amis ne s'en allaient pas assez vite.

Il avait le rouge au front, l'œil brûlant, la respiration forte. Sa pensée débordait.

— Mets-toi là, ma fille, dit-il en débarrassant un coin de la table où l'on avait dîné. Tiens, voilà du papier, de l'encre, une plume. Enfin, nous sommes seuls!

Il s'essuya le front.

— Enfin! répéta-t-il, y es-tu, petite fille?

— J'y suis, père.

— Bien! bien! Ecris le préambule. « A Son Eminence... »

— Pauvre enfant! s'interrompit-il, tu l'as copié tant de fois! tu dois le savoir par cœur.

— Je le sais, père.

— « Le soussigné... »

— C'est écrit.

— Bien, bien! Ah! mes souvenirs! mes souve-

nirs! Allons! vieux Cassard! encore un abordage! Il faut du cœur! Si je gagne la bataille, mes filles seront heureuses! Voyons : « a l'honneur d'exposer... »

— Père, c'est écrit.

Cassard se recueillit, puis il commença d'une voix calme et brève :

— « En l'année 1709, les sieurs Auriou et consorts, négociants de la ville de Marseille, vinrent me requérir d'escorter avec mes deux vaisseaux *l'Eclatant* et *le Sérieux*, cinquante-quatre navires chargés de blé qui étaient dans le Levant. J'acceptai, non pas pour lesdits marchands, mais pour la ville de Marseille et généralement toutes les provinces du midi de la France, qui souffraient d'une horrible disette... »

— Pas si vite, père! dit Adèle.

— « Je mis à la mer, reprit Cassard dictant toujours, je ralliai les cinquante-quatre navires, sur la côte d'Afrique. A la hauteur de Biserte, la vigie signala quinze voiles anglaises. *Le Sérieux* suivit le convoi; moi j'allai, avec *l'Eclatant*, à la rencontre des quinze vaisseaux ennemis. »

A dater de cet instant, sa voix changea. Il semblait parler avec chaleur au ministre en personne.

Il reprit :

— « L'Europe entière connaît ce combat, Monsei-

gneur. Les Anglais étaient vingt contre un. Et contre mes cinquante canons, il y avait près de cinq cents bouches à feu. Je dis à mes marins : Enfants, il ne s'agit pas de vaincre, il s'agit d'être longtemps à mourir... assez longtemps pour que la flotte remise à notre garde ait le loisir de gagner un port. »

— Père, pas si vite ! dit encore Adèle en essuyant la sueur de son front.

Cassard s'animait de plus en plus :

— « Mes matelots répondirent : C'est bien, commandant, nous allons faire de notre mieux. Oh ! c'étaient des braves ! L'Anglais vint. Du feu, du fer, du sang ! Le pavillon français cloué à sa corne ! — Rendez-vous ! criait l'ennemi. — Chez nous, répondaient cent voix héroïques, on ne sait plus ce que veut dire ce mot là ! Et ils riaient... et ils mouraient en criant : France ! France ! »

— Oh ! père ! s'écria la pauvre Adèle, épuisée, je ne peux pas te suivre !

Cassard releva la tête et rejeta en arrière les mèches de ses cheveux gris.

Une exaltation puissante était sur son visage.

Sa voix vibrait, ses yeux lançaient des éclairs.

C'était encore une fois le Cassard des Anglais !

— Eh bien ! repose-toi, ma fille, dit-il. Et laisse-moi vivre dans le passé, puisque mon présent est

mort et que je n'ai plus d'avenir. Vivre ! vivre ! Oh ! cela fait grand bien, mon Dieu! Mes matelots ! mes vaillants ! Les balles sifflaient, le canon rugissait... et l'un d'eux, en tombant, me criait de sa voix rauque, et pourtant il souriait : Commandant avons-nous mis assez de temps à mourir?

— Père, tu vas te faire du mal ! voulut dire Adèle en s'approchant.

— Laisse-moi ! s'écria Cassard, il y avait des années que je n'avais senti mon cœur battre ainsi.

Il prit la main d'Adèle et la mit de force sur sa poitrine.

— Oh ! oui, poursuivit-il, le combat durait, durait toujours. Ils avaient mis assez de temps à mourir ! La flotte marchande était sauvée; Marseille avait du pain, le Midi avait du pain, et par un miracle inouï, *l'Eclatant* sortait vainqueur de cette lutte inégale. Pour armer mes deux vaisseaux, j'avais dépensé tout ce que je possédais au monde. Eh bien ! il s'est trouvé un tribunal, un tribunal de marchands, il est vrai, pour dire que la gloire n'était pas dans le contrat, que l'héroïsme rompait les clauses du traité ! pour dire qu'on ne me devait rien, puisque la flotte était rentrée à Marseille sans moi (*) !

(*) Historique.

— C'est une infamie, père, dit Adèle ; mais tes tempes battent. La sueur coule de ton front !

Adèle avait peur.

— Laisse-moi ! fit Cassard avec explosion. *L'Eclatant*, désemparé, arriva huit jours après le convoi. Les juges ont dit qu'il s'était attardé. Attardé, entends-tu, enfant, voilà la justice des hommes ! attardé à vaincre ! attardé à mourir ! attardé ! Seigneur, mon Dieu ! les juges ont dit cela ! Et j'ai été condamné... et je suis tombé à ce degré de misère que je cache mon nom pour ne point le salir. Les haillons vont mal à un capitaine de la marine du roi.

Sa voix faiblit, désespérée.

— Oh ! acheva-t-il, les Anglais sont d'intrépides ennemis. Ils me combattaient, eux, avec le sabre et la hache, face à face, mais ce sont des Français, ceux qui m'ont frappé par derrière avec des textes de lois menteurs. Ce sont des Français, mon Dieu ! ceux qui m'ont assassiné !

Ces derniers mots râlèrent dans sa gorge. Il se couvrit le visage de ses mains et tomba épuisé sur un siége.

XI

L'HABIT NEUF

Hélène était depuis quelques instants debout sur le seuil de la chambre à coucher. Les éclats de la voix de son père l'avaient attirée.

Hélène était pâle comme une morte.

Elle pensait au fond de son âme déchirée :

— Et c'est moi !... moi ! qui ai parfois donné des armes aux assassins !

Adèle, qui ne la voyait point, avait quitté la table et s'était élancée vers son vieux père. Elle essaya de lui prendre la main.

La main du vieillard résista et se raidit.

Adèle allait crier au secours, lorsqu'elle vit sa mère s'avancer lentement.

— Viens vite ! dit-elle.

Hélène s'agenouilla et attira la tête de son père sur son épaule.

Adèle se mit aussi à genoux pour réchauffer les mains froides du vieillard entre les siennes.

Ce n'était qu'un moment de faiblesse, causé par l'émotion trop vive. Cassard s'éveilla bientôt.

En rouvrant les yeux, il se vit entre Hélène et Adèle. Il sourit en pressant leurs deux têtes réunies contre son cœur.

— Mes enfants, mes pauvres chères filles, murmura-t-il : c'est pour vous que je souffre, c'est pour vous aussi que j'espère.

— Je te l'avais bien dit, mon bon père, s'écria Adèle, que tu te ferais du mal !

Hélène cherchait un moyen de l'arracher à ces pensées qui le brisaient.

— Père, dit-elle en essayant de sourire, sais-tu à quoi je pense?

— Non; mais je suis bien sûr que tu t'occupes de moi.

— Tu iras demain à l'audience du cardinal-ministre.

— Je verrai M. de Fleury.

— Eh bien! père, pour voir un ministre, l'habit que tu as là...

— C'est mon meilleur! se récria le bonhomme.

Il avait raison, d'autant plus rigoureusement qu'il n'en possédait pas d'autre.

— Il est bien usé, dit Hélène.

Elle fit signe à Adèle, qui répéta :

— Oh! bien usé!

Cassard essaya de voir ses coudes.

— Vous trouvez? dit-il avec inquiétude. C'est un détail, assurément, mais dans ces choses-là, il ne faut rien négliger. Il me semble, en effet, que la corde se montre au coude.

— Et dans le dos, père.

— Dans le dos aussi? répéta Cassard avec chagrin; cela se nettoie assez bien, je l'ai ouï-dire, avec un peu de mie de pain.

— Il a déjà été nettoyé tant de fois!

— C'est juste. Le dégraisseur de la rue Saint-Merri va prendre au moins un demi-écu.

— Il est trop vieux pour être dégraissé, mon père.

— Mon habit! s'écria Cassard, pris d'un véritable effroi; mon pourpoint! trop vieux! Mais ce n'est pourtant pas celui que j'ai apporté de Marseille! Comment faire! comment faire!

— Il nous reste douze livres dix sous, dit Hélène.

— J'ai un écu de six livres, ajouta Adèle.

— Moi, répliqua Cassard, il me reste un dernier louis sur ma pauvre croix. Cela fait : douze et six, dix-huit, et douze, trente; plus, dix sous que tu as, Hélène. Avec trente livres, on pourrait acheter un bien beau pourpoint...

— Mais, reprit-il en baissant les yeux, nous n'aurons plus rien.

— Qu'importe, si vous obtenez justice?

Le bonhomme se redressa tout joyeux. Hélène savait comment le prendre. Il ne songeait plus qu'à son pourpoint neuf.

— Tu as raison, tu as raison, s'écria-t-il. Donnez, mes enfants, donnez ! Il faut se présenter convenablement vêtu chez le ministre du roi, c'est de l'argent bien placé. Donnez ! Je vais courir, avant que le jour baisse. Mon chapeau, ma canne, vite ! Tu as bien fait de m'avertir. Mieux vaux faire envie que pitié, à la cour !

Il prit l'argent et s'élança dehors.

On l'entendit descendre l'escalier quatre à quatre, comme s'il eût retrouvé ses jambes de quinze ans.

Hélène était restée immobile à la même place, triste et absorbée.

— Envie ! pitié ! répéta-t-elle en elle-même.

Des larmes sillonnaient lentement sa joue.

Adèle vint se mettre sur ses genoux et sécha chaque pleur sous un baiser.

Puis, du ton que prennent les enfants pour faire leur confession :

— Mère, dit-elle, j'ai oublié ce matin de te dire une chose.

— Quoi donc? demanda Hélène.

— Depuis quelques jours, reprit Adèle, un homme me suit.

— Quel homme?

— Il est habillé comme les courtisans, dit Adèle; mais ses vêtements sont fanés et sentent la gène. Il a le regard faux, effronté, méchant.

Hélène était plus pâle. Un frisson parcourait ses membres.

— Si c'était lui! pensait-elle; s'il avait retrouvé mes traces!

— Est-ce que mon histoire te fait peur, mère? demanda Adèle.

— Non, ma fille. Pourquoi!

— Tu trembles...

— Petite folle! Quand l'as-tu vu, la dernière fois, cet homme?

— Ce matin.

— Ah! fit Hélène en tressaillant, ce matin!

— Je l'ai rencontré, reprit Adèle, comme j'allais au marché des Innocents acheter ma surprise. Je ne pensais à rien; je l'ai vu tout à coup devant moi. Mais, cette fois, il n'était pas seul. Il y avait avec lui un gros homme vêtu de velours et de satin, qui a l'air bien riche. Il m'a montrée au gros homme en souriant insolemment.

— Et t'ont-ils vue entrer ici? demanda Hélène avec inquiétude.

— Oh! non, je ne crois pas, ma mère.

Hélène soupira.

— Dieu soit loué! pensa-t-elle.

— Il en arrive autant à toutes les jeunes filles, ma petite Adèle, dit-elle tout haut en souriant.

— Alors, il n'y faut pas faire attention, mère?

— Non... c'est-à-dire : s'ils te suivaient encore, ma chère petite Adèle, tu m'entends bien, ceux-là ou d'autres, il faut leur donner le change, et ne jamais passer le seuil de notre maison sans être bien sûre que personne n'est aux aguets.

— Je ferai tout ce que tu voudras, ma mère, dit Adèle; mais je vois bien que nous avons encore des ennemis.

— Oui... bien cruels! répéta Hélène en la baisant au front; toi, surtout, ma pauvre enfant.

— Moi! des ennemis! répéta Adèle étonnée.

Hélène ne lui répondit que par un second baiser, long et plus tendre, qui lui ferma la bouche.

Elles restèrent un instant silencieuses et serrées l'une contre l'autre; puis Hélène reprit tout à coup :

— Mais il se fait tard. Range les papiers qui sont sur cette table, et puis tu viendras m'aider à terminer la broderie de la comtesse. Dépêche-toi; j'ai du courage quand nous travaillons ensemble.

— Je te rejoins, ma mère, dit Adèle.

Hélène s'éloigna en lui envoyant un dernier baiser.

Adèle était seule. Elle ne se souvenait pas d'avoir eu jamais un poids si lourd sur le cœur.

Tout en rangeant les papiers sur la table, elle se disait :

— Des ennemis, moi, Adèle! Je n'ai jamais pourtant fait de mal à personne. Cet homme... J'ai menti pour ne pas t'effrayer, pauvre mère. Mais il m'a vue entrer, je n'en suis que trop certaine! Mon Dieu, je ne sais pourquoi, mais voilà que j'ai peur.

Comme elle gagnait le secrétaire pour y serrer les papiers, elle crut entendre un bruit du côté de la porte.

Elle s'arrêta épouvantée.

La nuit venait; la chambre était sombre.

— Je suis folle, se dit-elle en essayant de rire, qui pourrait venir chez nous à cette heure?

La porte s'ouvrit tout à coup.

Adèle poussa un grand cri.

Elle avait reconnu cet homme qui la poursuivait depuis quelques jours.

Il faisait plus noir encore dans l'escalier que dans la chambre, et le nouveau venu avait de bons yeux.

— Enfin! je vous retrouve, mademoiselle, dit-il en faisant un salut de grand seigneur; vous pouvez vous vanter de m'avoir fait courir!

Adèle, dans sa conversation avec sa mère, avait parfaitement décrit son costume en deux mots; ses vêtements étaient taillés à la mode de la cour, mais ils étaient fanés et sentaient la gêne.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, à la figure maigre et basanée; ses yeux noirs s'enfonçaient sous l'arête vive de ses sourcils. Il avait l'œil mobile et fuyant, ce qui ne l'empêchait pas de regarder en face quelquefois avec une effronterie sans pareille. Ses cheveux noirs et très-épais commençaient à grisonner par places.

Nous avons entendu parler déjà de ce personnage, sous le nom de Rogoff.

Cocodrille, fils de Caïman, ne l'aimait pas; il avait probablement raison.

— Que me voulez-vous, monsieur? dit Adèle qui s'était enfuie à l'autre bout de la chambre.

Rogoff se prit à sourire, et la pauvre enfant trembla davantage.

Elle songeait à sa mère.

Sa mère semblait avoir si grande frayeur que cet homme trouvât sa retraite !

— Il faut avant tout la prévenir, se disait-elle.

M. de Rogoff avait parcouru la chambre du regard. A mesure qu'il examinait chaque objet, un étonnement joyeux se peignait sur son visage.

— Eh mais, eh mais, se disait-il, voici les cinq chaises ! et le vieux secrétaire ! je parierais que je suis ici en plein pays de connaissance !

— Mademoiselle, reprit-il tout haut, en jetant galamment son chapeau sous le bras, croyez que mes intentions sont pures.

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis venu pour vous le dire. Je vous ai vue, je vous ai trouvée charmante...

— J'ai ma mère, monsieur, interrompit Adèle.

— Je l'espérais bien, pensa M. de Rogoff; les cinq chaises et le secrétaire me l'avaient annoncée.

— Mademoiselle, ajouta-t-il à haute voix en saluant respectueusement, je ne demande pas mieux que de parler à madame votre mère.

Adèle était dans un grand embarras.

— Ne puis-je lui être présenté? demanda M. de Rógoff.

— En ce moment... commença la pauvre Adèle.

— Ah! fit vivement Rogoff en avançant d'un pas, est-ce que vous êtes seule?

— Non, s'écria la jeune fille qui ne pouvait plus reculer; ma mère est là.

— Annoncez moi, répliqua Rogoff; dites que je suis un de ses plus vieux amis.

— Votre nom, s'il vous plaît?

— Je veux lui ménager la joie de la surprise. Allez, ma charmante enfant.

Adèle gagna la porte de la chambre d'Hélène avec une répugnance visible.

— Je vous attends, dit M. de Rogoff, qui se jeta sans façon sur un siége.

Il fredonna même un petit air à la mode, tant il était en belle humeur.

Mais dès que la jeune fille fut partie, il cessa de s'amuser à ces bagatelles, et sa figure exprima un véritable triomphe.

— Bravo! bravo! s'écria-t-il; bravo! Rogoff! le diable s'en mêle et le diable ne peut qu'être avec toi. Par exemple, voilà ce que j'appelle un hasard étourdissant! Je reconnais parfaitement ce mobilier. J'ai fait d'une pierre deux coups!

Il se frotta les mains de tout son cœur.

— J'aurais cherché dix ans avant de tomber sur ce taudis! reprit-il.

Il s'arrêta tout à coup pour prêter l'oreille.

Une idée venait de traverser son esprit. Son regard alla vers le pauvre secrétaire, à la serrure duquel Cassard avait laissé la clé.

— Voyons, se dit M. de Rogoff, je suis seul. Hélène va me deviner au premier mot prononcé par sa fille. Elle va perdre cinq minutes au moins à se recueillir, à chercher un moyen quelconque de me combattre. J'ai donc cinq minutes. Ma foi, dans cinq minutes on peut faire beaucoup de bonnes choses! L'aventure commence si bien, que j'ai envie de la brusquer. Voilà le fameux secrétaire. Allons! au petit bonheur!

Il s'élança vers le secrétaire et l'ouvrit.

— Un permis d'audience! s'écria-t-il. Est-ce qu'il a des protecteurs secrets? N'importe! Demain est le dernier terme de recours. Mettons d'abord le permis en lieu de sûreté.

Il plia la lettre d'audience et la fourra dans sa poche, puis il examina un autre papier.

— Oh! oh! fit-il avec un cri de joie; l'original du contrat que je cherchais depuis si longtemps. Enfin! cette fois, je tiens Auriou et mes cinq cent mille livres!



Il s'interrompit et referma vivement le secrétaire.

On entendait le pas d'Hélène dans la chambre voisine.

M. de Rogoff s'éloigna du meuble qu'il venait de fouiller avec tant de profit et ne songea plus qu'à une seule chose : faire retraite.

Mais Hélène entrait.

Comment sortir sans demander quelque chose?

Ceci était tellement en dehors des habitudes de M. de Rogoff, qu'il sentait bien qu'on le soupçonnerait sur ce seul indice.

Faire retraite avec son butin n'était point chose aisée.

Hélène n'eut besoin que d'un regard pour le reconnaître.

— C'est lui, c'est bien lui! dit-elle.

— Oui, mère, répartit Adèle, qui s'avançait derrière elle, curieuse. C'est bien celui qui m'a suivie ce matin.

— Robert Arvy! prononça Hélène en elle-même. Toujours!

Le lecteur avait probablement deviné l'autre nom de M. de Rogoff.

En tout cas, Robert Arvy, devenu M. de Rogoff, n'avait pas gagné beaucoup sous le rapport de la

tournure. Sa physionomie avait poussé au noir, comme disent les peintres. Il y avait du galérien chez ce parfait gentilhomme.

On progresse fatalement dans le mal comme dans le bien. Quinze ans auparavant, Robert Arvy n'aurait peut-être pas crocheté un secrétaire.

Il salua Hélène avec une courtoisie exagérée.

— Vous ne m'attendiez pas, belle dame, dit-il. Quant à cette délicieuse enfant...

— Laisse-nous, Adèle, interrompit Hélène.

La jeune fille obéit aussitôt et s'éloigna non sans jeter des regards effrayés sur M. de Rogoff.

Celui-ci la lorgna d'abord en véritable raffiné, puis la salua d'un mouvement de tête protecteur et tout gracieux, au moment où elle disparaissait.

— Adèle? répéta-t-il en chiffonnant son jabot, dont la blancheur n'était point irréprochable, un joli nom pour une ravissante personne. C'est elle pourtant qui m'a fait vous retrouver, Hélène!

La fille de Cassard le regarda en face.

— Que voulez-vous encore de moi? demanda-t-elle.

— C'est cela, pensa Rogoff. Si je ne demande rien, je suis percé à jour! demandons quelque chose.

— Ma belle Hélène, reprit-il tout haut, en se posant devant elle, ayez l'obligeance de me regarder,

vous verrez que depuis le dernier jour où j'ai eu l'honneur de vous voir, je n'ai pas pris le temps de faire fortune.

— Il n'y a plus rien à prendre ici, dit Hélène.

— De l'argent, fit Rogoff, je vous crois. Il n'y a qu'à regarder ces murailles pour être convaincu que le bonhomme Jacques n'est pas millionnaire. Quand je pense que c'est moi qui l'ai mis là, j'ai des petits mouvements d'orgueil.

— Vous avez été impitoyable, monsieur, murmura Hélène.

— Je veux maintenant... commença Rogoff.

Hélène l'interrompit.

— Et dès que vous commandez, il faut que je cède, n'est-ce pas? dit-elle.

— Mon Dieu, oui, répondit froidement l'ancien volontaire.

Il cherchait une transition pour arriver à la violence et se faire donner son congé. Hélène essayait de l'égarer dans la discussion. Elle craignait pour son père; elle craignait pour sa fille. Hélène pas plus que Rogoff n'était dans la vérité de la situation.

C'était une lutte de diplomatie où Hélène allait bientôt se laisser vaincre par sa double passion de fille et de mère.

Son regard défiait déjà Rogoff, qui pourtant était si fort contre elle.

— Et si je ne cède pas, poursuivit-elle, vous me l'avez répété déjà bien des fois; quand une arme est bonne, pourquoi la changer? Vous avez contre moi la menace odieuse et lâche. Vous spéculez sur l'amour de la pauvre mère pour son enfant. Vous dites : Le capitaine Cassard va tout savoir!

— Oui, je dis cela, répliqua Rogoff du même ton.

Hélène se tordait les mains.

— Ah! fit-elle avec désespoir, je suis impuissante! impuissante contre cet homme, toujours!

Rogoff regardait la porte du coin de l'œil.

Il songeait.

— Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est plus malaisé de s'enfuir que de vaincre!

— Il y a là, dit-il tout haut en montrant le secrétaire, une pièce qui m'est nécessaire et que je veux.

— Mon père! prononça Hélène en pleurs, ma fille!

Rogoff pirouetta sur ses talons.

— Je n'aime pas la tragédie, fit-il du bout des lèvres, donnez-moi la clé.

— Mais tuez-moi donc, Robert Arvy! s'écria Hélène avec explosion; tuez-moi donc tout de suite et ne prolongez pas mon supplice. Ecoutez, je ne prie

pas, la prière avec vous est inutile ; mais ici, au milieu de cette misère, quand tout parle des souffrances où le pauvre vieillard achève sa vie brisée, moi, sa fille, vous voulez que je lui porte au cœur un dernier coup de poignard ! Vous me placez entre mon père et mon enfant ! et vous me dites : Il faut frapper l'un pour sauver l'autre ! Ah ! tenez, vous m'avez toujours vue fière et forte ; me voilà aujourd'hui faible et suppliante devant vous. Vous êtes vengé ! Oh ! vous êtes trop vengé ! La sœur de Juliette qui est morte, la fille de Cassard qui va mourir, moi, Hélène, à qui vous avez tout pris : honneur et bonheur, je suis à vos genoux et je vous demande pitié !

— Pitié ! répéta M. de Rogoff en ricanant ; vous me demandez pitié, à moi ! Mais vous ne vous souvenez donc plus de ce que m'a fait votre père. Allons, allons, ma belle Hélène, il faut en finir. La clé de ce secrétaire !

— Je ne l'ai pas, répondit Hélène résolûment.

En ce moment elle semblait avoir la force d'un homme et sa voix vibrait comme celle d'un soldat.

— Vous savez où elle est, reprit Rogoff.

— Non.

— Quoi ! vous avez appris à mentir, Hélène !

— C'est vrai. Je sais où elle est. Vous ne l'aurez pas.

— A la bonne heure, pensa Rogoff, nous y arrivons.

— Eh bien ! fit-il à voix haute en marchant vers le secrétaire, nous nous en passerons de la clé. Ce meuble est vermoulu, on l'ouvrira d'un coup de pied.

Hélène se dressa devant lui. Elle paraissait aussi grande que lui.

— Vous ne toucherez pas à ce meuble ! dit-elle impérieusement.

— A la bonne heure, à la bonne heure ! se disait M. de Rogoff.

— Et qui m'en empêchera, s'il vous plaît ? reprit-il.

— Moi, fit Hélène en étendant le bras.

— Prenez garde !

— Robert Arvy, vous attaquez mon père, je le défends. Quand vous attaquerez ma fille, je la défendrai... sortez !

C'était tout ce que voulait M. de Rogoff.

Il fit semblant de se tenir à quatre pour ne pas éclater, et dit d'une voix étranglée :

— Il ne me plaît pas d'user aujourd'hui de violence, ma belle Hélène ; vous me reverrez demain. J'aurai une autre demande à vous faire.

Hélène ne put s'empêcher d'interroger.

— Quelle demande? balbutia-t-elle.

— Vous le saurez demain, repartit sèchement M. de Rogoff. Je sais le chemin de votre maison, j'y reviendrai.

Il salua avec raideur et gagna la porte.

— A propos, reprit-il au moment de sortir et avec intention évidente de sarcasme, je vous prie de vouloir bien ne pas m'oublier auprès de cette charmante Adèle.

— Misérable! fit Hélène indignée.

— Que voulez-vous, acheva M. de Rogoff, je la trouve délicieuse!

— Oui, madame Eustache, dit en ce moment la voix du vieux Cassard dans l'escalier, comme vous voyez, je suis habillé de neuf de la tête aux pieds.

— Mon père! murmura Hélène.

— Que le diable l'emporte! pensa M. de Rogoff.

— On ne peut pas toujours avoir la malechance madame Eustache, poursuivait le bonhomme Jacques en montant péniblement les dernières marches; le temps, je crois, veut changer, et je vous ferai un joli cadeau pour la peine que vous avez eue chez nous.

Hélène ouvrit la porte de sa chambre, qui avait une entrée particulière.

— Sortez de ce côté, dit-elle. Vite! vite!

M. de Rogoff ne se le fit point répéter.

Il avait son affaire.

Quand il fut au bas de l'escalier, il poussa un long soupir de soulagement.

— A l'hôtel du traitant Auriou ! dit-il au cocher d'un carrosse de louage qu'il rencontra sur son chemin.

— Si pour le coup je n'ai pas mes cinq cent mille livres, dit-il une fois installé sur les durs coussins du carrosse, c'est que je ne les aurai jamais !

Hélène était restée comme anéantie.

— Demain ! pensait-elle, il reviendra demain ! il l'a dit... et ce regard qu'il avait en parlant d'Adèle ! Oh ! je ne veux pas deviner ce qu'il me demandera demain !

La clé tourna dans la serrure de la porte de l'escalier.

— Demain, reprit Hélène en se redressant, nous aurons quitté cet asile. Où irons-nous ?... je ne sais... mais je n'attendrai pas Robert Arvy !

— Voilà le costume d'audience ! s'écria Cassard en entrant.

Bas violets, culottes pareilles, veste brune, pourpoint marron. Une occasion magnifique !

Et tout cela lui allait comme un gant, au bonhomme Cassard.

Il était rajeuni de dix ans.

Il vint se mettre devant Hélène. Il se tourna, il se retourna, il tendit le jarret, il cambra les reins.

Hélène restait immobile et morne.

— Voilà le costume d'audience! répéta-t-il, impatient de recevoir un compliment.

Hélène ne parla point.

— Eh bien! fit Cassard désappointé, il n'est pas de ton goût?

— Quoi donc, mon cher père? demanda Hélène, qui n'avait rien entendu ni rien vu.

— Le costume d'audience, parbleu!

— Je le trouve très-bien, mon cher père.

— Tu n'es pas dégoûtée! ça n'a pas été porté plus de quinze fois. C'était à un receveur des gabelles, un homme à son aise, cela se voit. Demain, à la cour, j'aurai l'air d'un homme à mon aise!

— Oui, mon père, fit Hélène distraite.

— Dis donc, s'écria Cassard, j'en ai appris de belles en chemin!

Hélène se mit à écouter malgré elle.

Le pressentiment d'un nouveau malheur passa dans son esprit.

— Qu'avez-vous appris, mon père?

— Sans ce permis que m'a apporté le petit Etienne... Tu sais, ma lettre d'audience?

— Oui, je sais. Eh bien, mon père?

— Eh bien! ma pauvre enfant, sans ce permis, il y allait pour moi de la Bastille.

— De la Bastille! fit Hélène toute tremblante.

Elle songeait.

— Seigneur mon Dieu, si j'avais livré la clé du secrétaire à cet homme!

Et tout son corps frémissait.

— Ni plus, ni moins! reprit Cassard. Cette paire de vils coquins, Auriou et Arvy avaient obtenu qu'on me traitât en rebelle.

— La Bastille! répéta encore Hélène.

Elle se sentait le cœur serré; sans savoir pourquoi, elle se rapprocha du secrétaire.

Robert Arvy était resté seul un instant dans la chambre.

La Bastille!

— Eh bien! qu'as-tu? demanda Cassard; qu'importent leurs menées diaboliques, puisque j'ai le permis de Son Eminence?

— Oui, oui, vous l'avez, mon père, dit Hélène.

Elle ouvrit à ce moment le secrétaire et poussa un grand cri.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Cassard.

— Ce permis, mon père...

— Eh bien?

— Il n'est plus là.

— Que dis-tu ?

— On l'a volé.

— Volé! répéta le bonhomme bouleversé; tu as donc laissé la maison seule ?

Hélène ne répondit point.

— Quelqu'un s'est donc introduit ici en mon absence? fit encore le vieillard.

Hélène sanglotait.

— Je t'en prie, parle-moi, ma fille !

— Que je vous parle, mon père, s'écria Hélène en tombant à genoux; ayez pitié de moi ! ayez pitié de moi !

Cassard la regardait. Son vieux corps tremblait.

— Pardonnez-moi, mon père, reprit Hélène, dites-moi que vous me pardonnez !

Cassard eut la force de sourire.

Hélène détourna les yeux.

— Vous ne savez pas ! vous ne savez pas ! balbutiait-elle éperdue, je suis si malheureuse, mon père! ma tête se brise. Allez ! je sens bien que je suis maudite.

Cassard la releva dans ses bras.

— Tu es bénie, Hélène, mon pauvre ange bien-aimé! dit-il.

— Oh ! fit Hélène en un long soupir, si je pouvais mourir tout de suite !

Cassard la sentit qui s'affaissait.

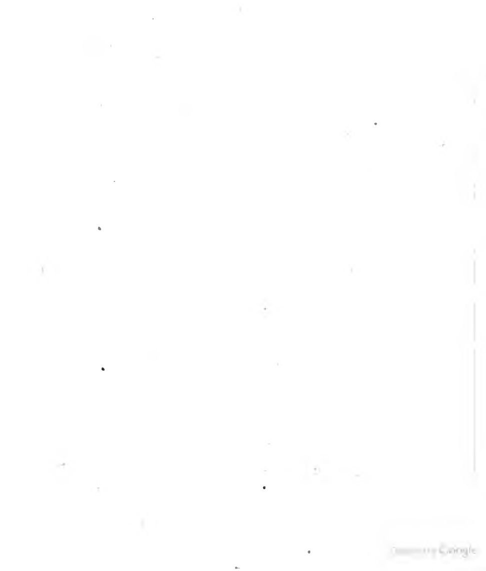
— Mourir! s'écria-t-il, pour un peu de Bastille que je ferai ! J'ai toujours pensé qu'on solderait mon compte avec des verroux !

— Mais la voilà froide ! s'interrompit-il avec épouvante ; Hélène, Hélène, est-ce que tu ne m'entends plus?

Hélène était sans mouvement et sans voix. Cassard la porta sur le lit.

Avant d'appeler du secours, il murmura, les mains jointes et les yeux au ciel :

— Elle souffre trop ! l'homme est venu puisqu'elle a parlé du vol... Robert Arvy !



X

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA FAMILLE MORISSEAU DES CHAMPS (DE PONTOISE).

Le faubourg Saint-Germain, au XVII[e] siècle, avait à peu près la position équivoque et brillante que la Chaussée-d'Antin occupe chez nous en 1863. La vieille noblesse habitait encore le Marais. Au XVIII[e] siècle, le quartier d'Anjou naquit, cet oncle du faubourg Saint-Honoré.

La naissance de cette blanche ville, qui allait rejoindre Paris et le Roule, donna beaucoup d'aplomb

au faubourg Saint-Germain. Ce jeune quartier que nous trouvons si vieux, se sentit moins *parvenu* et prit des allures nobles.

Ainsi verrons-nous peut-être ces deux bourgeoises, la rue de Provence et la rue du Mont-Blanc, gagner tout doucement leurs titres de noblesse, et hausser les épaules en regardant les Batignolles, nées d'hier, à travers la rue de Clichy.

Qui sait? le repaire Notre-Dame-de-Lorette lui-même, le mauvais lieu Bréda, tout ce royaume débraillé, collé comme un champignon d'espèce vireuse au faubourg Montmartre, s'amendera petit à petit.

Rapins et filles de joie s'en iront essuyer d'autres plâtres plus haut et plus loin, et la place Saint-Georges prendra des prétentions aristocratiques.

Malheureusement le plâtre dure moins que le granit; quand toutes ces masures-là commenceront à faire les pimbêches, elles tomberont.

Antique Marais! digne berceau des grandes races! ville du peuple et ville des rois! tu seras encore debout pour voir ces ruines imberbes et ces jeunes décombres; tes palais sculptés abritant des chefs-d'œuvre, tes hôtels illustres que le vulgaire ne connait plus, ta place Royale, cette fière et gracieuse merveille, vivront longtemps encore après le décès des

quartiers qui vont naître. Dors, vieux Marais, dans ton silence et ton abandon. Tu t'éveilleras en entendant crouler les palais de sapin et de moellons qui montent tumultueusement vers Neuilly.

Si c'était à Paris la mode des pyramides, comme au pays des Pharaons, nous ferions des pyramides avec des planches de bateaux peintes en pierres de taille. N'y a-t-il pas déjà, là-haut, vers Beaujon, des Louvres couverts en papier?

Nos pères etaient bien simples d'employer les ardoises!

Sous Louis XV, toute une portion du faubourg Saint-Germain était encore à construire. Les hommes de plaisir et d'argent se faisaient bâtir des petits palais entre la rue du Bac et la place Bellechasse. Il y avait là des terrains immenses, bien plantés, tout prêts à faire de magnifiques jardins.

Traitants et lorettes s'abattaient sur ce pays d'enchantement.

Lorettes! dira-t-on; quel anachronisme effronté!

Nous avons établi que le gamin de Paris existait du temps de saint Louis; nous avons prouvé que la portière, la vraie portière, existait avant la Ligue. Pense-t-on que la lorette soit d'invention moderne?

Le mot, c'est possible; la chose, non.

Le mot est mal trouvé; la chose est triste et laide.

Il y a conscience à détacher un nom du portail d'une église, pour le jeter à l'une des plaies de notre civilisation. Cela ne vaut pas la peine d'être appelé une profanation, mais c'est à tout le moins une plate inconvenance.

Voilà pour le mot.

La chose... Eh bien! il y a toujours en ce monde des positions interlopes. La nature permet le mulet et le nègre blanc. J'aime mieux, pour ma part, le blanc ou même le nègre : j'aime mieux le cheval, voire l'âne.

On appelait « demoiselles du monde », vers la fin du règne de Louis XV, les filles qui n'étaient point de l'Opéra, et qui pourtant roulaient leurs diamants dans des carrosses.

C'était un petit peu plus huppé que nos lorettes, lesquelles rêvent tout au plus le cachemire de l'Inde et le cher panier à salade.

Les dames du monde épousaient quelqu'un; souvent elles se mariaient dans les espaces fantastiques avec des gentilshommes, fils de leur imagination.

Celles qui parvenaient à prendre position de femmes mariées recevaient beaucoup d'hommes et quelques femmes. Elles avaient maison acceptée; leurs filles devenaient femmes pour tout de bon, et leurs

fils gagnaient presque le droit de se faire tuer en duel par des gens de qualité.

De nos jours les lorettes, plus heureuses, trouvent toujours quelqu'un à épouser. Mais rien d'ignoble comme une lorette épousée, si ce n'est son époux.

Il y a beaucoup plus de lorettes qu'il n'y avait de dames du monde. Elles sont par conséquent beaucoup moins opulentes.

Les dames du monde avaient pour métier de ruiner les gens de finance, ce qui n'était point un mal; nos lorettes assassinent de petits provinciaux, des commis, des étudiants, et jusqu'à des garçons de caisse !

Elles étrangleraient un tourlourou pour avoir son sou de poche !

La *Dame aux Camélias,* ce chef-d'œuvre de Dumas fils, leur a donné une importance désastreuse. C'est maintenant un corps dans l'Etat. Elles réclameront bientôt des franchises et des privilèges.

Dans un pays sagement constitué, il y aurait les femmes honnêtes d'un côté de la corde, les courtisanes de l'autre.

Rien à cheval sur la corde.

Il n'est pas toujours bon de dire : Il faut que tout le monde vive. La lorette n'a aucune espèce de raison d'être ni de vivre.

Tout au plus pourrait-on la tolérer, si la loi lui imposait l'obligation de porter une marque distinctive bien apparente : une écharpe de commissaire, ou une plume de général prussien.

Plaignez les courtisanes, je ne m'y oppose pas, mais fauchez les lorettes.

De quel droit? Du droit qu'un esprit vaste et libre en ses desseins a de fabriquer ou d'acheter du soufre pour détruire les chenilles.

Vers l'année 1720, les deux plus riches familles de Pontoise s'étaient ruinées dans la personne de leurs enfants.

Cette anecdote n'est pas étrangère à notre histoire.

Les Morisseau avaient un fils unique; les Deschamps ne possédaient qu'une seule héritière. Les Deschamps et les Morisseau étaient millionnaires deux ou trois fois.

Alfred Morisseau épousa Clotilde Deschamps. Ce fut un magnifique mariage. On en parlait encore à Pontoise un demi-siècle après.

Le dîner de noce venait de Paris, et les violons de Versailles.

Alfred avait vingt ans; Clotilde, dix-huit. Alfred était un joli garçon, pas plus niais qu'un autre de Pontoise, et Clotilde n'avait pas sa pareille pour la beauté dans le pays.

Ils s'aimaient tous deux à la folie.

La mère Morisseau passa de vie à trépas; le père Deschamps s'en alla dans un monde meilleur. Alfred et Clotilde se trouvèrent à la tête d'une énorme fortune.

Que faire à Pontoise quand on est jeune, riche et avide de plaisirs ?

Alfred et sa femme montèrent un jour dans le coche et s'en vinrent à Paris. A Paris, ils s'appelèrent M. et Mme Morisseau des Champs.

C'était un pas vers le progrès.

Ils étaient venus par le coche; mais, huit jours après leur arrivée, ils avaient deux carrosses : un pour monsieur, un pour madame.

A Paris, les gens de Pontoise trouvent toujours quelque bonne âme qui leur donne les conseils qu'il faut pour se mettre sur un pied convenable.

Les revenus de la mère Morisseau et les rentes du père Deschamps, allèrent, ma foi, bon train. On s'amusa comme des bienheureux. Se peut-il qu'il y ait des gens pour rester à Pontoise !

Au bout d'un mois, Clotilde, enceinte, fut obligée de s'aliter. Alfred se fit garde-malade pendant quelques jours, mais il devenait pâle. Clotilde obtint qu'il prendrait un peu de distraction.

Ce pauvre bon Alfred allait se promener par com-

plaisance. En se promenant ici et là, dans les jardins, dans les salons, à la ville, à la cour, il fit deux bien excellentes connaissances : M. Auriou d'abord, un puits d'opulence; ensuite madame la comtesse de Peschiera, une des plus aimables comtesses de l'univers.

Toute ronde, le cœur sur la main, riant comme une folle au moindre mot et toujours en train de se divertir.

Madame la comtesse de Peschiera était assurément moins belle que Clotilde. Elle avait en outre dix à douze ans de plus que madame Morisseau des Champs.

Mais sait-on pourquoi une coquine ordinaire a souvent l'avantage sur le charme délicieux d'une honnête femme?

C'est là l'œuvre du diable. On n'y peut rien.

Il faut vous dire qu'au moment où sa femme s'alitait, ce pauvre Alfred était en train de se faire bâtir un petit palais dans la Chaussée-d'Antin de l'époque. Il avait acheté un terrain au clos Bellechasse, à la hauteur de la rue de Varennes, et, pour cinq cent mille livres, un architecte à la mode lui construisait un vrai paradis.

L'Ecossais Law avait mis les spéculations hardies à l'ordre du jour, et ce commencement du XVIII[e] siè-

cle ressemblait vraiment un peu à notre ère glorieuse.

Auriou dit un matin à M. Alfred Morisseau des Champs :

— Si j'étais à votre place, mon bon, je ne toucherais pas à mon fonds.

Lisez capital, au lieu de fonds, et nous serons chez nous, à la bourse d'hier.

— Cinq cent mille livres, continua M. Auriou, ce n'est pas une affaire. Si vous voulez prendre mille actions des mines de vif-argent du Paraguay, en huit jours, vous aurez de quoi payer votre architecte.

Morisseau des Champs avait un fonds d'économie, comme tous les dissipateurs de Pontoise.

C'est la chose terrible.

On se ruine quatre fois plus vite quand on a ce malheureux fonds d'économie.

— Je prends les mille actions, répondit-il sans sourciller.

Et il mit son nom au bas d'une souscription gravée en taille douce.

Madame Morisseau des Champs donna le jour à un bel enfant du sexe masculin. Elle se releva si charmante, qu'Alfred faillit devenir sage. Il oublia jusqu'à la comtesse de Peschiera, et passa quatre mois entiers entre Clotilde et son enfant.

Mais Clotilde annonça une nouvelle grossesse.

Cher espoir! on allait peut-être avoir une petite fille, cette fois!

Voilà des enfants heureux qui n'avaient que la peine de naître! Quel avenir couleur de rose!

Alfred alla se promener de nouveau dans Paris.

Les mille actions du Paraguay n'avaient rien produit, sinon une perte sèche de cinq cent mille livres.

Cette somme, jointe au prix du petit paradis, qui était achevé, donnait juste un million.

Pardieu! la mère Morisseau et le père Deschamps en avaient laissé bien d'autres!

Ce petit paradis où Clotilde était déjà installée, disparaissait sous les grands marronniers en fleurs. Il y avait autour un délicieux jardin, et la grille donnait sur le chemin de Grenelle.

A l'intérieur, Vanloo avait peint quatre plafonds, ce qui donnait quatre couples espagnols et huit guitares.

Boucher avait signé un Amour dodu; Watteau n'avait pas dédaigné de jeter sur un panneau l'ébauche de sa meilleure bergerie.

En se promenant dans Paris, Alfred Morisseau des Champs rencontra de nouveau et tout naturellement le cher M. Auriou.

Le cher M. Auriou le mena chez la comtesse de Peschiera.

Ici, cè furent de doux reproches; on avait été bien triste; mais on savait qu'il ne fallait point compter sur les vains serments des hommes...

Comme la comtesse avait passé la nuit précédente au lansquenet, Alfred la trouva toute pâle.

Auriou lui dit :

— Voilà votre ouvrage!

Alfred fut chagrin, mais flatté.

Il fut repris de main de maître dans le gros filet de madame la comtesse.

Que de plumes d'autres oiseaux y avaient laissées!

Entre le petit paradis et la rue de Varennes, il y avait à vendre un terrain planté de beaux tilleuls, et frère jumeau de celui où Alfred avait fait bâtir sa maison.

La comtesse lui dit :

— Cher, le vœu de ma vie serait de demeurer là, près de vous.

Auriou ajouta.

— Ne la refusez pas, ou bien elle vous file dans la manche. Le marquis de Nocé la pourchasse affreusement!

Alfred trembla et rappela son architecte, qui, pour

cinq cent mille autres francs, se chargea de lui bâtir un second petit paradis.

Auriou avait dit à la comtesse, un soir, en soupant :

— Soyez tranquille ; vous choisirez celui des deux que vous voudrez ; moi, je prendrai l'autre.

Voyez cependant comme tout réussit à certaines gens : Alfred et sa femme avaient désiré passionnément une fille, ils eurent une fille.

Un petit ange.

Le garçon, lui, venait comme un charme.

Alfred Morisseau des Champs eut quelque peine à payer rubis sur l'ongle les cinq cent mille francs du deuxième petit paradis. Il avait fait deux ou trois bonnes affaires avec le cher M. Auriou, et la fortune de la mère Morisseau commençait à maigrir.

Celle du père Deschamps menaçait ruine.

En vérité, car ces drames-là ont un brusque dénoûment, la pauvre Clotilde n'eut pas le temps d'accoucher une troisième fois.

Les Morisseau des Champs disparurent du monde.

Madame la comtesse eut un des petits paradis ; Auriou, l'autre.

L'histoire est muette sur le sort ultérieur des deux époux de Pontoise.

Leurs enfants, le petit garçon et la petite fille,

ces héritiers présomptifs de tant d'opulence, trouvèrent asile à l'hospice.

Cher M. Auriou! Bonne grosse Thérèse Bagasse du Pont-d'Amour, sur la Cannebière, vous vivez encore, vous vivrez toujours!

J'ai rencontré Auriou hier; il est aimable comme autrefois et de plus en plus méridional.

L'équipage de Thérèse m'a éclaboussé ce matin.

C'était dans un des salons du petit paradis échu à madame la comtesse dans la succession Morisseau des Champs. La brune commençait à tomber. On entendait dans tout l'hôtel le bruit des ouvriers au travail. Le bal de madame la comtesse avait lieu cette nuit; on achevait les préparatifs à la hâte.

Les charpentiers établissaient dans les jardins des échafaudages qui devaient supporter les guirlandes de lampions et de feuillage. Partout, on suspendait des fleurs et de la verdure. De beaux vases emplis de roses s'étageaient sur les marches des escaliers. A l'intérieur, on tendait les draperies de velours et de soie.

Madame la comtesse Thérèse s'était mis en tête de faire parler d'elle.

Dans le salon où nous entrons, deux tapissiers tendaient une belle draperie bleu et or.

— A bord du *Saturne*, disait l'un d'eux d'une voix

traînante et rhythmée par les coups de son marteau qui l'accompagnait en mesure, à bord du *Saturne*, vaisseau de soixante-quatorze canons, ousque j'avais l'honneur d'y être gabier de misaine, que je changeai plus tard pour l'artimon, rapport à la maladie du vieux Simon, qu'était une manière de fièvre jaune, colique et tremblement de *miserere*, qu'il en mourut par le travers de Ténériffe, un soir de gros temps... Souque c'te corde, Cocodrille !

— Oui, mon papa.

— Ousque j'en étais de l'histoire ?

— Tremblement de *miserere*, colique et Ténériffe, mon papa.

— Faignantin ! tu mêles des choses qui n'a pas de rapport les unes avec les autres ! prononça le didactique Caïman, ancien maître de *l'Eclatant* ; ça met du désordre et du mêli-mêla dans la pensée de l'entretien qu'on a ensemble... Tiens un peu l'échelle, que je descende.

Cocodrille obéit.

Caïman descendit pour donner un coup d'œil à son œuvre.

Ils étaient venus tous les deux chez la comtesse en sortant de la pauvre chambre de la rue Planche-Mibray. Nous les retrouvons dans l'exercice de leurs fonctions.

— C'est marin ! dit Caïman après avoir inspecté son travail.

Il n'ajouta rien, parce qu'il n'y avait rien pour lui au-dessus d'un pareil éloge.

Marin, pour un matelot, est une louange aussi forte que *Marseillais* pour un habitant de Marseille.

Caïman remonta sur son échelle.

— Onsque j'en étais de l'histoire, Faignantin ? demanda-t-il une seconde fois, mais d'un ton de bonne humeur.

— Vous en étiez, répondit Cocodrille, au milieu du désordre et de l'entretien.

— C'est ça. Toutes fois et quantes ton père t'interloque, réponds avec prudence et rapidité pour ne pas le faire attendre. Y avait donc à bord du *Saturne*, vaisseau de soixante-quatorze canons, onsque le commandant était un dur lapin qui dînait deux fois pour mieux souper, y avait une satanée cabine, dorée de bout en bout avec des mirodures entortillées les unes dans les autres, et des fignolades d'enjolivation de toutes les couleurs, qu'on ne pouvait pas seulement les regarder sans pleurer des deux yeux.

— C'était-il aussi cossu qu'ici, mon papa ? demanda Cocodrille.

Caïman haussa les épaules.

— V'là des bêtises d'inattention que tu me radotes encore! fit-il avec sévérité. Qu'est-ce que je t'ai dit?

— Vous m'en avez joliment dit, mon papa!

— Je t'ai dit que je te prohibais l'ordre de jamais comparer les petitesses des maisons bourgeoises avec ce que l'on voit sur les bâtiments de l'océan liquide!

— Cependant... voulut objecter Cocodrille.

— Pas de réplique! Y a rien en terre ferme, rien de rien! auprès de ce qui se trouve au-dessus de la surface de la mer! Le velours que l'on se sert pour la marine est censément plus câblé : c'est pas les mêmes broderies; il y a brocart et brocart : celui qu'était dans la cabine du *Saturne* avait été commandé pour reficeler la case du Grand-Turc. A quoi le capitaine avait dit : « Je veux justement ce brocart-là pour la cabine du *Saturne*. »

— Pour combien qu'il y en avait, mon papa? demanda Cocodrille.

— Pour soixante-deux mille écus! répondit Caïman sans du tout hésiter.

— Oh! dit Cocodrille.

— Après?

— Je dis comme ça : Oh! mon papa.

— Et pourquoi que tu dis comme ça : Oh!

— Parce que, sauf vot' respect, révérence parler, vous êtes fameusement craquèur quand vous en contez sur la surface de la mer!

Caïman cessa de travailler.

— Cocodrille, vas-tu insolenter ton propre auteur de tes jours? demanda-t-il.

— Soixante-deux mille écus de brocart, mon papa! c'est pas raisonnable.

Caïman prit dans sa poche le fameux bout de corde.

— Badinons pas! prononça-t-il terriblement.

— Eh bien, non! laissez la corde, là, mon papa! soixante-deux mille écus, c'est pas cher! Et vous ne craquez jamais, au grand jamais?

Caïman se retourna pour rire.

— Faignantin, dit-il, t'as le caractère et l'agrément de ta mère. Quand je voulais lui donner son compte, pas moyen! Elle employait avec adresse les séductions de son sexe, et je n'avais pas tant seulement le courage de lever la main. Une fois que je lui avais poché l'œil, un petit peu...

— Vous aviez pourtant levé la main, c'te fois-là, mon papa?

— Histoire de se divertir entre soi au coin de son feu. Dame! fiston, dans l'état de matelot on ne se voit pas toutes les semaines. Faut bien profiter.

Courtecuisse, ma femme, était tout de même la plus jolie brune de Toulon. Mais ne parlons pas de ça, fiston; le souvenir de ta mère m'arrache des larmes dans les yeux par sa mort prématurée. J'ai reporté sur toi toute l'affection que je nourrissais d'elle. Au jour d'aujourd'hui, c'est tout ce que je possède sur la terre!

Il s'interrompit pour s'essuyer les yeux. Cocodrille pleurait à chaudes larmes.

— Faut pas s'aveugler comme ça! s'écria Caïman; l'ouvrage n'en va pas plus vite. Allons, Faignantin, passe le coin du rideau sur tes yeux et attention au commandement! Affale un peu voir ce lambrequin-là!

— Qué qu'ça veut dire? demanda Cocodrille, qui avait juré de ne jamais comprendre les termes de marine.

Caïman fronça le sourcil.

Cet honnête homme, à la fois sensible et colère, pouvait pleurer d'un œil et menacer de l'autre.

— Ah! Faignantin, dit-il, tu ne seras jamais qu'une mauvaise petite baderne! Affaler, tout le monde entend ça. Ça veut dire qu'on largue les drisses.

— Et larguer les drisses? insista Cocodrille.

Caïman haussa les épaules avec pitié.

— Ça veut dire amener, pardienne! répliqua-t-il.

— Et amener, mon papa?

Caïman devint tout rouge.

Il changea sa chique de côté.

— Ça veut dire, repoudit-il; quoi donc! ça veut dire affaler!

— Qui veut dire qu'on largue les drisses.

— Pardienne!

— Qui veut dire amener.

— Sans doute.

— Qui veut dire affaler... Et ainsi de suite, jusqu'à demain.

— Tu commences à m'hérisser, toi! fit Caïman.

— J'en sais pas plus long qu'avant, mon papa, conclut Cocodrille.

Caïman prit son bout de corde.

— Non! non! fit le gamin; dites pas : Badinons pas! Ce que j'en fais, moi, c'est pour m'instruire.

Il descendit de son échelle et fit jouer les cordons qu'il venait de fixer.

— Ça vous va-t-il, c'te portière, mon papa?

Caïman laissa tomber un regard sur l'œuvre de son fils.

— C'est truqué dans le fin! pensa-t-il, mais faut pas donner de l'orgueil aux jeunesses dans leur propre intérêt du perfectionnement de leur éducation.

En conséquence, il ajouta tout haut :

— C'est arrimé failliment ça! c'est pas marin,

quoi ! Regarde-moi voir c'rideau-là que je viens d'installer, comme ç'est amuré !

— On dirait le rideau à carreaux rouges et bleus de notre auberge, pensa de son côté Cocodrille.

— Ah dame! c'est soigné tout de même! répliqua-t-il à haute voix.

— Mais, mon papa, reprit-il, je voudrais que vous me fourniriez un renseignement sur mon nom de baptême. Les autres disent qu'il n'y a pas de saint Cocodrille dans le calendrier.

— Pas plus que de saint Caïman, fiston.

— Pourquoi donc qu'on m'appelle Cocodrille?

— Parce que t'es le petit légitime de Caïman, qu'est moi, ton père.

Cocodrille se gratta l'oreille.

Caïman poursuivit :

— C'est des surnoms de sobriquets qu'on se donne entre soi, par plaisanterie de s'appeler par des noms de guerre, comme on dit quéqu'fois. Le cocodrille est un animal indien des pays sauvages qui est amphibie...

— En Phibie? répéta Cocodrille; ousqu'il est ce pays-là?

— A des milliasses de lieues d'ici, sous le vent... n'empêche que l'on dit ça. V'là pour le cocodrille. Le caïman est semblablement un animal tout pareil de

même, qui vient dans les pays chauds, sur le bord des rivières pour y boire, qu'a des dents longues comme des clous de quatre pouces, qu'aime à se chauffer au soleil et mange des grenouilles avec plaisir.

— Pas dégoûtées, ces bêtes-là! grommela le gamin.

— En plus que c'est paresseux comme toi, Faignantin.

— Est-ce à cause de cela qu'on vous a appelé Caïman, mon papa?

L'ancien maître de *l'Eclatant* changea sa chique une seconde fois. Il toussa, il cracha sur le beau tapis de madame la comtesse, mais il ne répondit point à la question indiscrète de son héritier.

— Cargue-moi ça à tribord! commanda-t-il brusquement.

— Comme si vous ne pouviez pas dire : Relève-moi ça à droite! grommela Cocodrille en replaçant l'embrasse d'un rideau.

— Pas de raisons! v'là qu'est paré de bout en bout; quoique ton côté que tu as arrimé laisse pas mal à désirer rapport au truc et à la symétrie, l'ensemble est, comme on dit quéqu'fois, *satisfécit!*

— Tiens! tiens! s'interrompit-il en regardant par la porte ouverte, je crois que voilà la bourgeoise!

— Où çà, mon papa?

— Au vent à nous, par le travers. Elle vient passer l'inspection.

Cocodrille enfla ses joues comme deux ballons.

— C'est ça qu'est une flambarde! s'écria-t-il avec admiration.

— J'en ai vu encore des plus reluisantes, répondit Caïman, sur les côtes et dedans les ports de mer.

— Ah! par exemple! se récria Cocodrille.

L'ancien maître de *l'Éclatant* lui donna de son bout de corde sur les doigts :

— Attrape à saluer l'autorité! commanda-t-il en montrant *la bourgeoise* qui entrait.

Il se planta en même temps dans la position du soldat sans armes. Cocodrille l'imita.

La bourgeoise, qui était la comtesse Thérèse Peschiera, née Bagasse, passait en effet l'inspection de son hôtel.

Elle arriva en se dandinant et en s'éventant comme une vraie comtesse pour rire qu'elle était.

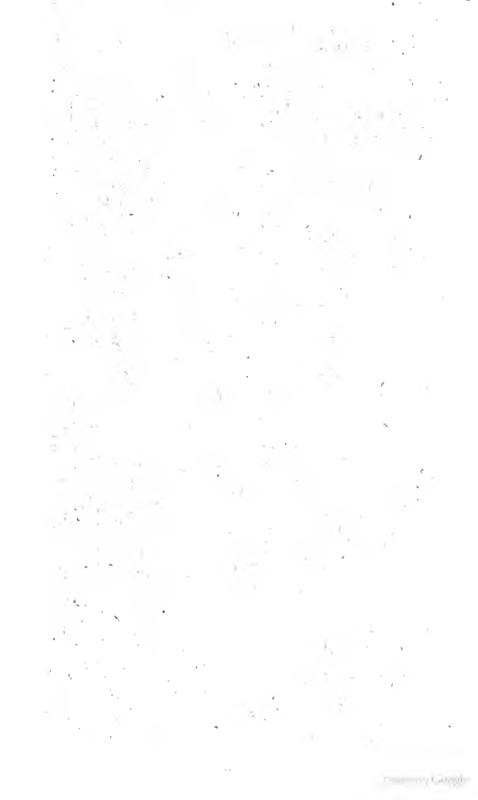
Elle saluait les ouvriers de la main et leur faisait de la tête des signes protecteurs. On lisait sur son visage un peu chargé d'embonpoint un contentement profond. Elle jouait à la reine de tout son cœur.

— Il est bien facile, pensait-elle, de contenter ces braves gens! Je ne comprends pas pourquoi les

grands ne sont pas toujours gracieux avec le peuple.

Cocodrille continuait d'admirer. Caïman dévorait des yeux madame la comtesse.

— Mais je la connais, moi, c'te bourgeoise-là! se disait-il.



XI

DE CORSAIRE A REQUIN

Il lui manquait un page à cette châtelaine dodue et haute en couleur, pour porter la queue de sa robe; c'était un véritable paquet de falbalas.

— Mon papa, dit Cocodrille, vous souvenez-vous du bœuf-gras de l'an passé?

— *Motus!* Faignantin... je la connais, aussi vrai que j'ai navigué vingt-trois ans avec honneur et succès, dont j'ai les certificats!

— Bonjour, mes amis, bonjour! dit la comtesse

Thérèse d'une voix chantante et paresseuse; ce n'est pas mal.. pas trop mal en vérité.

— Tire ta mèche! commanda Caïman.

Le père et le fils exécutèrent la manœuvre du salut.

— Avons-nous complètement achevé? demanda la comtesse.

— Un peu, la bourgeoise! repartit Caïman.

Madame de Peschiera eut ce sourire béotien des comédiennes du boulevard qui s'égarent dans des rôles de duchesses.

— Je ne suis pas une bourgeoise, mon cher, dit-elle.

— Pardon, excuse! je ne sais pas ce que vous êtes.

— Je suis une comtesse.

— En a-t-elle bien l'air! pensa Cocodrille.

— Ça ne me fait rien, répliqua le vieux matelot. Je vous appellerai madame la comtesse, si ça vous amuse, la bourgeoise. Mais, répondez-moi d'amitié: Ne seriez-vous point plutôt Thérèse Bagasse du Pont-d'Amour, à Marseille?

Cocodrille ouvrait de grands yeux et se demandait:

— Est-ce que mon papa est toqué tout à fait?

Thérèse essaya de rire.

— La bonne idée! fit-elle.

— Excusez ! reprit Caïman ; il n'y a pas d'offense ni d'affront : Thérèse Bagasse était un joli brin de coquine.

— Thérèse Bagasse ! répéta la comtesse. Ah ! ah ! ah ! c'est charmant !...

— Fille du vieux Bagasse, le cabaretier, poursuivait Caïman, voleur comme quatre, mais bon diable.

La comtesse se tordait à force de rire.

— C'est elle, dit tout bas Caïman à son fils.

Cocodrille restait incrédule.

— C'est charmant, répétait la comtesse ; charmant ! charmant !

— Excusez, reprit le vieux marin ; la Thérèse était bien assez belle pour épouser un comte !

— Vraiment ? s'écria Thérèse avec vivacité. Elle était donc bien belle ?

— Comme vous, la bourgeoise.

La comtesse se rengorgea visiblement.

— Mais, par exemple, poursuivit Caïman, le comte que Thérèse aurait épousé...

— Eh bien ?

— Eh bien ! ce comte-là en aurait eu de drôles !

Madame la comtesse fit la grimace.

— De drôles de quoi, mon papa ? demanda Cocodrille.

Caïman lui caressa paternellement la joue, et répondit :

— Des couleurs, Faignantin. C'est des sujets de délicatesse et de philosophie, comme l'on dit quéqu'fois, qu'est au-dessus de la portée de ton âge.

Il salua la comtesse.

— Bien flatté de vous avoir retrouvée en bonne santé, ma'me la comtesse, dit-il; mes compliments chez vous, si vous y retournez.

— Il y tient, ce brave homme! s'écria Thérèse qui riait toujours.

Puis changeant de ton tout à coup :

— Savez-vous, s'écria-t-elle, que j'ai du crédit à la cour et que je pourrais vous faire enfermer à la Bastille?

Cocodrille trembla de confiance; Caïman, lui-même, regretta ses imprudentes paroles.

— Vire de bord, Faignantin! dit-il; appareillons en double!

— Oui, mon papa... Quoiqu'elle va peut-être appeler des soldats par la croisée et nous faire pincer dans la rue.

— Tire ta mèche, ça va la radoucir.

— Pourquoi que vous l'avez appelée coquine, aussi, mon papa?

— Tire ta mèche!

Il se mit en ligne avec Cocodrille, et tous deux saluèrent à fond.

La comtesse les toisa sans trop de rancune.

— Il est drôle, le petit, dit-elle; bonsoir, bonsoir, mon cher. Envoyez-moi votre note et ne me prenez plus pour une de vos pareilles.

— N'y a pas de danger, la bourgeoise. Nage, Faignantin !

Cocodrille passa la porte, mais il rentra stupéfait en criant :

— Mademoiselle Hélène !

— Mademoiselle Hélène ! répéta Caïman ; ici ! C'est-y possible !

Ils s'étaient effacés.

Hélène entra en courant et sans les voir.

Elle était plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Il y avait des traces de larmes dans ses yeux.

— Madame ! madame ! fit-elle dès le seuil, j'ai un grand service à vous demander.

Caïman fit un geste de surprise. Hélène l'aperçut. Elle recula comme effrayée.

C'était elle pourtant qui avait envoyé le vieux marin et son fils dans cette maison.

— Un grand service ! répétait Cocodrille. Tiens !... je voudrais bien savoir...

Caïman lui mit sa large main sur le crâne.

— C'est des délicatesses et des mystères, dit-il, dont le règlement nous prohibe la défense de nous mélanger expressément !

Puis il poussa son héritier dehors en prononçant le commandement :

— Nage !

Hélène, qui faisait effort pour se remettre, leur envoya un signe de tête affectueux.

— J'avais à vous parler, ma petite, dit Thérèse sèchement; c'est vous qui m'avez adressé ces deux originaux?

— Oui, madame, répondit la fille Cassard. Le père est un ancien marin, un ami dévoué de notre mauvaise fortune.

— Je voulais vous demander, ma chère petite, dans quel but vous avez révélé à cet homme du commun que la comtesse de Peschiera n'était autre que Thérèse Bagasse du Pont-d'Amour.

— Moi ! fit Hélène; je vous jure !...

Thérèse l'interrompit et la menaça du doigt en riant, de son gros rire de la Cannebière.

— J'ai de l'esprit, ma bonne, dit-elle, beaucoup d'esprit. Les hommes le savent bien, et c'est pour ça qu'ils courent après moi. Je connais les femmes sur le bout du doigt. Vous êtes jalouse, c'est bien naturel : je ne vous en veux pas pour cela.

Hélène restait comme abasourdie.

— Mon Dieu! reprit la bonne grosse fille, ça doit être taquinant, quand on est dans la dernière des misères, de voir une ancienne connaissance qui roule sur l'or. Dites-moi quel service vous venez me demander, ma petite?

Hélène n'osait plus.

— Eh bien! vous avez dit en entrant : Je viens vous demander un service.

— Oui... balbutia Hélène, un grand service.

— Que vous est-il donc arrivé?

Les larmes vinrent aux yeux d'Hélène, qui songea au secrétaire forcé.

Mais ce n'était pas pour cela qu'elle venait.

— Il m'est arrivé, répliqua-t-elle avec effort, quelque chose de bien étrange. Il me semble que c'est un rêve. Je l'ai revu, madame!

— Qui ça, ma belle?

— Celui que j'aimais, quand Dieu fit peser sur moi cet affreux malheur.

— Un malheur? répéta la comtesse.

— A Marseille... commença Hélène.

Thérèse frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

Elle était manifestement enchantée de comprendre enfin de quoi il s'agissait.

— Ah! oui! ah! oui, fit-elle, je me souviens très-

bien... Le jeune volontaire... Ce jour où Robert Arvy me donna un diable de flacon... dont il ne fallait que deux gouttes... J'en mis trois. Parbleu ! si je me souviens ! Il y eut un volontaire de tué ! Pauvre jeune homme ! C'était le père de votre fille, pas vrai, ma bonne ?

Hélène se couvrit le visage de ses mains.

— Savez-vous, reprit Thérèse, qu'il y a dix-huit ans de cela ? Ça nous vieillit joliment ! Mais je sais bien que je n'ai pas changé du tout depuis ce temps-là...

— Dites donc, s'interrompit-elle, avec son sourire niaisement effronté; il y eut un petit peu de ma faute dans tout ça... Mais j'étais si innocente !

— Je ne vous fais pas de reproche, madame.

— Pardine ! ni moi non plus, repartit Thérèse rondement. J'étais si simple... Ah ! vous l'avez revu... Un nommé René, je crois ?

— Oui, madame.

— De Saint-Malo ?

— De Saint-Malo.

— Que fait-il de son état maintenant ?

— Je n'en sais rien.

— Vous ne lui avez donc pas parlé ?

— Il faut que je lui parle.

— Mais certainement ! s'écria la comtesse; parlez-

lui, ma petite, parlez-lui. S'il a de quoi, vous pourrez peut-être en tirer quelque chose.

Tout le sang d'Hélène lui monta au visage, mais elle se contint.

— C'est pour cela que je suis venue, madame, dit-elle.

— Comment pour ça?

— Vous seule pouvez me donner les moyens de lui parler.

— Moi? vous battez la campagne, ma petite. Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, votre René.

— Il doit venir ce soir à votre bal, prononça Hélène lentement.

— Ah! fit Thérèse, c'est encore possible. Je ne connais pas tous ceux qui viennent chez moi. Mais, qui vous a dit ça?

— Lui-même.

— Et vous prétendez ne lui avoir point parlé?

— Vous allez me comprendre. J'étais sortie de la maison de mon père. J'errais seule et comme une folle dans les rues, car un nouveau malheur est tombé sur nous, madame, et cette fois, j'ai cru que ma pauvre tête n'y résisterait pas. J'allais au hasard, essayant de rassembler mes pensées et ne trouvant dans mon cerveau que le vide du désespoir. Tout à coup, j'ai entendu sa voix. Il y avait quinze

ans que le son de cette voix n'était venu à mon oreille, mais elle parle si souvent au fond de mon cœur! Je l'ai reconnue tout de suite. Je me suis élancée... Il montait dans son carrosse et disait de loin à un autre gentilhomme : « Si vous avez besoin de moi cette nuit, je serai au bal chez madame la comtesse de Peschiera. » Le carrosse est parti, et moi je suis accourue vers vous, madame, pour vous supplier à genoux d'avoir compassion de moi.

La comtesse avait écouté tout cela sans sourciller.

— Etait-il beau, son carrosse? demanda-t-elle avec curiosité.

Hélène baissa la tête, atterrée.

— Je ne sais pas, madame, dit-elle; je n'ai pas regardé le carrosse.

— Vraiment! s'écria la comtesse. Après ça, c'est juste. Je fais une observation : vous allez voir comme j'ai du tact! Quand on n'a pas de voiture à soi, on ne fait jamais attention aux voitures des autres... hein?

Hélène ne répondait pas.

Thérèse pensait.

— Je l'écrase par trop sous ma supériorité en tous genres.

— Eh bien! ma petite, reprit-elle, que voulez-vous de moi?

— Je vous l'ai dit, madame : que vous me mettiez à même de lui parler.

— Je ne demande pas mieux, moi.

— Ah ! madame, soyez bénie mille fois !

— Mais je ne vois pas trop comment faire. Je cherche une idée, un moyen, voulez-vous vous mêler parmi mes gens de service ?

Les grands yeux d'Hélène se relevèrent sur elle.

— Dieu sait, madame, dit-elle doucement, que je n'ai point d'orgueil, mais je suis la fille d'un capitaine de vaisseau, et je ne veux pas l'oublier.

— C'est juste. Mon intention n'était pas de vous mortifier, ma toute belle. Mais alors, voyez-vous, ça devient difficile. Moi, je ne trouve pas, d'abord !

— Si j'osais vous adresser une prière, madame ? dit Hélène avec timidité.

— Osez, ma petite, osez.

— Nous sommes à peu près de la même taille.

Thérèse la regarda de la tête aux pieds.

— C'est vrai, fit-elle. Je n'avais pas remarqué cela. Vous avez une très-belle tournure.

— Je pourrais...

— Vous pourriez ?... Voyons, accouchez, ma petite !

— Je pourrais mettre une de vos robes.

— Hein ! fit la comtesse Thérèse de Peschiera, qui se releva de toute sa hauteur.

Hélène crut qu'on allait la chasser, tant il y avait d'impériale fierté dans le regard que lui jeta Thérèse Bagasse, du Pont-d'Amour.

— Pardonnez-moi ! fit-elle en tremblant; je suis si malheureuse !

Mais Thérèse, en bonne grosse fille qu'elle était, se prit à rire tout à coup.

— Au fait, dit-elle, ça sera cocasse comme tout ! Ma toute belle, j'ai le meilleur cœur du monde au fond. Je ne peux pas voir souffrir un canard. Je ne demande pas mieux que de vous prêter une de mes toilettes.

— Va-t-elle avoir l'air de tout ce qu'on veut ! pensait-elle, pendant qu'Hélène se confondait en actions de grâces ; ça va faire ressortir drôlement mes belles manières !

— Convenons un peu de nos faits, ma petite, reprit-elle. Vous ne pouvez pas vous faire passer pour une dame du grand monde.

— J'avoue... commença Hélène.

— C'est impossible ! vous n'avez pas notre *désinvecture,* comme dit M. Auriou, mon voisin : un homme de cinq à six millions, ma bonne !

— Je sais qu'il est très-riche, dit Hélène.

— Je n'y songeais pas ! se récria la comtesse Thérèse; c'est encore une connaissance... Comme ils criaient bien là-bas, à Marseille : Vive M. Cassard ! le digne M. Cassard ! le grand M. Cassard !

Elle éclata de rire et se tint les côtes pour ne pas endommager son corset.

— Enfin, n'importe ! Ils ont roulé le pauvre M. Cassard. Moi, ça m'est égal... excepté par rapport à vous, ma petite. Voilà une idée qui me vient. Je vous ferai passer auprès de ma société pour une tuile.

— Une tuile, répéta machinalement Hélène.

— Une tuile de Pézénas ou de Quimper-Corentin, une amie campagnarde. Ah ! dame ! je dis les choses drôlement, moi, parce que j'ai de l'esprit. Vous me comprenez bien?

— Oui, madame.

— Une cousine provinciale, par exemple.

— Tout ce que vous voudrez.

— Ça expliquera un peu vos maladresses.

— En effet.

— On ne s'étonnera pas tant de votre gaucherie.

— Croyez à toute ma reconnaissance, madame, dit Hélène du fond du cœur.

La comtesse riait et triomphait par avance.

— Ma parole, dit-elle, ça sera aux petits oignons!

Ah! je vas me divertir un peu bien! Mais dépêchons-nous, ma petite, car il faut vous changer de tout, et l'heure du bal approche. Venez.

— Je suis prête, madame, dit Hélène.

En ce moment un domestique souleva la draperie *amurée* par Caïman, et annonça M. Auriou.

Hélène tressaillit de la tête aux pieds.

— Il est mon voisin, comme je vous l'ai dit, fit la comtesse. C'est à lui l'hôtel pareil à celui-ci, de l'autre côté du jardin. C'est toute une histoire que la manière dont ces deux hôtels ont été construits. Ah! dame! il a conservé les mœurs de la régence, ce gros polisson-là!

— Faites entrer ici, dit-elle au domestique qui attendait; et dites que je vais revenir tout de suite. Le temps de mettre mes diamants.

— Et de décrasser la cousine de province, ajouta-t-elle entre haut et bas.

Elle prit le bras d'Hélène.

— Il est très-obligeant, le voisin Auriou, bavarda-t-elle en sortant, très-obligeant. Figurez-vous, ma petite, que j'ai tout déménagé ici pour mon bal. L'hôtel est sens dessus dessous : alors, j'ai écrit à mon voisin Auriou une lettre bien gentille, sur papier marqué et doré. Je sais tourner les lettres comme un avocat! Et j'emploie un petit bonhomme qui a un

très-beau corps d'écriture. Devinez ce que je lui donne? Dix écus par mois... Je demandais au voisin Auriou, dans ma lettre, une chambre à coucher chez lui. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? Il est très-obligeant, oh! quant à ça, très-obligeant, mais un peu leste... Il m'a répondu : « Ma belle voisine, non-seulement je vous offre toutes les chambres à coucher de ma maison, mais encore... »

La voix de madame la comtesse se perdit dans la galerie pleine de fleurs.

Peu nous importe en vérité de savoir ce que le voisin Auriou, obligeant, mais leste, lui offrait en outre de ses chambres à coucher.

Le domestique souleva de nouveau la portière et fit entrer cet obligeant voisin Auriou.

Auriou n'était pas seul. Il amenait avec lui M. de Rogoff, autre gentilhomme des plus obligeants, par caractère et par état.

— Entrez, messieurs, leur dit le domestique, madame la comtesse va venir.

— Nous l'attendrons, répliqua Auriou.

— Impatiemment, ajouta Rogoff.

Le domestique disparut derrière la portière.

Auriou se jeta sur un sopha. Rogoff prit un fauteuil.

Auriou était maintenant un traitant de deux cents

livres pesant, avec des mollets vêtus de soie gorge de pigeon, un bon gros ventre battant dans des chausses de taffetas puce, et des joues grassement tombantes, sous une perruque poudrée.

Un très-beau financier, — et obligeant!

— Eh bien! dit-il en s'éventant avec son tricorne, et notre affaire!

Rogoff avait un habit à peu près neuf.

Il s'éventait, lui aussi, avec son tricorne. Quand il parvenait à se rapproprier, par hasard, ce Rogoff avait encore une tournure.

Auprès du financier épais, vous l'eussiez presque pris pour un roué de la bonne espèce.

— Notre affaire? répéta-t-il, ça va bien. C'est demain le dernier délai.

— Eh! je ne vous parle pas de l'affaire Cassard, s'écria Auriou avec impatience; l'affaire Cassard est dans le sac!

— De quelle affaire me parlez-vous donc? demanda M. de Rogoff sans s'émouvoir.

— Faites donc l'innocent!

— Je vous jure que l'affaire Cassard me paraît la plus importante de toutes nos affaires.

Auriou haussa ses rondes épaules.

— Mon bon, dit-il, je vous parle de cette petite

que vous m'avez montrée ce matin dans le quartier du Châtelet ; vous vous souvenez ?

M. de Rogoff sembla faire appel à ses souvenirs.

— Cette petite que vous vouliez admettre à l'honneur d'être votre maîtresse ? acheva Auriou ironiquement.

— Ah ! dit Rogoff du bout des lèvres ; vous vous rappelez cette enfant ?

— J'en suis amoureux fou, mon bon.

— Déjà ! s'écria Rogoff, qui eut peine à dissimuler sa joie.

— Amoureux bête ! J'en perds le boire et le manger. Je n'ai pu avaler à dîner qu'une douzaine d'ortolans et quelques cailles de Tunis.

Pauvre M. Auriou !

— Je suis amoureux, amoureux, amoureux !

Rogoff répondit :

— A ce point ? Eh bien, je vous plains.

— Comment ! vous me plaignez ?

— Coulons à fond, je vous en prie, dit Rogoff, cette affaire Cassard.

— Peuh ! dit Auriou avec un dédain suprême, c'est un homme à bas.

— C'est un homme plus fort que vous ne pensez.

— Parce que ?

— Parce qu'il a raison.

— Monsieur de Rogoff! prononça Auriou en se redressant superbement, je vous engage à mesurer vos paroles.

Rogoff rapprocha son fauteuil du sopha.

— Monsieur Auriou, répliqua-t-il d'un ton froid et résolu, je vous engage à ne point dépenser avec moi vos grands airs. Economisez-les pour de meilleures occasions.

— Qu'est-ce donc à dire, s'il vous plaît?

— Parlons franchement une bonne fois, je vous prie, monsieur Auriou, dit Rogoff; vous êtes très-riche et je suis très-pauvre; ce n'est pas une raison pour que nous n'arrivions jamais à régler nos comptes.

Auriou se prit à siffloter un mignon petit air.

Rogoff lui dit :

— Monsieur Auriou, je vous reconnais le droit d'impertinence. Pourquoi en abuser?

Auriou cessa de siffloter son petit air.

— Merci, dit Rogoff. Causons. Vous m'avez promis jadis cinq cent mille livres si je vous gagnais ce procès inique et ridicule que vous intentiez à M. Cassard. Le droit du bonhomme était si évident que j'hésitai. J'eusse mieux aimé prendre la lune avec les dents. Néanmoins, je comptais un peu sur la proverbiale fausseté des balances de Thémis, et j'eus

raison, car le procès fut gagné haut la main. Où sont, je vous prie, mes cinq cent mille livres?

— Vieille histoire! dit Auriou.

— Vous refusez formellement de me payer?

— Je fais honneur à ma signature, monsieur de Rogoff.

— Et à votre parole?

Auriou ferma les yeux à demi :

— Ai-je signé quelque chose? demanda-t-il au lieu de répondre.

— Non.

— Alors, très-cher, prenez la peine de m'intenter une action en justice.

Il secoua son jabot et reprit son mignon petit air à l'endroit où il l'avait laissé.

Rogoff attendit la fin du petit air mignon.

Il n'avait pas trop l'air en fureur, et Auriou qui le regardait, conçut une vague inquiétude.

Quand Auriou eut fini, Rogoff reprit d'un ton de discussion polie et mesurée :

— Vous m'avez joué, cher monsieur Auriou. Je trouve que vous avez très-bien fait.

Auriou salua.

— Cher monsieur Auriou, continua Rogoff, j'ai envie de vous jouer à mon tour.

— Vous dites? interrogea le financier.

— Je dis que j'ai fait aujourd'hui, par hasard, une assez bonne prise.

— Quelle bonne prise avez-vous faite comme cela, monsieur de Rogoff?

— Je dis que je me trouve avoir en poche l'original du contrat passé entre vous et M. Cassard en l'année 1709...

— Ah! bah! fit Auriou, qui se rapprocha involontairement.

— Plus, ajouta Rogoff, une lettre d'audience adressée à ce même M. Cassard par le cardinal de Fleury, premier ministre.

— Pas possible!

— Très possible!

Rogoff frappa sur la poche de son pourpoint.

— Je dis, ajouta-t-il encore, que ce contrat et ce permis d'audience peuvent vous mener très-loin, mon cher monsieur Auriou.

— C'est à discuter, monsieur de Rogoff.

— Je dis enfin, acheva ce dernier, que je suis las d'attendre, très-las, et que si je n'ai pas demain matin mes cinq cent mille livres en bonnes espèces sonnantes...

— Que ferez-vous, mon très-cher?

— Ce que je ferai?

— Dites-moi cela.

— Je rendrai les pièces à M. Cassard : celles-là et d'autres. Je lui donnerai en même temps la manière de s'en servir... et vous lui paierez deux millions tournois, mon cher monsieur Auriou.

— Diable! monsieur de Rogoff.

— Plus les intérêts composés desdits deux millions tournois pendant dix-huit ans et demi, c'est-à-dire plus de cinq millions.

— C'est beaucoup d'argent.

— Enormément d'argent! mais vous paierez monsieur Auriou.

— Vous croyez, monsieur de Rogoff?

— J'en suis parfaitement sûr. Et que dites-vous de cela, s'il vous plaît, à votre tour?

Auriou se mit à l'aise sur le sopha.

— Ma foi, mon cher bon ami, répliqua-t-il, je dis que vous faites ce que vous pouvez. Je vous approuve, moi! Mais votre position est fâcheuse, très-fâcheuse. Vous n'êtes pas en état de lutter contre Auriou!

— C'est ce que nous verrons!

— Laissez donc! vous portez un faux nom, trèscher.

Rogoff pâlit.

— Vous n'avez ni sou ni maille, poursuivit le traitant, et le point d'appui vous manque absolument.



Moi qui vous parle, pour deux à trois cents louis, je vais avoir ce soir un lettre de cachet contre vous.

Rogoff recula comme s'il eût marché sur un serpent.

— Vous oseriez ! balbutia-t-il.

— Parfaitement, répondit Auriou avec calme.

Rogoff était livide, et ses mains crispées voulaient saisir le traitant à la gorge.

On conçoit un violent désir d'étrangler une gorge si dodue.

Et s'il n'était malséant de mettre en scène de pareilles bêtes, nous dirions que plus le crapaud est gros, plus on a tentation de l'écraser sous une roche.

— Si une fois vous me poussez à bout, monsieur! s'écria Rogoff, qui se tenait à quatre pour ne pas éclater.

Auriou vit bien cela.

Il n'y avait personne dans le salon ni dans les galeries voisines.

Auriou pensa qu'il était temps de mettre un peu d'eau dans son vin.

— Allons! grand enfant! dit-il d'un air tout aimable, n'envenimons pas les choses. Vous avez beau être une manière d'avocat maintenant, vous avez gardé les mœurs batailleuses des volontaires de ma-

rine. Toujours le marché au poing! c'est un tort. Tenez, moi qui suis plus raisonnable, je veux bien transiger, quoique j'aie pour moi tous les avantages. Cela vous plaît-il ?

— Que m'offrez-vous? demanda Rogoff avec défiance.

— Trente mille livres comptant.

— Monsieur! vous vous moquez de moi!

— Quarante mille!

— Je trouve étrange...

— Voyons, cinquante mille livres! mais c'est mon dernier mot.

— Je refuse.

— Laissez donc! on ne refuse jamais cinquante mille livres.

— Je refuse!

— Et si vous m'amenez demain cette jeune fille dont je raffole ?...

Il s'arrêta pour répéter avec gentillesse :

— Sur mon honneur, j'en raffole!

— J'ajouterai, reprit-il, cinq cents beaux louis d'or que je vous paierai comptant.

— Mais, dit Rogoff ébranlé, c'est me dépouiller!

— Rouleaux sur table!

— Si j'étais sûr de cela, au moins...

— Tenez! tenez! fit Auriou, il se forme! Ce que c'est que de vivre à mon école!

— Vous m'avez trompé tant de fois!

— Il se forme! Présentez-vous avec cette adorable enfant, et je vous donne ma parole d'honneur...

— Je préférerais à votre parole d'honneur, interrompit Rogoff, le moindre bon sur votre caisse.

Auriou lui frappa sur l'épaule paternellement.

— Je ne ris pas, Rogoff, dit-il, vous vous formez à vue d'œil. Il faudra bientôt compter avec vous.

Dans les galeries, on entendit des éclats de rire lointains. Le roulement des carrosses commençait à ébranler le pavé des rues voisines.

— Vous aurez un bon sur ma caisse, reprit Auriou.

Et comme le bruit approchait, il ajouta en changeant de ton :

— Rogoff, je ne veux pas abuser des avantages que j'ai sur vous. Je parle sérieusement. J'oublie les paroles un peu vives qui vous ont échappé. Pas d'excuses! Si l'affaire Cassard se termine demain bien définitivement, vous aurez cent mille francs.

— Hein! s'interrompit-il avec une sincère admiration pour lui-même; suis-je assez généreux!

— On est encore forcé de vous remercier, balbutia Rogoff.

— Sans préjudice des cinq cents louis pour la petite, ajouta Auriou.

— A la bonne heure !

— Comprenez bien ! Si vous ne m'amenez pas la petite, rien de fait !

— Cependant, voulut objecter Rogoff, il pourrait arriver...

— Chut ! voilà le monde. C'est dit, rien de fait !

XII

LA COUSINE DE CAMPAGNE

Les salons s'étaient remplis; les girandoles allumées rivalisaient d'éclat avec le jour. Thérèse Bagasse, la bonne grosse fille, avait voulu éblouir ses amis, les gentilshommes, et faire crever d'envie toutes les bonnes grosses filles, comtesses, baronnes, ou autres, ses camarades.

Elle était riche et un peu avare; mais quand elle s'y mettait, c'était pour tout de bon.

L'enfilade des salons présentait un aspect féerique.

Le petit paradis du pauvre Alfred Morisseau des Champs resplendissait comme une gloire. Le boudoir surtout, où la charmante Clotilde était accouchée de ses deux enfants, présentement à l'hôpital, rayonnait véritablement.

C'était un feu d'artifice dans un bouquet de fleurs!

Croyez bien que si Alfred Morisseau des Champs se fût présenté à Thérèse en ce jour de fête avec l'humilité convenable, la bonne grosse fille ne lui eût pas refusé un emploi de valet ou de frotteur.

Elle n'avait point de rancune et n'en voulait guère à ceux qu'elle avait écorchés vifs.

Ce Morisseau de Pontoise! L'honneur qu'il avait eu, le double honneur de posséder Thérèse Bagasse, du Pont-d'Amour, et de nommer son ami l'illustre Marseillais Auriou, ne valait-il pas bien ses millions envolés et ses deux paradis perdus!

Le boudoir était ravissant. Il faut se figurer ce petit temple de l'Amour obligeant, un luxe rose et coquet, une voluptueuse mollesse, un nid sensuel et souriant, où l'ivresse montait au cerveau d'elle-même.

Le tapissier d'une bonne grosse fille doit savoir quel duvet on emploie pour établir ces nids-là.

Mais que de monde il y avait chez madame la comtesse! Vous savez l'éternel échec des bonnetiers

enrichis; vous savez qu'ils passent leur vie à ouvrir des salons qui restent vides, et à pleurer pour avoir des convives qui ne viennent point.

Les parasites eux-mêmes font les cruels vis-à-vis des bonnetiers en retraite.

On irait plus volontiers dîner chez le bourreau !

Il y a des gens qui se laissent avoir faim, plutôt que de subir le service en vermeil de M. Chapard, ancien fabricant de bas de Paris, présentement maire quelque part dans la banlieue.

Pour avoir des danseurs à ses fêtes et des fourchettes vivantes à sa table, M. Chapard est obligé de faire des bassesses.

Et encore ses fourchettes et ses danseurs sont de la plus minable qualité.

Mais une bonne grosse fille ! c'est bien différent ! La honte est d'avoir vendu des bas. Il n'y a point d'infamie à dépouiller des chrétiens jusqu'aux os.

Thérèse Bagasse avait un cercle très-brillant.

Nous ne plaisantons pas : la comtesse Thérèse recevait de très-beau monde.

Nous ne disons trop rien des femmes qui ornaient ses salons; mais les hommes appartenaient aux classes les plus élevées, et les courtisans y étaient en majorité.

Le dictionnaire nie cependant que courtisane soit le féminin de courtisan.

Pour se procurer des courtisans, M. Chapard eût vendu son âme !

Touché que nous sommes de sa peine amère, nous lui offrons le moyen d'acquérir des fourchettes animées et de se concilier des danseurs : qu'il se fasse usurier.

Madame Muller était là, et madame Forbach, et madame Wilhem : trois tyroliennes.

Il y avait la baronne du Tage, petite Portugaise noire comme un grain de cassis, qui aurait pu porter à sa ceinture, comme les Chérokées ou les Chippewas, trente chevelures d'enfants prodigues scalpés.

Il y avait Olympia de Milan, Imperia de Venise, deux Italiennes pur sang, natives de Béziers.

La vicomtesse de Belleville représentait l'aristocratie française.

Pour l'Angleterre, on avait Pamela Digby ; pour l'Espagne, Dolorès l'Andalouse.

Toutes, femmes de choix. Et la qualité vaut mieux que la quantité.

Pour chaque femme on comptait une douzaine d'hommes.

La raison, c'est que madame la comtesse de Peschiera n'avait pas voulu de bourgeoises.

Pas une! Madame Muller était margravesse; madame Forbach, rhingravesse, et madame Wilhem. gaugravesse, — dans leur pays.

Olympia portait le deuil d'un marquis; Imperia était la veuve d'un cousin germain du doge.

Pamela Digby, séduite autrefois par uu lord, en avait postérieurement épousé plusieurs, sous l'œil de Dieu.

Dolorès l'Andalouse, célibataire, descendait en droite ligne de Chimène et du cid Campéador.

Pendez-vous, Chapard, pendez-vous, fût-ce avec une bretelle coufectionnée par vos soins!

Vous n'aurez jamais cette fine fleur des beaux que les bonnes grosses filles se procureut sans effort.

Vous n'aurez jamais Poilbriant, La Rigaudière, Matifand, Aubenas, quatre marquis!

Et le marquis d'Aubenas en valait bieu deux pour le moius, tant il avait de triomphes à la cour et à la ville!

Vous n'aurez jamais Saint-Phar, Saiut-Léon, Saint-Cyr, Saint-Marc et Saint-Omer : cinq comtes!

Et quels comtes!

Des comtes pour tout de bon, de vrais comtes, des comtes à brettes, à poudre, à cannes, à jabot, à mouches; — des cœurs!

Nous laissons de côté les vicomtes, les vidames et les barons, qu'il faudrait nombrer par douzaines.

Parmi les chevaliers, nous citerons seulement M. de Fumeterre; Fumeterre, le vainqueur, le sémillant, l'impayable, la fleur des pois des chevaliers.

Fumeterre avait été une des dernières passions de notre belle comtesse, qui se permettait maintenant des passions.

Tout le monde était en train de rire. On disait que la comtesse devait présenter à son cercle une cousine de province qui était belle à miracle.

On attendait.

Dans le boudoir, Olympia, Imperia, la baronne du Tage et M. le marquis d'Aubenas tenaient le dé au milieu des invités de pacotille. Auriou venait d'entrer, tenant son Rogoff sous le bras.

Les trois dames poussaient de terribles éclats de rire.

— Ah! ah! ah! ah! faisait Imperia, la cousine du doge, ah! qu'elle est bête!

— Qu'elle est bête! qu'elle est bête! répétaient Olympia et la petite baronne, avec une égale admiration.

— N'est-ce pas, mesdames, que c'est adorablement joli? disait le précieux marquis d'Aubenas, la

main dans sa dentelle et le tricorne sous le bras gauche.

— Qu'est-ce qui est joli? demanda Auriou; je me mets aux genoux de ces dames.

— Je gage qu'on parlait de notre belle comtesse, dit Rogoff.

— Précisément. Je racontais à ces dames et à ces messieurs la dernière repartie de notre toute ravissante.

Nouveaux rires.

Et nouveau cri d'admiration de la dogaresse Imperia, qui dit en changeant de genre :

— Ah! qu'il est bête!

Des Vénitiennes ont de ces mots-là.

— Vous savez, Auriou, reprit Aubenas, la femme de qualité...

— Qui lit à l'envers comme à l'endroit? interrompit le financier.

— Juste! c'est historique!

— Il n'y a qu'elle pour ces trouvailles!

Sur notre honneur, Olympia, Imperia et la baronne du Tage étaient très-jalouses.

— Ceci est déjà bien vieux, belles dames, dit Rogoff en s'avançant; moi, j'en sais une qui est toute fraîche.

— La date?

— Avant-hier.

— Voyons! voyons!

Rogoff se posa.

S'il avait eu un habit plus sortable, Olympia aurait passé son bras sous le sien.

— Vous savez, commença-t-il, que notre délicieuse comtesse est au mieux, depuis cinq ou six semaines, avec le chevalier de Fumeterre?

— Histoire ancienne! interrompit la baronne du Tage, qui savait pertinemment à qui Fumeterre s'adressait pour le moment.

— Attendez donc! le chevalier, qui est parti avant-hier pour l'armée...

— Comment! parti! se récria la petite baronne du Tage.

— Laissez donc conter l'histoire, firent ensemble Olympia de Milan, et Imperia de Venise.

Il paraît que le chevalier n'était pas parti pour la petite baronne.

— Avant-hier, reprit Rogoff, au moment du départ, Fumeterre dit bien tendrement à notre belle comtesse, comme cela se doit : « Chère, m'écrirez-vous? — Assurément, lui a répondu la comtesse du ton le plus affectueux, je vous écrirai tous les jours que Dieu donne, si vous voulez bien me faire un modèle de lettre. »

— Magnifique ! s'écria Aubenas.

— Superbe ! firent Olympia et Imperia.

— Je vais dire à Fumeterre de lui faire son brouillon, pensa la baronne du Tage.

— L'idée du modèle de lettre vaut véritablement de l'or ! reprit Aubenas.

La Rigaudière, Matifand, Poilbriand, marquis; Saint-Léon, Saint-Cyr, Saint-Phar, Saint-Marc et Saint-Omer, comtes, trouvèrent également l'idée délectable.

Un grand mouvement se fit dans le salon voisin.

— La voici, messieurs, s'écria Rogoff. Sauve qui peut ! ne me vendez pas !

— Vous sortez ? lui demanda Auriou.

— Il me semble qu'en ce moment je ne pourrais regarder sans rire notre belle souveraine, répondit Rogoff; je vais faire le tour des salons.

— Sans attendre la cousine de province ?

— Je reviendrai.

Il s'esquiva au moment ou le bruit, plus voisin, annonçait l'entrée de la comtesse.

Le petit cercle assemblé dans le boudoir se composa un maintien de circonstance. Les trois femmes prirent des airs ingénus, et les hommes pavanèrent pour se faire la main.

La portière du salon voisin se souleva.

Thérèse Bagasse, parée comme un reposoir de la Fête-Dieu, passa le seuil.

Elle avait tant de choses sur le corps, que nous ne savons par où commencer.

Gazes, franges d'or, rubans, velours, diamants, un vrai paquet de magnificences !

Elle ne se serait pas donnée elle-même pour quatre mille louis.

— Tenez-vous droite, ma petite, dit-elle rapidement à quelqu'un qui la suivait; l'air plus fier. Ne me compromettez pas, moi qui ai une réputation d'esprit et d'élégance.

— Elle serine la cousine de province, dit Olympia.

— Madame, je ferai de mon mieux, répondit humblement Hélène.

Elle entra.

Elle avait une robe blanche dont la comtesse ne voulait plus ; une guirlande de corail (le corail n'était pas de mode) s'enroulait dans les masses de ses cheveux noirs.

C'était toute sa toilette.

Un murmure d'admiration s'éleva dans le boudoir.

Elle était si merveilleusement belle ainsi, que les femmes elles-mêmes se levèrent.

— Mais c'est qu'elle est très-bien! dit la marquise Olympia de Milan.

— Où a-t-elle été chercher celle-là? demanda la cousine du doge avec mauvaise humeur.

La baronne du Tage fronça ses sourcils noirs, et ne pensa plus au brouillon de lettre.

— Ecoutez, ma petite, dit Thérèse à Hélène, quand j'entre quelque part, il y a toujours comme cela un murmure flatteur. Je fais de l'effet!

— Bien le bonjour, messieurs et mesdames, ajouta-t-elle en essayant une révérence de cour.

Hélène salua le plus gauchement qu'elle put.

Elle ne put pas saluer assez gauchement, car tout le monde s'étonna de sa grâce.

Elle avait parcouru le boudoir d'un coup-d'œil rapide.

— Il n'est pas là! pensa-t-elle avec tristesse.

— Ma charmante voisine, dit Auriou à la comtesse, nous nous occupions justement de vous.

— Est-il bête! pensa Imperia, la Vénitienne.

— Nous chantions vos louanges, dit Marifaud.

— Comme toujours, ajouta Poilbriant.

— Et peut-on faire autrement? conclut La Rigaudière.

Ainsi parlèrent les trois marquis.

Les cinq comtes dirent aussi des choses assez délicatement tournées.

Aubenas, quatrième marquis, continua effrontément :

— Nous parlions de cet esprit enchanteur qui vous distingue.

— Ah ! dame ! quant à ça, j'ai de l'esprit, interrompit Thérèse ; ça va bien, mesdames?

— De cette grâce suprême... poursuivait Aubenas.

— De la grâce aussi, dit la comtesse, mais ces dames en ont presque autant que moi.

De bonne foi, elle crut avoir fait une énorme concession à ses nobles amies.

Celles-ci se prirent à rire.

Ces messieurs se tenaient à quatre pour ne pas applaudir comme au théâtre de la Foire.

— M. Auriou, reprit Thérèse, merci bien de votre complaisance. Je me suis habillée dans votre boudoir, là-bas. On y est très à mon aise.

— Est-elle bête ! grommela Imperia.

— A mon aise est joli ! fit Saint-Cyr, comte.

— Mignon, dit Matifaud.

— Mignard, ajouta La Rigaudière.

— Comme tout ce qui tombe de son adorable bouche ! s'écria Aubenas.

— Alors, dit Auriou, madame la comtesse est satisfaite du pavillon que je lui ai cédé?

— Si ça ne m'allait pas, repartit Thérèse, c'est donc que je serais bien bégueule!

— Jamais ce pavillon n'aura vu tant de beautés! reprit galamment Auriou.

— Ah! dame! c'est vrai, dit Thérèse; j'ai fait comme chez moi. Il a tout vu, ce pavillon!

— Fi donc! essaya la baronne du Tage.

Mais les quatre marquis, les cinq comtes et tous les autres gentilshommes poussèrent une furieuse acclamation.

— Il a tout vu! répéta Aubenas; messieurs, il a tout vu!

— Il a tout vu! s'écria Matifand en se pâmant.

— Ah! dit La Rigaudière, il a tout vu!

— Est-ce assez madrigal?

— Assez frais! assez piquant!

— Voyez-vous, ma petite, murmura fièrement Thérèse à l'oreille d'Hélène, ils disent comme ça que je suis madrigale... pour dire, vous m'entendez bien, que je suis... Enfin, c'est des mots de la cour que vous ne pouvez pas comprendre.

Et dans le paroxysme de son triomphe, elle ajouta :

— On ne dit ça qu'aux princesses du sang!

Hélène écoutait sérieuse et respectueuse.

— Messieurs et mesdames, reprit Thérèse tout haut, permettez-moi de vous présenter une cousine de la campagne qui m'a tombé des nues ce matin. Elle est un petit peu gauchère... et pas mal pataraude, comme on dit dans son pays. Mais ne faites pas attention. Tout le monde ne peut pas être des aigles.

— Voilà encore un tour de phrase bien délicat! dit Auriou.

— Moi, j'aime gauchère! fit observer La Rigaudière.

Saint-Cyr et Saint-Omer préféraient pataraude.

Pataraude eut un succès.

— Sont-ils bêtes! pensait cependant Imperia cousine du doge.

Auriou salua Hélène lestement.

— Madame, dit-il, quel heureux pays nous envoie une aussi belle personne?

— Vous êtes bien honnête, monsieur, fit Hélène niaisement.

Elle prit les deux pans de sa robe et fit la révérence.

— Elle n'est pas forte, pensèrent les trois femmes rassurées.

— Auriou! Auriou! s'écria la comtesse Thérèse,

ne la poussez pas avec vos compliments... elle ferait bien sûr quelque coq-à-l'âsse!

Elle prit le bras de Saint-Léon ou de Saint-Cyr pour faire le tour du boudoir.

D'autres versions prétendent que le bras qu'elle prit appartenait à Saint-Omer.

Hélène avait levé sur le financier un regard timide.

— Auriou! pensa-t-elle en tressaillant.

— Qu'a-t-elle donc? se demandaient les trois femmes, qui la dévoraient de l'œil. Est-ce qu'elle connaît son Auriou, par hasard?

Au fait, que pouvait être une cousine de la belle Thérèse?

— Vous me demandez d'où je viens, monsieur? dit Hélène d'un ton très-naïf et en traînant à dessein son accent. Ah! c'est bien loin d'ici, da, mon pays!

— Est-elle bête! décida la Vénitienne.

— Mais on y voit de tout comme à Paris, reprit Hélène, qui regarda Auriou en face, des financiers qui sont généreux, bienfaisants, charitables... et pas juifs du tout!

Auriou fit un peu la grimace.

— Oh! oh! pensa Aubenas, qui examina plus attentivement la cousine de la campagne, ça me paraît touché assez rudement!

Dans le salon, tout le monde riait en regardant Auriou.

Hélène continuait avec une simplicité merveilleusement jouée :

— Ma foi, nenni, pas juifs du tout! Et qui n'ont pas gagné leur fortune à dépouiller le tiers et le quart. Ils ont des millions, c'est vrai; mais leurs millions ne doivent rien à personne. Oh! non! Et leurs beaux écus ne sentent ni le sang ni les larmes!

Il se fit un silence.

Auriou était très-pâle.

Aubenas ricanait.

— Allons! bien touché! fit-il entre haut et bas.

— Est-ce que ce n'est pas comme ça par ici? demanda Hélène avec un accent de naïveté irrésistible.

Auriou tourna le dos, et un grand éclat de rire s'éleva autour de lui.

— Que dit-elle? demanda de loin la comtesse Thérèse.

— Des choses charmantes, répliqua Aubenas.

— Eh bien! ça m'étonne, fit la comtesse.

— Auriou, mon cher Auriou, disaient les trois femmes au financier, celle-là vous a servi votre paquet!

Auriou haussa les épaules.

Ce n'était qu'un financier. Il était assez sot pour montrer sa méchante humeur.

— Ah çà ! belle dame, reprit le marquis d'Aubenas, vous ne nous avez pas nommé le paradis terrestre où les traitants sont faits comme cela ?

Hélène adressa au marquis une jolie révérence.

— Non da? répliqua-t-elle en souriant bonnement. C'est donc que j'ai oublié. Mais vous devinerez peut-être bien quand j'aurai ajouté que, chez nous, les courtisans sont sincères, modestes, indulgents pour les simples...

— Oh ! oh ! fit Auriou, qui se rapprocha vivement, il y en a donc pour tout le monde ?

— Elle va faire fureur, ma chère, dit Olympia à Imperia.

— Tu es bête ! répondit la brune Vénitienne de Béziers.

La baronne du Tage était toute triste.

— Marquis, chacun son tour ! murmurait-on aux oreilles d'Aubenas.

— Qu'ils ne sont pas flatteurs du tout auprès des puissants, poursuivit la cousine de campagne, pas persiffleurs vis-à-vis des faibles...

— Bon ! fit Auriou; allez !

— Et qu'ils ne vendent jamais leur âme au démon, acheva Hélène, pour des titres, pour des places, pour

des cordons, au lieu de les gagner à la pointe de leurs vaillantes épées !

Auriou frappa sur l'épaule du marquis :

— En pleine poitrine, cher, dit-il.

Mais Aubenas, qui n'était pas un financier, riait de la meilleure grâce du monde.

Et quand Hélène, avec sa simplicité perfide, lui répéta la question qui avait si fort démonté le gros Auriou :

— Est-ce que ce n'est pas comme ça par ici ?

Aubenas salua fort gracieusement et répondit avec une froideur polie :

— Si fait, belle dame, si fait !

La comtesse Thérèse fendait la presse à tour de bras. Elle avait entendu les rires.

— Je parie qu'elle aura fait quelque coq-à-l'âsse ! s'écria-t-elle en ce moment.

— Ma cousine, répliqua Hélène d'un ton sournois, excusez-moi. Je n'ai pas reçu la même éducation que vous.

— Attrape ! pensa Aubenas.

Toutes les lèvres se pincèrent.

La comtesse avait aussi son paquet.

Mais cela ne la gênait guère.

— Ah ! dame, moi, fit-elle, comme si elle eût reçu à brûle-pourpoint un compliment des plus flatteurs,

je ne peux pas cacher que l'éducation, c'est mon fort ! Je n'en suis pas plus fière pour ça, parce qu'il n'y a que les gens du commun pour s'en faire accroire.

On ne pouvait que s'incliner.

Tout ce que disait cette Thérèse était marqué au coin du bon sens le plus exquis.

— Dites donc, vous, ma petite ! reprit-elle en élevant la voix, puisque vous n'avez pas assez d'éducation pour vous conduire dans les sociétés, allez danser.

Il y avait longtemps qu'Hélène avait envie de pénétrer dans le bal, afin de chercher partout.

Il était peut-être dans un des salons.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma cousine, répondit-elle.

— Allons ! s'écria Thérèse, un danseur ! Nous n'aurons pas la presse. Qu'est-ce qui se sacrifie ?

Les trois femmes du monde, Olympia, Imperia et la baronne du Tage devinrent attentives. Elles sentaient qu'il y aurait presse.

En effet, un mouvement général se fit. Les quatre marquis, les cinq comtes et tous les gentilshommes de rang inférieur s'élancèrent à la fois vers Hélène.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est ? fit Thérèse étonnée.



Tous ces concurrents, qui se *sacrifiaient* pour danser avec Hélène, se rencontrèrent dans leur empressement.

Le plus heureux fut un cadet de Normandie, qui la prit sans façon sous le bras et l'entraîna en ébauchant une bourrée.

Aubenas avait été un des plus ardents à se dévouer, malgré le paquet; Auriou lui-même s'était avancé. Son gros ventre seul l'avait empêché de l'emporter sur le cadet de Normandie.

— Elle fera fortune, si elle veut, dit la baronne du Tage.

— Ils en sont fous ! ajouta Olympia.

— Les hommes sont si bêtes ! conclut la Vénitienne Imperia.

— Avez-vous vu, mesdames, dit la comtesse en se rapprochant d'elles, comme tous ces messieurs se sont élancés à la fois? C'est toujours ainsi quand il s'agit de me faire plaisir. Ils dansent avec elle pour me plaire.

Hélène avait déjà disparu au bras de son cavalier. Les gentilshommes l'avaient suivie jusqu'au seuil d'un regard d'admiration.

— Hein! fit Thérèse, se jette-t-elle là-dessus la paysanne! Moi, je ne suis pas comme ça la danse me fait suer.

— Et quand on sue... grommela le comte de Poilbriant.

En ce siècle, ils parlaient encore latin.

— J'aime mieux, répliqua la comtesse, les divertissements où l'esprit se déploie.

— Si nous jouions au noble jeu de l'oie? demanda La Rigaudière.

— C'est trop bête ! répliqua Imperia.

— Ah ! dame, oui, appuya la comtesse; causons plutôt entre soi, dans l'intimément.

— C'est cela ! s'écrièrent tous ces messieurs.

— Dans la conversation familière, ajouta Aubenas, votre supériorité est tellement incontestable...

— Je saîs bien. Tout le monde le dit, je cause comme un ange... Y a-t-il des nouvelles de la cour?

— Moi, répondit Auriou, je n'ai rien entendu dire.

— On ne parle plus du tout de la guerre.

— Les ambassadeurs du Maroc sont partis.

— M. le duc de Richelieu a la coqueluche...

Imperia se mit à rire et dit :

— C'est ceux-là qui sont bêtes !

— Il y a pourtant une nouvelle, fit La Rigaudière; Son Excellence le cardinal de Fleury est décidément installé à Versailles.

— Ça ne me fait rien, riposta Thérèse en bâillant. Je n'ai pas affaire à lui.

— A propos du cardinal, reprit M. d'Aubenas, on parle d'une assez bonne histoire. Vous savez, ce pauvre bonhomme Jacques, le solliciteur intrépide, l'homme aux requêtes en dix-huit volumes, qui nous amusait tous dans l'antichambre du cardinal?

— Cassard-les-Papiers ?

— Cassard-Pétition ?

— Cassard-Mémoire ?

— Eh bien ? demanda Auriou.

— Eh bien ! repartit Aubenas, il paraît qu'il n'amusait pas le cardinal. On dit d'ailleurs que c'est un mécontent, un homme dangereux. Son Eminence a signé une lettre de cachet, et s'il se présente sans permis d'audience, Cassard-Mémoire ira à la Bastille.

La comtesse bâilla une seconde fois.

— Quelque chose de plus divertissant, messieurs, dit-elle : une aventure croustillante; moi, j'aime ça, d'abord !

Ces dames jouèrent de l'éventail.

— Divin ! murmura Aubenas.

— Des horreurs ! appuya la comtesse Thérèse. Il n'y a rien de gentil comme ça ! Quelqu'un de vous sait-il des horreurs ?

— Devant des dames... commença Poilbriant.

— Moi ! s'écria la comtesse, je ne suis pas petite

bouche ! Il n'y a que les bourgeoises pour s'effaroucher quand on déshabille une bonne aventure. Si ces dames n'en usent pas, emmenez-les danser.

Ces dames en usaient.

— A qui le tour? demanda la comtesse.

— Moi, dit La Rigaudière, je peux vous raconter l'enlèvement de la petite mercière Frappart...

— On connaît ça, interrompit Thérèse. Chaud ! chaud ! A une autre.

Marquis et comtes se creusaient la cervelle.

Aubenas vint au centre du cercle :

— Belle dame, dit-il, je sais une histoire de galanterie à faire dresser les cheveux !

L'eau vint à la bouche de Thérèse.

— C'est tellement vigoureux... poursuivit Aubenas.

— Dites ! dites !

— Je craindrais vraiment...

— Est-il bête ! fit Imperia dans le fond de son cœur.

— Qu'est-ce que vous craindriez ? s'écria la comtesse offensée; est-ce que nous ne valons pas bien des hommes?

— Si fait... il s'agit de quatorze jeunes filles du village de Chatou, près de St-Germain-en-Laye. La plus âgée a quinze ans. Dans la nuit de samedi à

dimanche, quatorze pensionnaires de l'hôtel royal des Invalides...

— Mesdames ! dit Rogoff en entrant, je vous annonce que Dugay-Trouin vient d'entrer dans les salons.

— Dugay-Trouin ! répétèrent tous les hommes à la fois.

Ces dames se levèrent d'un commun mouvement.

— Je ne le connais pas, moi, ce foudre de guerre, dit Aubenas en gagnant la porte.

— Allons le voir ! allons le voir !

— Mais l'histoire ! dit la comtesse.

— Plus tard, belle dame, répliqua Aubenas, qui lui offrit son bras ; à Duguay-Trouin d'abord !

— Non, non, l'histoire ! Je ne me fiche pas mal de Duguay-Trouin, moi !

Aubenas cligna de l'œil en regardant les invités, qui s'étouffaient pour ne pas rire trop haut.

— A Duguay-Trouin ! répéta le cercle entier.

Aubenas et la comtesse ouvraient la marche. Tous les invités les suivaient en masse, écoutant la comtesse Thérèse, qui demandait à son cavalier, avec insistance, l'histoire des quatorze jeunes filles et des quatorze pensionnaires de l'hôtel royal des Invalides.

XIII

HÉLÈNE

Rogoff était resté seul dans le boudoir. Rogoff n'avait aucune envie de voir Duguay-Trouin, le héros du jour. Il était très-préoccupé.

Rogoff, nous nous en souvenons, n'était pas présent lorsque madame la comtesse de Peschiera avait amené dans le boudoir sa cousine campagnarde, mais il avait rencontré la cousine dans le bal, au bras de son cavalier.

Il était sûr d'avoir reconnu Hélène.

Que venait-elle faire là? comment s'y était-elle introduite?

Que voulait dire cette parure presque brillante?

Et Rogoff avait bien remarqué qu'Hélène cherchait avidement quelqu'un dans la foule.

Qui cherchait-elle?

Il fallait bien peu de chose pour briser la chaine à l'aide de laquelle Robert Arvy tenait Hélène garrottée.

Robert Arvy avait peur.

Comme il réfléchissait ainsi, cinq minutes environ après le départ de la comtesse et de ses fidèles, la portière du boudoir se souleva lentement.

Hélène montra sa belle et pâle figure entre les rideaux ouverts à demi.

Rogoff recula d'instinct et se mit à l'écart.

Hélène jeta dans le boudoir un regard distrait.

— Il n'y a plus personne, murmura-t-elle.

Rogoff se disait :

— Tout est au mieux, puisque la voici, cela m'épargnera ma dernière visite.

— Et qui sait, pensait-il, pendant que son esprit inventif travaillait, qui sait quel parti je puis tirer de sa présence ici?

Hélène entra, le front penché, la paupière baissée.

Elle se croyait seule.

Dans ces immenses et brillants salons, Hélène n'avait point trouvé ce qu'elle cherchait.

Elle avait été partout, — partout dans la fête, pas un coin du bal qu'elle n'eût exploré !

Il n'était pas là !

— C'était un fol espoir, se disait-elle, un rêve. Et d'ailleurs, se souviendrait-il de moi ?

Rogoff toussa.

Hélène tressaillit et se retourna.

Quand elle aperçut Rogoff, son premier mouvement fut de prendre la fuite.

Rogoff lui barrait déjà le passage.

Il avait aux lèvres un sourire railleur, et sa mine était plus insolente encore qu'à l'ordinaire.

— Il paraît que nous passons nos loisirs gaîment ? dit-il avec sarcasme.

— Toujours cet homme ! pensa Hélène.

— Je puis vous dire sans compliment, reprit Rogoff, que je suis enchanté de vous trouver ici. Vous savez que j'avais une dernière visite à vous faire ?

— Vous m'en aviez menacée, monsieur, dit Hélène.

— L'expression n'est pas bienveillante, mais elle est juste.

— Comme il n'y a plus rien à voler dans le secrétaire de mon père, reprit Hélène, j'espérais...

— Brisons là, interrompit Rogoff durement, je ne suis pas en humeur de plaisanter. Cette visite, je vous l'épargnerai, Hélène. Et je vous en expliquerai ici le but. J'aime votre fille.

Hélène tressaillit de la tête aux pieds et devint plus pâle qu'une morte.

Elle s'appuya, défaillante, au dossier d'un fauteuil.

Puis ses deux mains se joignirent pendant que ses beaux yeux éplorés se levaient vers le ciel.

— Je l'avais donc deviné, mon Dieu ! s'écria-t-elle; mon Dieu ! je ne vous demandais qu'une chose : le salut de mon enfant ! Et voilà que vous l'avez jetée sur le passage de cet homme. Et voilà que cet homme vient à moi, lui qui a tué ma sœur, lui qui m'a déshonorée ! lui qui est chargé de toutes les infamies ! lui qui est l'auteur de toutes nos misères ! le voilà qui vient et qui me dit, comme le maître qui parle à l'esclave : j'aime votre fille !

— Et il me la faut, ajouta Rogoff froidement.

— J'aime votre fille, et il me la faut ! répéta Hélène entre ses dents serrées; c'est cela ! Quand tout mon être a tressailli, quand mon sang s'est arrêté dans mes veines, c'est cela que je redoutais, mon Dieu ! Il la lui faut ! Cet homme ne sait-il pas bien que sous sa volonté je me courbe ? Il m'a demandé de l'or autrefois, je lui ai donné de l'or : il m'a de-

mandé les titres de mon père, sa fortune, son honneur, sa vie ! Je lui ai donné les titres, la fortune, et la vie de mon père ! Maintenant, il me demande ma fille !... Pourquoi ne lui donnerais-je pas ma fille !

Sa voix voulait éclater; les sanglots l'étouffaient.

Elle avait, par instants, le rire terrible et fou des désespérées.

Rogoff lui dit avec une dureté croissante :

— Je ne sais pas si cela est un oui ou un non, Hélène. On peut venir. Il faut répondre.

— Et que fais-je ? s'écria Hélène, est-ce que je ne te réponds pas, Robert Arvy?

— Silence ! fit Rogoff, ce nom dans votre bouche annonce que vous voulez me résister. Il n'est plus temps, Hélène, j'ai le contrat. Maintenant, toutes ces accusations proférées par Jacques Cassard dans ses innombrables mémoires sont des calomnies. Auriou est puissant. Jacques Cassard peut finir ses jours dans un cachot.

— Ne sais-je pas cela ? s'écria Hélène. On en parle dans les salons. Chacun dit que Jacques Cassard est perdu. C'est sa fille qui l'a tué... Cette fille-là, qui a tué son père, pourquoi défendrait-elle son enfant ?

Rogoff prêta l'oreille.

— J'entends des pas... dit-il.

— Laisse venir ! répliqua Hélène.

Puis elle ajouta d'une voix aussi douce qu'un chant :

— Tu ne l'as pas vue, toi, quand elle prie, quand sa voix monte vers le ciel avec son regard d'ange ? Tu ne l'as jamais entendue, le soir, quand elle me dit, après le dernier baiser : Bonsoir, ma mère ! Non... Et que t'importe cela ! C'était le baume suprême de mon martyre, c'était mon amour, ma joie, mon pauvre espoir ! Pour elle, c'était pour elle, mon Dieu, tout ce que j'avais fait ! Ma faiblesse, mes lâchetés, mon crime, c'était pour elle ! Oh ! je suis trop punie ! Il te la faut ? Tu veux que je te la donne ?...

Rogoff souriait toujours.

— J'attends votre réponse, dit-il.

— Tu veux que je te la donne, n'est-ce pas ? répéta Hélène affaissée et comme vaincue.

— Oui, répondit Rogoff, je le veux.

Hélène se redressa de la hauteur de sa taille. Toute sa puissante beauté rayonna dans son regard.

— Eh bien, si tu veux cela, tu es un fou, Robert Arvy, dit-elle en laissant tomber sur lui un regard de dédain, un misérable fou, entends-tu ? Ce que j'ai fait pour ma fille devrait t'apprendre ce que je puis faire encore. Je suis faible, je suis seule, mais je suis

mère. Entends-tu bien : Je suis mère ! Tant que la pensée de ma fille a combattu pour toi, tu étais mon maître. Que pouvais-je contre ta menace ? Tu me disais : Je perdrai votre fille en révélant votre secret. Mais tu viens me demander aujourd'hui de perdre ma fille pour que mon secret ne soit pas révélé. Mais alors, il n'y aurait que moi de sauvée... Moi !

Elle s'arrêta. Jusqu'à ce moment, elle avait parlé avec calme. Sa voix éclata tout à coup, vibrante comme un son de cor.

— Moi ! moi ! répéta-t-elle. Est-ce que je songe à moi ! Est-ce que je veux être sauvée ! Je te dis encore : Tu es un fou qui tend la corde jusqu'à la rompre, qui pousse l'angoisse jusqu'au désespoir, sans songer que le désespoir ne ménage rien et ne craint rien. Frappe, maintenant, frappe, Robert Arvy : je n'ai plus peur de toi !

A son tour, Rogoff était pâle ; ses sourcils se froncèrent malgré lui.

— Alors, dit-il, vous me déclarez la guerre ?

Hélène lui montra du doigt la porte.

— Va-t'en, fit-elle, je n'ai plus rien à te dire.

Elle traversa le boudoir dans toute sa longueur, et elle se jeta sur le sopha.

— C'est votre dernier mot ? dit Rogoff.

Hélène ne lui répondit même pas.

Elle appuya sa belle tête contre sa main et se mit à rêver.

Rogoff resta un instant à la contempler.

— Il me faut pourtant sa fille, pensa-t-il; c'est mon suprême espoir!

Le rire nasal et niais de la comtesse Thérèse se faisait entendre dans le salon voisin.

— Puisqu'elle ne veut pas la donner, reprit Rogoff, on tâchera de l'avoir sans elle.

Il s'élança vers la draperie.

La comtesse était à l'autre bout du salon voisin, qui se trouvait presque désert.

— Pstt! fit Rogoff.

Ma foi, la comtesse vint à lui.

Nous donnons pour rien la recette : les bonnes grosses filles se ressemblent toutes, comtesses ou non.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? dit-elle en s'approchant.

— Chut! fit seulement Rogoff avec une grande affectation de mystère.

La comtesse était comme les enfants. Cette mise en scène la subjugua.

— Pourquoi?... commença-t-elle.

— Chut! vous dis-je. Vous aimez les bonnes plaisanteries?

— A la fureur !

— Regardez cela.

Il souleva la draperie et montra Hélène sur son sopha.

— Elle dort ? demanda la comtesse.

— Profondément.

— Et que voulez-vous lui faire ?

— Chut ! S'est-elle habillée chez vous ?

— Oui.

— Avait-elle un mantelet, un voile ?

— Elle avait un voile ; mais pourquoi ?

— Plus bas ! si on l'éveillait, tout serait perdu.

Par excès de précaution, Rogoff laissa retomber la draperie.

— Il faut me donner son voile, reprit-il.

— Pourquoi faire ?

— Vous verrez.

— Je veux savoir...

— Auriou est de la farce.

— Ah ! c'est une farce ? dit Thérèse affriandée.

— Une farce excellente !

— Rira-t-on bien ?

— A gorge déployée !

— Aux dépens de la cousine ?

— Et de ses adorateurs.

Rogoff touchait là le joint. La comtesse Thérèse

était jalouse comme toutes les bonnes grosses filles. L'idée de jouer un méchant tour à la cousine, assez osée pour avoir des adorateurs, la transportait de joie.

— Venez, dit-elle, je vais vous donner son voile.

Et faisant à son tour du mystère, elle mit un doigt sur sa bouche, en disant :

— Chut! chut! chut!

Rogoff et elle s'en allèrent sur la pointe des pieds.

— Elle est à moi! pensait Rogoff, qui avait peine à contenir son triomphe.

Il parlait de la pauvre Adèle.

Adèle, c'est-à-dire cent mille livres d'abord, puis cinq cents louis : une fortune.

La promesse d'Auriou valait de l'or.

Hélène n'avait rien vu de tout cela. Elle était absorbée en elle-même.

XIV

RENÉ

On sait quelles voies étranges prennent les souvenirs pour s'emparer du cœur.

C'était à un bal chez le prévôt des marchands de Marseille qu'Hélène Cassard avait vu René pour la première fois.

Il l'avait invitée à danser. L'air était tiède et tout imprégné d'enivrantes senteurs. L'orchestre jetait dans cette atmosphère enchantée ses vibrations lentes et nobles.

Car la danse ne sautait point alors, comme aujourd'hui, et le menuet soupirait son chant plaintif ou grave sur un rhythme tardif.

Hélène avait senti je ne sais quel poids charmant et inconnu sur son cœur, qui battait pour la première fois.

Et voilà qu'aujourd'hui Hélène se retrouvait dans une atmosphère pareille, chargée des mêmes parfums enivrants et doux. La musique lente balançait le menuet avec mollesse. Les lumières rayonnaient.

Et quand Hélène se regardait elle-même, elle retrouvait la robe de mousseline blanche qu'elle portait à ce bal du prévôt des marchands de Marseille.

N'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour faire revivre un instant toute sa jeunesse heureuse ?

Les premières paroles échangées, le serrement de main involontaire, les regards timides et croisés, le sourire arraché, les baisers surpris...

Les yeux d'Hélène s'emplissaient de larmes.

Qu'il était beau, hardi, loyal !

Et comme elle l'aimait en ce temps, mon Dieu !

En ce temps, beaucoup ! à présent, hélas ! davantage !

Pauvre Hélène ! Pleurs et sourires, tout s'envolait vers lui.

Elle se complaisait dans ce rêve et ne songeait plus à la réalité navrante.

La draperie se souleva encore une fois. Un homme parut, qui jeta vivement, lui aussi, son regard autour du boudoir.

Cet homme portait un costume de grand seigneur, et le cordon de Saint-Louis pendait sur sa poitrine.

Il n'avait point d'autre marque distinctive.

Nous eussions reconnu en lui, du premier coup d'œil, cet étranger qui avait mis le matin même, bien honnêtement, une pièce d'argent dans la main de madame Eustache, portière, rue Planche-Mibray, N° 5, en demandant le capitaine Cassard.

A la vue d'Hélène, il eut un sourire calme et heureux.

Il resta plusieurs secondes debout, près de la porte, à la contempler.

L'orchestre envoyait, des salons éloignés, ses notes mourantes.

Hélène souriait à ses songes.

L'étranger traversa le boudoir doucement.

Hélène tressaillit tout à coup et se leva en sursaut, parce que l'étranger, penché au-dessus d'elle, venait de baiser ses cheveux.

Elle poussa un grand cri.

Puis elle frotta ses yeux éblouis.

Puis encore elle dit avec épouvante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis folle.

L'étranger prit sa main, qu'il porta jusqu'à ses lèvres.

— Vous ne m'avez donc pas oublié, Hélène? murmura-t-il.

— René! oh! René ! s'écria-t-elle en pleurant abondamment; vous oublier! Hélas! hélas! si vous voyiez au fond de mon pauvre cœur ! Toutes ces années de tortures sont payées par un seul instant... Je vous vois... je remercie Dieu ; je suis consolée.

— Vous parlez de tortures, Hélène, dit René; avez-vous donc souffert ?

— Oui, répliqua Hélène, assez pour appeler la mort bien des fois comme l'unique et souverain refuge.

René garda un instant le silence.

— Tout à l'heure, reprit-il, moi, je vous suivais du regard dans les salons, et, vous voyant si belle et si brillante, je me disais : Dieu a exaucé ma prière de chaque jour ; Hélène est heureuse !

— Tout à l'heure, dit Hélène, moi, je vous cherchais ardemment, René; mais mon regard était voilé par mes larmes : je ne vous trouvais pas.

— Vous me cherchiez? Comment saviez-vous ?...

— Le hasard m'avait appris que vous viendriez.

Oh! ne craignez rien, je ne sais pas plus votre nom aujourd'hui que jadis. Pour vous voir, pour vous parler, j'ai franchi le seuil de ces salons, où je n'avais jamais pénétré; j'ai pris ce déguisement...

— Ce déguisement? répéta René.

— Jacques Cassard et ses enfants ont bien souvent manqué de pain, René, prononça lentement Hélène.

— Est-il possible!

— Pour une femme comme moi, qui gagne sa vie en travaillant, ces parures ne peuvent être qu'un déguisement.

René lui prit les deux mains.

— Vous, Hélène! travailler pour vivre! s'écria-t-il.

La fille de Cassard eut un sourire mélancolique.

— Oh! ce n'est pas là mon malheur, dit-elle; je suis chrétienne, je ne m'en plaindrais pas. Quand je parle de tortures... Mais vous saurez tout et vous nous sauverez, j'en suis sûre, il y a en moi une voix qui me le crie!

— Hélène, dit René en l'interrompant, je retournai à Marseille autrefois pour accomplir ma promesse.

— Moi, René, répliqua Hélène, qui baissa la tête, je quittai Marseille, la mort dans l'âme, en me di-

sant : Je ne le reverrai plus. Je vous aimais de toute la passion de mon cœur, René... de mon cœur qui n'avait jamais aimé, qui ne devait jamais aimer que vous !

— Hélène, je ne me suis pas marié, dit encore René.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la pauvre femme avec angoisse, que de bonheur perdu !

René s'assit auprès d'elle sur le sopha.

Sa voix prit un accent de prière :

— Voulez-vous être ma femme? demanda-t-il.

Hélène était au supplice; sa voix trembla quand elle répondit :

— Non, je ne peux pas... je ne veux pas. Ecoutez-moi, René : Maintenant que je vous ai revu, ce n'est pas de l'amour que j'ai pour vous, c'est de l'adoration. Ceux qui sont heureux peuvent oublier : les malheureux se souviennent. Les beaux rêves de notre jeunesse sont restés radieux et purs dans mon cœur. Rien n'a fait ombre à mes souvenirs si chers, rien; car dans ces longues années de votre absence, je cherche en vain une heure de joie. Ma fille que vous aimeriez, René...

— Oh ! Hélène! interrompit René avec élan, si j'aimerais votre fille !...

Hélène lui tendit la main en souriant.

— Merci! dit-elle ; ma pauvre enfant, ma petite Adèle... Je regardais son berceau en pleurant. Et la pensée me venait... J'en demande pardon à Dieu ! La pensée que c'eût été le ciel ici-bas si vous aviez été son père !

— Et vous ne voulez pas que je sois son père! dit René avec reproche.

Hélène mit sa main sur son cœur.

— Adèle et René ! murmura-t-elle avec entraînement.

— Il y a des femmes, reprit-elle, qui ont cette souveraine allégresse de voir renaître ainsi leur jeune amour. Il y a des femmes qui sont bénies dans leur tendresse de mère. J'aurais pu être une de ces femmes ! j'aurais pu...

Elle s'arrêta et redevint pâle.

— N'ai-je donc plus de cœur? dit-elle en changeant brusquement de ton.

— Vous alliez dire? fit René en la pressant de poursuivre.

Hélène le regarda en face.

— Je ne sais plus ce que j'allais dire, répliqua-t-elle d'un ton bref et saccadé. Je sais que j'ai été sur le point d'oublier le motif de ma venue. Moi, la fille du vieillard-martyr, moi, la mère de la victime résignée, René, il faut me prendre comme je suis,

ce n'est pas de l'amour que je veux, c'est du secours.

— Vous aurez du secours, Hélène, dit René.

— Avez-vous du crédit?

— J'ai plus que du crédit; j'ai de la puissance.

— En deux mots, voilà notre situation : demain, mon père verra sa ruine consommée. Demain, ma fille me sera arrachée par cet infame...

— Robert Arvy? interrompit René.

— Robert Arvy, qui se cache sous le nom de Rogoff.

— Est-ce tout? demanda René.

— Non, fit Hélène, le plus cruel ennemi de mon père, ce n'est pas Robert Arvy...

— Qui donc?

— C'est moi, René! s'écria Hélène, dont la voix s'emplit de sanglots. J'ai eu peur, je me suis souvenue de ma sœur Juliette! je n'ai rien avoué! Mon père croit qu'Adèle est une enfant d'adoption. Et pour lui garder cette erreur, j'ai dû obéir en esclave aux volontés de Robert Arvy, qui a mon secret. Aujourd'hui même, Arvy a fouillé les papiers de mon père. Il y avait un permis d'audience...

— Et le cardinal, dit René, qui eut comme un sourire, a parlé de la Bastille, dans le cas où Jacques Cassard...

— Rien au monde n'empêchera mon père de tenter un dernier effort !

René sembla se recueillir.

— Demain, dit-il avec calme et en homme sûr de son fait, Jacques Cassard verra le cardinal et n'ira pas à la Bastille. Demain, le délai de recours sera prolongé. Demain, votre fille n'aura plus rien à craindre de ce misérable Robert Arvy.

— Est-ce possible ! s'écria Hélène, les mains jointes.

— Je vous en donne ma parole d'honneur. A demain donc, Hélène... si, d'ici là, vous avez besoin d'aide, écrivez-moi : à M. René, au Louvre.

— Au Louvre! répéta Hélène stupéfaite, chez le roi !

Puis, se reprenant, elle ajouta :

— Mais qui donc êtes-vous, mon Dieu !

René souriait doucement :

— Demain vous le saurez, Hélène, dit-il, et quand je vous aurai appris mon nom, j'ajouterai encore une fois : Voulez-vous être ma femme ?

Il lui baisa la main.

— Au revoir, Hélène, et ne craignez plus !

— Au revoir ! et que Dieu vous récompense, René !

René s'arrêta sur le seuil.

— La récompense que je souhaite, vous seule vous pouvez me la donner, Hélène, dit-il ; au revoir !

Il sortit, laissant la pauvre Hélène en extase.

Elle remontait du fond de l'abîme. C'était comme une résurrection.

— Mon père sauvé ! pensait-elle dans le délire de sa joie, mon pauvre cher père à qui j'ai fait tant de mal ! Adèle sauvée ! Oh ! le ciel a donc pitié de moi !

— Eh bien ! eh bien ! criaient au dehors des voix tumultueuses. Est-ce un farfadet ?

— Une vision ?

— Un feu follet, un sylphe, un gnôme ?

— Personne n'a donc pu le voir, ce héros mystérieux? demanda M. d'Aubenas en rentrant au bras de la comtesse.

— Personne, répondit Auriou, c'est comme un fait exprès !

— Tiens ! tiens ! fit la comtesse en apercevant Hélène : je l'avais oubliée, la cousine de campagne !

— Elle l'a peut-être vu, la cousine ? dit Olympia en riant.

— Dites, ma petite, l'avez-vous vu ?

— Oui, madame, répondit joyeusement Hélène, éveillée de son rêve.

Tout le monde se rapprocha.

— La chance! pensa Olympia. Il lui aura déjà fait la cour.

La baronne du Tage se fâcha tout net contre le sort, et Imperia dit à la destinée qu'elle était une bête.

— Comment! s'écria la comtesse, vous avez vu Duguay-Trouin?

Hélène la regarda d'un air ébahi.

— Duguay-Trouin! répéta-t-elle.

— Est-il grand?

— Est-il blond ou brun?

— Jeune ou vieux?

— Laid ou beau?

Telles furent les questions qui tombèrent de toutes les bouches.

Hélène restait la bouche entr'ouverte et ne sachant auquel entendre.

— Mais, répondez donc, ma petite! fit la comtesse impatientée : Duguay-Trouin vous a-t-il parlé?

— Madame... balbutia Hélène, ce n'est pas Duguay-Trouin. C'est celui qui... vous savez bien... celui pour qui je suis venue.

La comtesse se prit les côtes à deux mains.

— Ah! ah! ah! fit-elle en riant avec éclat, c'est un coq-à-l'âsse!

— Ou plutôt un quiprocoq! murmura Aubenas.

— La cousine n'y est pas, messieurs et mesdames, reprit Thérèse. Ah! que je ris! La cousine parle d'un particulier... Enfin, bref, ce n'est pas pour Duguay-Trouin que la cousine est venue de la campagne.

— Eh bien! répliqua Aubenas, qui lorgnait Hélèneassidûment, tant pis pour Duguay-Trouin!

— Mais où est-il? où est-il? redemandaient ces dames et ces messieurs.

La comtesse pinça le bras d'Auriou.

— Venez donc nous causer ensemble, voisin, dit-elle, vous savez que Rogoff est en train de lui monter une niche, à la cousine?

— Pas d'indiscrétion! répliqua Auriou.

— Avec son voile? reprit la comtesse. C'est moi qui ai donné le voile.

— Alors, vous en êtes, de la niche?

— Oui, oui, je suis de toutes les niches. J'ai le caractère si lutin! Dites donc, voisin, il paraît qu'elle vous a pas mal arrangé, tantôt, la cousine?

— Rira bien qui rira le dernier, fit Auriou qui tourna la tête.

La comtesse s'appuya familièrement à son bras.

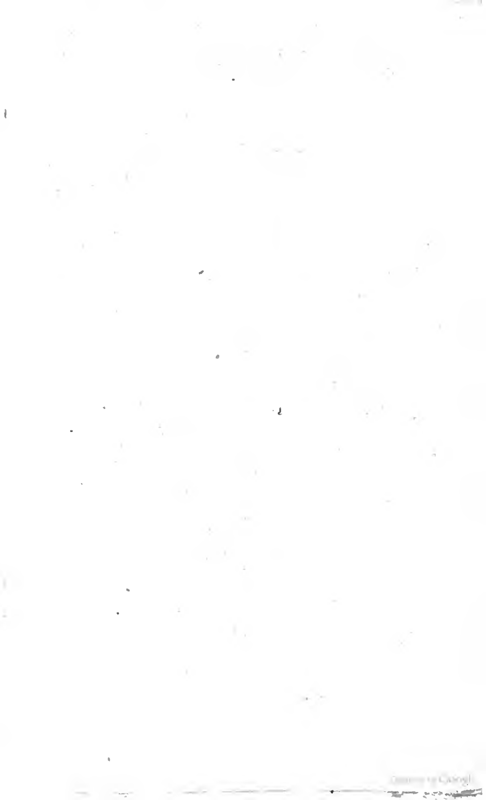
— Dites donc, fit-elle encore; tous ces messieurs la trouvent très-belle.

Auriou haussa les épaules.

— Elle a eu du succès, reprit la bonne grosse fille ; je ne serais pas fâchée qu'on la tarabuste un petit peu. Je suis espiègle.

— Une charmante espiègle... mais laissez-nous faire !

— C'est ça ! mystifiez-la pour le mieux !



XV

UNE BONNE NICHE

Il était quatre heures du matin. La fatigue avait gagné les danseurs. Comme la comtesse Thérèse n'était pas d'une adresse merveilleuse à faire les honneurs de son bal, l'ennui s'était glissé trop vite dans ses salons éblouissants de lumières et de fleurs.

Aubenas, repoussé avec perte par la cousine de province, qu'il avait tenté de conquérir, donna le premier le signal de la retraite.

— Belle dame, dit-il à la comtesse, permettez-moi de vous complimenter en partant.

— Est-ce que vous allez vous coucher déjà? demanda Thérèse; c'est donc comme les poules!

— Plus on vous entend, commença le marquis, plus on regrette...

— Ah! dame, j'ai la repartie vivace! Messieurs, mesdames, ne vous en allez pas encore, il reste à boire et à manger.

Les quatre marquis, les cinq comtes, les vicomtes, tout le monde exalta cette ravissante façon d'exercer l'hospitalité.

— Votre fête était délicieuse, madame la comtesse, dit Aubenas.

— Ah! délicieuse! répéta le chœur.

— Avec ça qu'elle m'a coûté bon! fit Thérèse non sans un soupir. C'est plus tard qu'on verra le mémoire! Vous riez! J'ai encore dit quelque joli mot? ça me part sans m'en apercevoir.

— Madame! firent les comtes en saluant pour prendre congé.

— Mais ce Duguay-Trouin n'est pas gentil, ajouta la comtesse; il a gardé son *incortino*...

— Bonsoir, toute belle, dirent Olympia, Imperia et autres princesses étrangères, en prenant le bras de leurs gentilshommes.

Elles omirent à dessein de saluer Hélène, la cousine de province.

Sortie générale, saluts, embrassades et dernier coq-à-l'âsse de notre Thérèse.

Elle était un peu triste, parce qu'elle commençait à songer aux mémoires du lendemain.

Auriou seul n'était pas parti avec les autres.

— Ce Rogoff va revenir ! pensait-il. J'ai oublié de lui dire que j'avais cédé mon hôtel à la comtesse pour cette nuit.

— Voilà qui est bien, voisin, lui dit Thérèse. Vous restez pour m'accompagner jusqu'à votre hôtel. Je vais aller prendre possession...

— Voulez-vous me rendre un grand service, belle dame ?

— Voyons ?

— Je vous ai prêté ma maison. Cédez-moi votre boudoir pour cette nuit.

— Ça ferait jaser, voisin.

— Du tout !

Il se pencha à son oreille, pour n'être pas entendu d'Hélène.

— La niche, vous savez, dit-il.

— Ah! c'est différent, c'est différent! s'écria la comtesse en faisant un signe d'intelligence. Je comprends à demi-mot, moi! On n'a pas besoin de me mettre les points sur les *i*. Voisin, vous avez ici un sopha. Je vous souhaite la bonne nuit... Venez, cousine.

— Je voudrais aller reprendre mes habits, dit tout bas Hélène, car mon père pourrait s'éveiller.

— Venez reprendre vos habits, ma petite, répliqua Thérèse, en clignant de l'œil à l'adresse d'Auriou.

— Il y manque le voile! ajouta-t-elle.

Le financier lui rendait ses signes.

Ah! la charmante espiègle, que cette bonne grosse Thérèse!

Elle prit le bras d'Hélène; mais, avant de sortir, elle trouva moyen de dire à l'oreille d'Auriou :

— Vous m'appellerez quand il sera temps?

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

La comtesse sortit enfin avec Hélène. L'idée de la niche la consolait presque de la pensée de ses mémoires.

A peine était-elle dehors, que Rogoff sortit d'un salon où les bougies étaient déjà éteintes.

— C'est fait, dit-il.

Auriou lui frappa dans la main.

— Bravo, ami!

— Où la conduire?

Auriou ôta ses gants.

— Nous sommes ici chez moi. Fais-la entrer, pardieu!

Rogoff avait besoin de conter ses exploits.

— Nous avons eu du mal, dit-il, mais avec un peu d'adresse... Je dois dire, d'ailleurs, que le voile a produit un merveilleux effet.

— Ah! ah! ah! le voile.

— Mon valet l'a remis à la petite, en disant : « Votre mère n'a pu vous écrire, mais elle vous envoie son voile... »

— Bien joué! Je vais avoir une revanche de l'avanie de cette nuit! Allez! je vous attends.

Rogoff ne bougeait pas.

— Ayez l'obligeance de me donner auparavant mes cinq cents louis, dit-il.

Auriou tira son portefeuille.

— Bien, ami, très-bien! fit-il. Positivement, vous vous formez.

Il lui donna un bon de caisse.

Rogoff retourna vers la draperie.

— Entrez, mon enfant, n'ayez pas peur, dit-il. Entrez.

Adèle s'élança aussitôt dans le boudoir.

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-elle.

Elle traversa le boudoir en courant, sûre qu'elle était de trouver au bout les bras ouverts d'Hélène.

En voyant Auriou et Rogoff, elle s'arrêta, étonnée.

— Ma mère! dit-elle encore; où est ma mère?

Elle regardait tout autour d'elle.

En ce premier moment, son innocence lui sauvait l'horreur de la réalité.

— Vous m'aviez dit que ma mère... commença-t-elle.

Un trait de lumière la frappa. Elle venait de reconnaître Rogoff.

— Oh! fit-elle en un cri de détresse. Cet homme!... Si ma mère était morte!

— Ma charmante enfant, dit Auriou paternellement, ne tremblez pas ainsi, vous êtes chez des personnes qui vous portent le plus grand intérêt.

— Ma mère! ma mère!

— Elle est admirablement belle quand elle pleure, dit Auriou. Aidez-moi, je vous prie, à me débarrasser de mon épée.

— Vos valets sont là, répliqua Rogoff.

Les coquins ont leur fierté.

Un valet entra et déboucla le ceinturon d'Auriou.

Pourquoi l'épée à ces gros ventrus de financiers?

C'est là le plus grand crime que nous reprochions au bon vieux temps.

De nos jours, au moins, ils font leurs vilainies en bourgeois.

Le valet déposa l'innocente épée d'Auriou sur un fauteuil.

Adèle, pâle et le sein soulevé, semblait prête à défaillir.

— Maintenant, dit Auriou à Rogoff et au valet, laissez-moi seul avec cette belle enfant.

— Ne sortez pas ! ne sortez pas ! s'écria la pauvre Adèle. Je vous en supplie, ne sortez pas !

Auriou s'avançait vers elle.

— Allons ! allons ! dit Rogoff, fermons les portes. La bonne nuit, monsieur Auriou !

Adèle s'élança vers le valet. Elle se cramponna à ses vêtements.

— Vous ! vous ! balbutiait-elle, presque épuisée déjà, ayez pitié de moi... ne me laissez pas ! Oh ! ma mère ! ma mère !

Le valet hésitait.

Rogoff la prit dans ses bras et la ramena de force sur le sopha.

Le valet détourna les yeux.

Auriou était auprès d'Adèle. Au premier attouchement du financier, elle tressaillit comme un corps qu'on galvanise. Ce cri suprême s'échappa de sa poitrine.

— Ma mère ! ma mère !

Puis ses paupières closes retombèrent. Elle ne bougea plus.

— La bonne nuit, Rogoff! fit Auriou en lui montrant la porte.

Rogoff et le valet s'éloignèrent.

Mais au moment où ils allaient passer le seuil, un choc irrésistible les repoussa au dedans du boudoir.

Hélène, échevelée et les vêtements en désordre, s'élança d'un bond dans la chambre.

Elle était à changer de costume tout à l'heure. Elle avait entendu des cris.

Elle avait cru rêver. C'était la voix de sa fille.

Impossible à coup sûr!

Mais les mères craignent l'impossible.

Elle venait, certaine de trouver là l'impossible, c'est-à-dire sa fille. Elle venait, forte et irritée comme une lionne. D'un effort de ses deux bras, elle écarta les deux hommes et passa.

D'un bond elle fut aux pieds d'Adèle.

Auriou, effrayé, se leva.

— Portez la jeune fille dans le salon, ici à côté, dit Rogoff, qui songeait aux cent mille livres promises. Moi, je me charge d'éloigner cette femme.

Hélène couvrait de baisers les mains d'Adèle évanouie.

Au premier pas que fit Rogoff, elle se redressa.

— Misérable! oh! misérable! s'écria-t-elle, tu me tueras avant de me l'arracher!

Rogoff porta la main sur Adèle.

Hélène le saisit corps à corps.

— Finissons! dit Auriou, qui fit signe à son valet de soutenir Rogoff.

Le valet obéit.

— A moi! à moi! râlait Hélène, folle de douleur; seule, mon Dieu! toute seule!

Elle luttait, vaillante, échevelée, répétant sans savoir qu'elle parlait :

— Seule! et rien pour la défendre!

Elle aperçut tout à coup l'épée d'Auriou, qu'on avait jetée sur un fauteuil.

Le sang lui monta au visage.

Elle s'échappa des mains de Rogoff et du valet.

Elle se précipita sur l'épée comme sur une proie.

— Que Dieu soit avec moi! dit-elle; je suis la fille d'un soldat, je me battrai comme un soldat!

Elle dégaina l'épée à tour de bras et mieux que ne l'eût fait un homme.

Elle rejeta ses beaux cheveux en arrière; et, toute pâle, l'œil inspiré, la bouche frémissante, belle comme une statue de Minerve, elle se redressa.

— Ma mère! murmura la faible voix d'Adèle.

— Laissez-moi passer! dit Hélène, qui leva l'épée.

Les trois hommes reculèrent devant elle; le valet, un peu moins loin que Rogoff et Auriou.

Hélène courut à sa fille, qu'elle serra contre son cœur avec une passion terrible.

Elle la soutenait d'une main; de l'autre, elle tenait l'épée haute.

— Ne crains rien, ma fille, dit-elle avec une orgueilleuse tendresse; tu es sauvée!

Elle regardait Auriou et Rogoff en face. Et comme ils se ravisaient, elle mit l'épée au-devant d'Adèle en disant :

— Le premier de vous qui fait un pas, je le tue!

XVI

FRANCHISES ET PRIVILÉGES DE L'ÉQUIPAGE DE M. DUGUAY

Il y avait à droite du château de Versailles, vers l'extrémité occidentale des jardins, un pavillon de grand style, que Colbert avait habité sous le règne précédent. Ce pavillon fut détruit vers la fin du règne de Louis XV, parce qu'il gênait la symétrie des massifs.

Versailles était alors déjà bien déchu de sa gloire

politique. Ce n'était plus la maison favorite du roi, et la cour ne s'y rassemblait plus que par occasion.

Mais Versailles, comme parc et comme jardin, était dans toute la beauté de son âge viril. Nous ne voyons plus que sa vieillesse. Les arbres, plantés en motte par Louis XIV, avaient soixante ans. Les pièces d'eau, en bonne état, jouissaient de toute leur santé hydraulique. Neptune ne toussait pas comme de nos jours, et Amphitrite avait de l'haleine pour lancer vers le ciel sa gerbe que le soleil changeait en arc-en-ciel.

Pauvre Versailles! cité triste et morte, parc désert, jardin empaillé, bon tout au plus pour les ébats de nos commis et de nos grisettes!

Versailles abandonné! Versailles déshonoré! Versailles impotent et caduc, réduit à se glorifier du voisinage de Satory!

Hélas! les enchantements de Marly! Hélas! hélas! les féeries de Trianon!

Lieux charmants! noms harmonieux! mystères des grands bois! nobles fêtes et royales amours!

Hélas! hélas! du veau froid, le dimanche, derrière les charmilles centenaires, et les monstres marins qui vomissent l'onde pour rafraichir le vin à douze sous!

Pauvre Versailles! injure du temps! injure suprême!

C'était le lendemain de cette fête mémorable donnée par la comtesse Thérèse Bagasse de Peschiera.

Le pavillon dont nous avons parlé était habité momentanément par S. Em. le cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV.

Peut-être que le bon cardinal pensait retrouver là quelque effluve perdue du génie de Colbert.

La consigne était très-sévère aux alentours du pavillon qui avoisinait le parterre du roi. L'entrée des massifs réservés était défendue à tous ceux qui n'avaient pas leurs entrées à la cour.

Or, les courtisans se lèvent tard, et il était de bonne heure. Pelouses, massifs et parterres restaient dans une complète solitude.

On n'y voyait que les gardes du parc et quelques huissiers de Son Eminence.

Son Eminence travaillait.

Le travail de Son Eminence ne devait être troublé, — expressément, — que par le concert des oiseaux cachés sous la feuillée.

Cependant une voix s'éleva tout à coup de l'autre

côté du parterre. Ce n'était point la voix d'un rossignol :

« N'y a pas faraud
« Comme le matelot
« Qu'a rincé son bec dans cinq ou six eaux ! »

Ce n'était pas non plus la voix d'une fauvette qui roucoulait ce chant spécialement maritime, ni la voix d'un bouvreuil, ni la voix d'un pinson.

C'était un gosier rouillé par l'eau-de-vie, une vraie voix de gabier, salée, rude et râpeuse : bonne voix pour chanter dans la hune ou conter, par une nuit d'hiver, une histoire de gaillard d'avant.

A cette voix, gardes et huissiers s'émurent.

Quel était l'intrus ?

On vit le bataillon des huissiers s'avancer entre les pelouses et regarder au loin quel ennemi menaçait le repos de monseigneur le cardinal.

« En revenant de Saint-Pol-de-Léon,
« Nous étions six, trois fill' et trois garçons :
« La peau d'anguille !
« A moi l'bidon ! »

— Au large ! cria le premier huissier.

— N'y a pas de large dedans la terre ferme, oi-

seau! répondit la voix, qui cessa de chanter; le large il est sur l'océan de la mer, ousque tu n'as jamais lavé ton museau de malheur!

Ceci fut prononcé avec aplomb et autorité.

L'orateur tourna un if taillé en cône et marcha fièrement vers l'armée des huissiers.

Encore une ancienne connaissance! L'orateur n'était autre que Blaireau, de la frégate *la Trinité*, celui qui avait commandé le dîner au Pont-d'Amour et porté la santé de M. René.

Il portait un costume de quartier-maître, tout débraillé, mais débraillé comme il faut, en marin!

— Sortez d'ici, lui dit un second huissier.

Le quartier-maître haussa les épaules et tira sa boîte à tabac, où il choisit une chique respectable.

— Oiseau! répéta-t-il avec dédain.

Les huissiers l'entouraient et lui fermaient le passage.

Il mit préalablement sa chique dans sa bouche.

Puis il écarta les huissiers sans façon, en disant :

— Appuie à bâbord, vous, toi, appuyez à tribord, sans vous commander.

Et il passa.

— Mais, monsieur, voulut dire le premier huissier.

— Taisez ton bec, corbeau! répliqua maître Blaireau avec gravité.

— La consigne du palais...

— Il ne me regarde pas, la consigne, interrompit Blaireau; c'est pas fait pour moi, que je te dis!

— Cependant...

— Taisez ton bec! Je suis et j'appartiens de l'équipage de M. Duguay!

Cette parole fit un effet magique.

Tous les huissiers se découvrirent.

— C'est bien différent, dit l'un d'eux.

Blaireau était d'humeur provoquante.

— De quoi qu'est différent, corbeau? demanda-t-il en marchant sur le pauvre huissier.

Celui-ci recula en saluant :

— Du moment que vous appartenez à l'équipage de M. Duguay, dit-il, passez, monsieur, passez!

— Et si je ne veux pas passer, moi! s'écria Blaireau.

— En ce cas, restez, monsieur.

— Et si je ne veux pas rester, corbeau?

— En ce cas...

— Tonnerre de Landerneau! Je suis de l'équipage de M. Duguay! Par conséquence, je passe si je veux; je reste où je veux. Et si je ne veux ni rester, ni passer, j'en ai encore incontinent le droit... Enten-

dez-vous, oiseaux ! Donc par ainsi, taisez ton bec tous les deux et fichez-moi la paix en double.

Les huissiers s'inclinèrent avec respect et lui laissèrent le champ libre.

De quoi maître Blaireau profita pour se promener superbement dans le parterre du roi, le poing sur la hanche, et en chantant :

« N'y a pas faraud
« Comme le matelot
« Qu'a rincé son bec dans cinq ou six eaux ! »

A l'autre bout de l'allée qui conduisait au parterre du roi, deux hommes approchaient dont l'attitude était bien différente.

Ils avaient tous les deux la tête basse et roulaient leurs chapeaux dans leurs doigts.

— File ton câble avec précaution, Faignantin ! disait l'un d'eux.

— Oui, mon papa, répondait l'autre, vous m'avez déjà dit que les terrains de la cour, ils sont glissants et remplis de périls dangereux...

Il regardait à ses pieds tant qu'il pouvait, pour éviter les piéges tendus sur ces terribles terrains de la cour, Caïman faisait comme lui. Au lieu de tomber dans un abîme, ils heurtèrent les huissiers du

cardinal, qui s'en allaient de fort mauvaise humeur.

— Brutal ! dit un des huissiers.

— Rustre ! gronda l'autre.

— Tire ta mèche, Cocodrille ! ordonna le doux Caïman, qui salua en même temps jusqu'à terre.

— On va vous faire détaler ! reprit l'huissier.

— Détaler ! répéta Caïman, qui avait toujours à la base du nez une bonne dose de moutarde prête à monter à la moindre occasion; détaler !... c'est pas marin !

— On ne passe pas, rustaud !

— Comment ! on ne passe pas !

Cocodrille s'interposa.

— Laissez, mon papa, dit-il; vous êtes trop rageur. J'va t'y mettre avec eux plus de mollesse et de liaison...

— Bien des remercîments, monseigneur, ajouta-t-il en faisant à chaque huissier une comique révérence; comment qu'on va chez vous ?

Les huissiers sont des citoyens qui ne rient pas facilement.

— Que voulez-vous? demanda pourtant l'un d'eux.

— Pardienne ! répondit Caïman : dire deux mots au ministre dans le timpan de son oreille.

— Chut! mon papa, fit Cocodrille, faut z'être mielleux avec eux, là, comme tout un quart de cassonnade!

Il ajouta, en se tournant vers les huissiers :

— Nous aurions le désir de parler à Son Altesse le cardinal, mon bon seigneur.

— Pourquoi?

— Est-il curieux! gronda Caïman, qui commençait à *s'hérisser* pour tout de bon.

— Chut, mon papa... Pour des affaires, monseigneur.

— Quelles affaires?

— Des affaires de délicatesses, mon bon prince, pour les mystères et la famille, que le règlement prohibe d'en jacasser en plein air.

Caïman pensait en écoutant des discours si sages :

— L'enfant est plus adroitement futé que son propre papa!

L'enfant n'avait pourtant pas persuadé les huissiers, car ils répétèrent à la fois et péremptoirement :

— On ne passe pas!

— Holà! eh! corbeaux! cria de loin maître Blaireau.

Les huissiers se retournèrent à cette voix redoutée.

— Vous ne voyez donc pas, reprit Blaireau en s'a-



vançant, que celui-là est un ancien. Appuie à bâbord et à tribord. Laisse arriver !

— On ne peut pourtant pas...

— Je te l'ordonne ! prononça l'ancien maître de *la Trinité*, solennellement.

Caïman se frottait les yeux.

— Blaireau ! fit-il comme en un rêve ; Blaireau qui commande la manœuvre aux messieurs de la cour !

Blaïreau lui tendait la main.

— Bonjour, vieux !

— Salut tout de même, l'ancien !

— Ce petit bêta est-il de ta société ?

— Est-ce de moi qu'il parle ? pensa Cocodrille scandalisé. Bêta !...

— C'est mon petit, répliqua Caïman, dont je suis l'auteur du jour qui l'éclaire.

— Corbeaux ! dit Blaireau, aux huissiers, toutes fois et quantes, dans l'occasion, que vous rencontrerez le père avec son petit, que vous pouvez prendre ici leur signalement, faites-y leur fantaisie poliment. Ils sont de l'équipage de M. Dugay !

Cette phrase magique produisit de nouveau son effet.

Les huissiers saluèrent de mauvaise grâce et s'éloignèrent.

Caïman resta stupéfait.

— L'ancien, dit-il, je n'ose plus vous dire toi, rapport à votre autorité que vous montrez sur tout le monde.

— Tutoie-moi, ou je tape! Que viens-tu faire ici?

— Je vas te dire, répondit Caïman. Le commandant, sa fille et la fille de sa fille sont pauvres comme Job. L'ouvrage ne va pas. Je m'ai dit : Faut prendre du service, mon petit et moi, nous enverrons not' paie à mam'selle Hélène.

— Et le petit a du goût pour le métier? demanda Blaireau.

— Oh! non, M. Blaireau! s'écria Cocodrille; mais mon papa a dit comme ça : Badinons pas! alors vous sentez bien...

Il leva la main d'une façon tout expressive pour expliquer comment son papa avait obtenu de lui la résignation.

— Eh bien! reprit Blaireau, n'y a pas besoin de ministre pour ça. Je vous engage, moi, tonnerre de Brest!

— Et y a une fière cantine, ici, dans le palais des rois, va, pour mouiller les engagements, ajouta-t-il en se rapprochant. On y donne à boire *gratis* à l'équipage de M. Duguay. Je t'y invite, viens. Allons, petit bêta!

Cocodrille le suivit et pensa :

— C'est un mot d'amitié. Je le tolère.

Blaireau avait déjà visité la cantine, cela se voyait. Il prit le bras de Caïman sous le sien, et l'entraîna vers cet Eden où l'on donnait à boire *gratis*.

Cocodrille venait derrière, faisant de sages réflexions sur ce qu'il voyait des mœurs et coutumes de la cour de France.

La journée avançait. Déjà plusieurs groupes de gentilshommes se promenaient sous les charmilles, attendant l'audience du cardinal.

Nous eussions reconnu là une bonne moitié de nos comtes et presque tous nos marquis.

Au détour d'une allée, ce brillant marquis d'Aubenas se trouva face à face avec un jeune officier des gardes françaises, dont nous avons prononcé plusieurs fois le nom.

— Eh ! bonjour, Fumeterre ! s'écria Aubenas; on parlait de vous, hier, chez la comtesse.

Fumeterre était un gentil cavalier, fat au suprême, et frisant sa moustache comme le soldat de Giraud dans le deuxième tableau de la *Permission de dix heures*.

— Il y avait déjà plus d'un mois que la comtesse m'avait rendu le plus heureux des hommes, dit-il, j'ai fait semblant de partir pour l'armée.

— Dénoûment connu! fit La Rigaudière en entrant.

— Pauvre comtesse, ajouta Matifand.

— Bonjour, Saint-Phar.

— Comment va, Poilbriant?

— Ah ça, messieurs, s'écria Aubenas, j'espère que nous n'allons pas le manquer, aujourd'hui.

— Qui donc? demanda Fumeterre.

— Eh! parbleu! de qui parle-t-on à la cour et à la ville, sinon de Duguay-Trouin? c'est une mode, c'est une fureur! Figurez-vous que le roi lui a donné un appartement au Louvre!

— Au Louvre! se récria-t-on.

— Rien que cela! un homme de peu, en définitive, le fils d'un petit armateur de Saint-Malo, en Bretagne.

Un personnage de mine grave et discrète, tournure de savant ou de poète, venait de tourner l'angle de l'allée.

Il entendit les dernières paroles du sémillant marquis.

Il s'avança:

— Messieurs, dit-il, la Bretagne a comme cela des hommes de peu qui s'appellent, suivant les temps, Bertrand Duguesclin, Olivier de Clisson, René Duguay-Trouin...

— Qui est celui-là ? demanda Fumeterre.

Personne ne put répondre parmi les courtisans.

L'huissier du cardinal, qui se montrait au haut du perron, se chargea de ce soin.

— L'audience de monsieur le cardinal ! annonça-t-il.

Puis il appela :

— M. Maupertuis, de l'Académie française !

Maupertuis salua les courtisans et monta le perron.

— J'aurais parié que c'était un Breton ! s'écria Aubenas. Ah ! çà, messieurs, vous savez que nous avons double représentation ce matin ? Outre M. Duguay, il y a l'affaire du bonhomme Jacques, qu'on va mettre à la Bastille.

— Vraiment ! s'écria l'essaim des étourdis.

— Nous allons rire ! dit Poilbriant.

— S'il jette son fameux mémoire à la tête des huissiers... commença Aubenas.

— Il prendra d'assaut, ajouta Fumeterre, le cabinet de monsieur le cardinal !

— Son mémoire qui pèse deux quintaux !

— Mais, n'est-ce pas Auriou, là-bas ? reprit Fumeterre.

— En propre original.

— Comme il a l'air morose !

— Ah! çà, fit Aubenas, que lui est-il donc arrivé depuis hier?

Auriou approchait en effet, et l'on pouvait remarquer parmi les fleurs de son teint une pâleur qui n'était point habituelle. Etait-ce une nuit de plaisirs ou la grande frayeur qu'il avait eue de l'épée d'Hélène?

L'histoire n'avait pas encore transpiré. On ne savait rien.

Chacun lui fit l'accueil que méritait une caisse comme la sienne.

— Messieurs, dit Auriou en approchant, appuyé sur le bras de Rogoff, son inséparable, nous n'aurons pas aujourd'hui la comédie du bonhomme Jacques.

— Est-ce que ce n'est pas à vous, M. Auriou, demanda Fumeterre, que ce Cassard-Mémoire reclame deux millions? Bonjour, Rogoff.

— Plus les intérêts composés, répliqua celui-ci, qui avait échangé ses vieux habits contre un costume très-galant et irréprochable; intérêts composés qui courent depuis dix-huit ans : ci, trois millions sept cent cinquante mille livres.

— Peste! fit-on à la ronde.

— Un joli denier, n'est-ce pas? ajouta Rogoff.

— Je viens terminer cette ridicule affaire auprès de monsieur le cardinal, dit Auriou, qui ne pouvait cacher son air soucieux.

— M. Auriou! appela justement l'huissier au haut du perron.

Le financier prit le chemin du pavillon en disant :

— Messieurs, à bientôt.

— A bientôt, et bonne chance !

Auriou monta le perron.

— Quel digne homme! s'écria Aubenas en riant; deux ou trois millions de revenus!

— Ah! quel digne homme!

— Messieurs, dit Fumeterre, j'ai dansé toute la nuit chez Noyon. Ne peut-on s'asseoir ici ?

— Y pensez-vous, chevalier? c'est le parterre du roi!

— Si nous passions dans les berceaux de tout le monde ?

— Soit... Reposons le chevalier!

L'essaim des courtisans se dirigea vers le parc.

— C'est égal, disait Aubenas en disparaissant derrière les charmilles, c'est une charmante façon de faire antichambre. Je ne regrette que le bonhomme Jacques.

Une seconde de plus, il n'aurait plus rien regretté.

Au moment où les rires des courtisans se perdaient au lointain sous les grands arbres, un homme à cheveux blancs, appuyé sur le bras d'une jeune femme, se montra du côté du château.

Il avait l'air bien fatigué. L'exquise beauté de sa compagne avait comme un voile de tristesse.

Tous deux étaient habillés simplement, presque pauvrement.

C'étaient le vieux Cassard et sa fille Hélène.



XVII

M. DUGUAY

Depuis l'ouverture de l'audience du cardinal, il y avait des sentinelles à toutes les issues du parterre.

— On ne passe pas ! dit l'une d'elles à Hélène.

— Monsieur, supplia la pauvre femme, en grâce ! Les deux huissiers de service s'approchèrent. Ils étaient encore tout meurtris de leur rencontre avec le farouche Blaireau.

— Avez-vous votre lettre d'audience ? demanda l'un d'eux.

Cassard baissa la tête.

— Nous l'avons oubliée à Paris, répondit Hélène.

— Allez la chercher, fit l'huissier, qui tourna le dos.

— Prenez garde ! dit Hélène, à tout hasard.

L'huissier tressaillit et revint.

Il regarda son camarade.

Son camarade fit le geste d'un homme qui doute.

— Après ça, dit l'un, tout est possible !

— On ne peut plus savoir ! répliqua l'autre.

— Ils sont peut-être de la suite du lieutenant-général Duguay.

— Nous en sommes ! dit vivement Hélène.

— Voyez-vous ça ! s'écrièrent à la fois les deux huissiers; alors, c'est différent, veuillez recevoir nos excuses.

Le vieux Cassard ne relevait point la tête. Il entra, soutenu par sa fille et jetant autour de lui, à la dérobée, des regards effrayés.

Il était extraordinairement changé depuis la veille. Vous lui eussiez donné dix ans de plus. Sa démarche était pénible; son corps chancelait; ses pauvres mâchoires tremblaient la fièvre.

— Ce sont des nouveaux, dit-il, quand les huissiers se furent éloignés; ils ne connaissent pas encore le

bonhomme Jacques. Sans cela, il nous auraient mis dehors par les épaules.

Il frissonna.

Ce lieu si beau éveillait en lui de cruels souvenirs.

Il y avait quinze ans que Jacques Cassard sollicitait. Cet homme, si terrible sur le champ de bataille, était d'une timidité excessive dans la vie ordinaire.

Un solliciteur timide et pauvre est une victime que le premier venu, parmi les bas officiers d'un ministère, a le droit de martyriser.

On avait martyrisé Jacques Cassard. Les courtisans s'étaient joints aux valets pour l'accabler de moqueries.

Il avait peur des antichambres, et il vivait dans les antichambres.

Toujours réclamant, toujours refusé !

C'était un type. Sa gloire militaire ne l'avait pas rendu célèbre comme son ridicule de solliciteur sempiternel.

Le nom seul du bonhomme Jacques faisait rire à gorge déployée un cercle de valets et de courtisans.

De courtisans et de valets, si mieux vous aimez, pour observer la hiérarchie.

Il souffrait; il ne se plaignait point. Surtout il n'a-

vait garde de se rebuter, car il travaillait et souffrait pour celles qu'il aimait.

Pour Adèle et pour Hélène.

En traversant le parterre, il cherchait l'ombre pour se cacher. Hélène, qui sentait trembler son bras, lui dit :

— Père, il n'y a personne.

— Oh! répliqua le vieux Cassard, tu ne les entends pas, toi, ma fille, mais ils sont là, je le sens bien, mes persécuteurs. Leurs rires viennent jusqu'à moi.

Il s'arrêta et reprit avec effort :

— Hélène, je suis bien faible aujourd'hui. Regarde-moi, ma fille, et dis-moi : Est-ce que je n'ai pas l'air d'un homme qui va mourir?

— Quelle idée! s'écria Hélène en s'efforçant de sourire.

Mais elle avait la mort dans l'âme.

Cassard disait vrai. Son visage défait et livide parlait de fin prochaine.

— Ce matin, reprit-il, je me suis regardé dans le pauvre miroir qui est au pied de ton lit. Je me suis vu si pâle et si défait!... Il m'a semblé que j'étais un autre homme!

— Et c'est mon absence, pauvre père! murmura Hélène.

— Ne t'accuse pas, s'écria Cassard vivement. Tout

ce que tu fais est bien, mon Hélène. Si tu savais comme je t'aime! J'étais brave autrefois... Eh bien! j'ai peur de manquer de force à l'heure de mourir... Parce qu'il faudra te quitter... te quitter, mon Hélène chérie, te laisser seule dans ce monde ennemi!

— Mais pourquoi songer à cela? demanda Hélène, qui faisait effort pour retenir ses larmes. Vous avez encore de longs jours à rester près de nous, mon excellent père!

Elle lui prit les mains et les pressa contre son sein.

— Mes jambes chancellent, dit Cassard; je le sens bien, va. Je n'étais pas comme cela, hier. C'est cette nuit, oh! j'ai bien souffert, cette nuit! Je me suis éveillé pour finir mon mémoire. J'ai allumé une lampe et je me suis mis à écrire. J'avais la fièvre. Tout à coup, mon sang s'est précipité dans mon cerveau, mes mains sont devenues glacées... J'ai appelé. Personne n'a répondu.

Hélène leva les yeux au ciel.

— Je n'étais pas là pour voler à votre secours, mon père! dit-elle.

— Tu étais où tu devais être, répliqua Cassard; ne sais-je pas cela? Oh! ne va pas croire, ma pauvre Hélène, qu'il me soit venu un soupçon. Grand Dieu! moi, te soupçonner! Est-ce que c'est possible? Mais

quand j'ai vu que tu ne me répondais pas et que notre chère petite Adèle ne venait pas à ma voix, une crainte horrible m'a serré le cœur. C'était trop, vois-tu ! C'était trop pour le pauvre vieillard brisé, perdu, anéanti ! Je suis tombé sur le carreau de ma chambre, et j'ai dit à Dieu : Protégez mon Hélène ! car je croyais que c'était ma dernière heure.

— Toujours moi ! toujours ! murmura Hélène.

Cassard l'attira contre lui avec une tendresse passionnée.

— Oui, toujours toi ! s'écria-t-il ; toujours toi, ma fille adorée ! ma consolation... mon trésor sans prix !

— Et crois-tu donc, s'interrompit-il tout à coup, crois-tu donc que sans toi, Hélène, je serais venu ici tant de fois ? car c'est ici le lieu de mon supplice !... que je serais venu livrer ma vieillesse à la moquerie des gens de cour et ravaler mes cheveux blancs sous le ridicule ! Le sang de mes veines est toujours bouillant comme autrefois, ma pauvre enfant. L'insulte me met toujours du feu au visage. Mais je songe à toi, je patiente. Je dis à mon cœur : Silence ! et mon cœur saigne, mais il se tait. Va ! ce sont des batailles, de cruelles batailles ! et j'ai dépensé ici plus de courage que sur le pont de mon vaisseau. Ah ! je le dis avec orgueil, ils ont beau railler, se moquer, insul-

ter, le bonhomme Jacques est resté là, ferme comme le capitaine Cassard sur son banc de manœuvre. Et leurs sarcasmes, qui entraient plus avant dans ma chair que les balles des Anglais, ne m'ont jamais fait reculer !

— Comment vous dire ce qu'il y a en moi ! s'écria Hélène avec admiration; vous êtes un saint, mon père !

Elle se pencha sur sa main et la baisa.

— Je t'aime bien, voilà tout, dit Cassard, mais il ne s'agit pas de moi. Je t'ai interrompue, tout à l'heure, sur la route, au moment où tu me racontais que tu avais défendu notre pauvre Adèle, à l'hôtel de cette comtesse, l'épée à la main, comme la fille d'un soldat...

— En cet instant, répondit Hélène, Dieu m'avait prêté le cœur de mon père. Les lâches ont fui devant moi. Je me suis barricadée et je suis restée seule auprès d'Adèle, évanouie. Jusqu'au matin, j'ai veillé à son chevet. Vers dix heures, j'ai vu les deux ravisseurs monter en voiture, et j'ai entendu l'un d'eux crier au cocher : A Versailles ! J'ai couru à notre maison, pour vous chercher, mon père. Vous étiez parti déjà. Quand je suis revenue, Adèle n'était plus à l'hôtel de la comtesse.

— Ils l'avaient enlevée ? demanda Cassard épouvanté.

Hélène ne répondit pas tout de suite.

Elle eut comme un sourire.

— Non, dit-elle enfin, on ne l'avait pas enlevée.

Puis elle reprit, timide et caressante, parce que sa pensée remontait le cours du temps jusqu'aux jours où elle était jeune fille :

— Vous souvenez-vous, père, d'un jeune homme du nom de René, à qui vous sauvâtes la vie à Marseille, lorsque nous demeurions à l'auberge du *Pont-d'Amour?*

— J'ai un vague souvenir de cela, répondit Cassard.

— Ah! fit Hélène, il n'a pas perdu la mémoire, lui! Je l'ai revu et je lui ai demandé son aide. Et en me quittant, hier au soir, il m'avait dit : Si vous avez besoin de moi, écrivez-moi au Louvre.

— Au Louvre! s'écria le bonhomme; c'est donc un prince!

— Je ne sais ce qu'il est, mon père, mais cette nuit, pendant qu'Adèle et moi nous étions prisonnières, j'ai tracé quelques lignes à la hâte, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai jeté la lettre, avec une pièce d'argent, à de pauvres gens qui passaient, en les priant de porter ce message à son adresse. La lettre a été à son adresse, mon père; quand je suis revenue et que je n'ai plus trouvé Adèle, la lettre avait pro-

duit son effet. C'était en vertu d'un ordre du roi qu'Adèle avait quitté la maison de la comtesse.

— Et tu penses que c'est ce René?... demanda Cassard.

— J'en suis sûre, père.

— Que Dieu le récompense !

— Maintenant nous voilà réunis, reprit Hélène ; les courtisans ne sont pas là. Et si mon espoir n'est pas trompé, nous sommes bien près du bonheur.

Comme elle disait cela, on entendit dans les bosquets voisins un long éclat de rire.

Cassard prêta l'oreille et trembla de tous ses membres.

— Oh ! fit-il avec angoisse, nous nous réjouissons trop vite. Les voilà ! les voilà !

Les rires redoublaient.

Hélène éprouvait une vague frayeur. Elle essaya d'entraîner son père.

— Ils m'ont vu, dit Cassard ; je n'aurais pas voulu être humilié devant toi, Hélène... Mais c'est la dernière épreuve. Je ne reculerai pas.

Le flot des courtisans débouchait dans le parterre. Aubenas entraînait Rogoff et Auriou, qui semblaient répugner à s'approcher de Cassard.

Le bonhomme avait le dos tourné, mais la tête levée.

— Allons! allons, messieurs, disait Aubenas à Auriou et à Rogoff, on dirait que vous avez peur. Le bonhomme Jacques n'est pourtant pas bien redoutable!

— Si fait, repartit Fumeterre, le mémoire à la main.

Et tout le monde de rire.

— Elle nous a reconnus, dit Rogoff à Auriou en montrant Hélène.

— Il ne faut pas que Cassard voie le cardinal! répliqua Auriou à voix basse.

— Est-ce que le cardinal vous aurait mal reçu? demanda Rogoff, inquiet.

— Il ne faut pas que Cassard le voie! répéta Auriou.

Hélène, frémissante, disait à Cassard :

— Mon père, ces deux hommes... ce sont eux qui ont enlevé Adèle!

— Ce sont eux! répéta Cassard sans se retourner; je n'ai pas de permis, ma fille. Fais semblant de ne pas les voir!

Sa voix s'étranglait dans sa gorge, pendant qu'il disait cela, car c'était un soldat et un fier soldat.

L'effort prodigieux qu'il faisait sur lui-même, pour être humble et calme, le tuait.

Il n'avait pas de permis. On pouvait l'écraser du

pied sans lui arracher une plainte : son idée, sa seule pensée, c'était d'arriver au cardinal.

Pour arriver jusqu'au cardinal, il voulait bien souffrir mille morts.

Et pourtant il avait déjà vu bien des fois en vain le cardinal !

— Vous parlez de mémoire, s'écria Poilbriant, voyez celui qui sort de sa poche !

— C'est long comme une rapière, dit Aubenas.

— Et gros comme un canon ! ajouta Matifand.

— Ah ! ah ! dit Fumeterre, il ne ferait pas bon le lui prendre !

On riait.

Sait-on parfois pourquoi l'on rit ?

— Elle n'a rien dit, murmura Rogoff à l'oreille d'Auriou ; elle a peur de nous.

— Peut-être, mais c'est le diable qui les a fait entrer ici !

— Ah çà, fit La Rigaudière, il me semble que le bonhomme Jacques a un habit neuf !

— Auriou, dit Fumeterre, est-ce que vous n'allez pas lui offrir vos hommages ?

— Auriou est là ! pensa Cassard, Auriou !

— Ne les regarde pas si hardiment, ma fille, reprit-il ; il faut être humble dans le parterre du roi.

— Mais quelle est donc cette jeune femme ? de-

manda tout à coup Aubenas. Eh mais! Dieu me pardonne! c'est la cousine campagnarde de la comtesse.

— Celle qui faisait des coq-à-l'âsse? dit Poilbriant.

— La danseuse effrénée...

— Qui a si rudement mené le cher monsieur Auriou!

Cassard pensait :

— Ils parlent d'Hélène. Moi, je veux bien qu'on m'insulte. Mais elle!

— Ne les écoute pas, reprit-il tout haut; parle-moi... Parle-moi, pour que je ne les entende pas. Si je perdais patience, vois-tu, ce serait un affreux malheur... on nous chasserait... et c'est aujourd'hui le dernier jour. Ta fortune, ton bonheur, tout dépend du cardinal.

— Eh! que m'importe cela, mon père! s'écria Hélène avec violence.

— Tais-toi! tais-toi! dit Cassard, suppliant; si je puis parler au cardinal...

L'expression du visage d'Hélène l'épouvantait.

— Monsieur de Rogoff, s'écria en ce moment Aubenas, vous ne dites rien de drôle aujourd'hui.

Cassard tressaillit à ce nom.

— Robert Arvy! pensa-t-il.

Sa main se crispa sur la peau de sa poitrine.

Auriou disait tout bas à Rogoff en voyant l'attitude menaçante d'Hélène :

— Je vais les faire chasser par les huissiers.

— Il eut fallu commencer par là, répliqua Rogoff.

— Vous ne répondez pas, monsieur de Rogoff, insista le marquis d'Aubenas ; vous qui, d'ordinaire, avez toujours de si bonnes plaisanteries sur le bonhomme Jacques.

Hélène serra le bras de son père.

— Entendez-vous ! fit-elle entre ses dents serrées ; celui-là se moque de vous, d'ordinaire. Et savez-vous qui se cache sous ce nom de Rogoff?

— Oui, répliqua le vieillard, je le sais. Je te dis que j'ai souffert ici plus qu'on ne souffre pour mourir !

— Robert Arvy ! dit Hélène, l'assassin de votre fille !

— Pitié ! je te demande pitié ! s'écria Cassard avec angoisse.

— Moi, je vous demande, dit Hélène avec force, de me le laisser punir devant tous ces gentilshommes. Ma parole l'écrasera, mon père. Et si vous ne voulez pas, je vous en prie, éloignons-nous !

La colère l'avait empêchée de voir que son père chancelait, prêt à tomber à la renverse.

— Non, non... balbutiait cependant le vieillard, c'est pour toi... pour toi !

Il s'affaissa, défaillant, dans les bras d'Hélène.

— Ici est mon poste d'honneur, ma fille, acheva-t-il. Et le vieux Cassard saura mourir à son poste !

Hélène le déposa sur un banc.

Elle sentait elle-même ses forces l'abandonner.

Les courtisans ne devinaient pas l'horreur de cette scène. Ils ne voyaient que le ridicule du vieux solliciteur.

— Pardieu ! s'écria Fumeterre, il fait comme chez lui, le bonhomme Jacques ! le voilà qui s'assied sans compliment dans le parterre du roi !

Ce fut un concert d'éclats de rire.

Hélène passa la main sur son front en sueur.

— Et René ne vient pas ! pensa-t-elle.

— Bravo ! bonhomme Jacques ! bravo ! criaient les marquis enchantés.

Hélène se tourna vers les courtisans, qui se turent aussitôt, tant la beauté de son pâle visage imposait.

— N'y a-t-il pas un homme parmi vous, demanda-t-elle à haute voix, pour défendre une femme au désespoir et un vieillard qui se meurt ?

Les courtisans se regardèrent.

— Fi ! dit Poilbriant, cela tourne à la tragédie !

— Messieurs, laissons le bonhomme Jacques, dit Aubenas. Aussi bien, voici de quoi nous occuper !

En ce moment, Auriou rentrait avec un huissier, à qui il désignait Cassard et sa fille.

— Vingt-cinq louis si vous les faites sortir, dit-il.

L'huissier s'inclina.

Mais l'huissier n'eut pas le temps d'obéir. Un homme portant le magnifique costume de lieutenant-général de la marine du roi, avec le chapeau à panaches flottants, le saisit par le bras.

Cet homme tenait de son autre main une belle jeune fille qui baissait les yeux, toute rose de pudeur.

Il dit quelques mots à l'oreille de l'huissier et montra du doigt le pavillon du cardinal.

— Allez ! acheva-t-il impérieusement.

L'huissier obéit aussitôt avec de grandes marques de respect.

C'était là ce qui avait occupé M. le marquis d'Aubenas.

A la vue du nouveau venu, Hélène avait poussé un double cri :

— René ! ma fille !

Adèle était déjà dans ses bras.

— Je savais bien qu'il était son sauveur ! pensait Hélène.

Cassard embrassait Hélène; mais il regardait avec une curiosité d'enfant le brillant costume du lieutenant-général.

— Ce sont les insignes de son grade! pensait-il; ai-je deviné, mon Dieu? je vous avais demandé de le voir une fois avant de mourir!

— Eh bien! eh bien! dit Aubenas, j'espère que voilà un beau tambour-major!

— Bien doré, ajouta Poilbriant.

— Bien empanaché! appuya La Rigaudière.

— Comment se fait-il que nous ne connaissions pas ça?

— Quelque Breton, murmura Fumeterre.

On rit encore, mais pas beaucoup.

René s'était avancé lentement et s'était posé, développant avec majesté sa haute taille, entre le groupe composé de Cassard et des deux femmes, et le groupe formé par les courtisans.

Il resta là un instant en silence, couvert, et regardant les insulteurs avec calme.

Ceux-ci se demandaient son nom les uns aux autres.

Quand l'huissier reparut sur le perron, un silence profond se fit.

L'huissier dit à haute et intelligible voix :

— Son Eminence monseigneur le cardinal de

Fleury, premier ministre, va descendre à la rencontre de M. Duguay.

Un grand murmure s'éleva.

— Monsieur Duguay! monsieur Duguay!

M. Duguay, le vainqueur des Anglais, des Hollandais, des Espagnols, la terreur des mers, la providence du commerce français!

M. Duguay, le conquérant du Brésil!

M. Duguay, qui avait pris en sa vie sept cents navires marchands et cent cinquante navires de guerre!

— Monsieur Duguay! monsieur Duguay!

— C'est bien lui, dit Cassard en joignant ses mains tremblantes.

Hélène se laissa choir sur ses deux genoux.

— C'était Duguay-Trouin que j'aimais! fit-elle, éblouie et navrée.

Duguay-Trouin éloigna l'huissier d'un geste; puis, s'adressant aux courtisans, qui s'étaient instinctivement découverts :

— Insulter un vieillard, messieurs, dit-il d'un accent doux et froid, insulter une femme! Dans nos provinces, on croit que la cour de Paris est l'asile de toutes les élégances, on pense que le titre de gentilhomme implique générosité, dignité, noblesse... Se trompe-t-on dans nos provinces? Moi, qui vous parle,

j'ai trouvé ici, à la cour, de vaillants hommes, des héros, des modèles de haute et loyale vertu. Sont-ils tous morts pendant ma dernière campagne ?

Il y eut un mouvement parmi les courtisans, mais personne ne répliqua.

M. Duguay poursuivit :

— Ce vieillard que vous raillez cruellement... et qui essuie une larme, là, derrière vous, à la dérobée, vous ne le connaissez pas? Ce n'est point une excuse, car, en tous pays chrétiens, les cheveux blancs détournent les traits du sarcasme et de l'injure. Mais si vous le connaissiez, votre tort ou votre imprudence deviendrait un crime de lèse-patrie !

Il se tourna vers Cassard, qui venait à lui, soutenu par Hélène.

Le pauvre vieillard était écrasé à la fois sous sa faiblesse et sa profonde émotion.

— Merci ! oh ! merci ! balbutia-t-il.

— Duguay-Trouin ! pensait Hélène, absorbée. René Duguay-Trouin !

Est-il besoin de dire ce qu'il y avait pour elle sous ce nom radieux ? Quel passé perdu ! quel avenir impossible !

Duguay-Trouin prit Cassard dans les bras d'Hélène et l'abrita contre son cœur.

— Moi, s'écria-t-il, je le connais, et je vais vous

le faire connaître. Cet homme est le plus glorieux officier de mer que la France ait possédé depuis Jean Bart !

— Oh ! fit le pauvre vieux Cassard, suffoqué par la joie. Et c'est Duguay-Trouin qui dit cela !

— Je le connais, continua le lieutenant-général, et je vais vous dire son nom : il se nomme Jacques Cassard !

Il y eut un silence, mais ce fut un silence de désappointement.

On attendait un autre nom pour *le plus glorieux officier de mer* que possédât la France.

M. Duguay n'apprenait rien à personne. Cassard ! Cassard-Mémoire !

Duguay-Trouin poursuivit amèrement :

— Ce nom n'éveille rien en vous, n'est-ce pas? On ne sait pas ce nom à la cour de Paris ? On ignore, dans les parterres du roi et dans les antichambres, l'histoire de Cassard le marin? Eh bien ! les Anglais le savent, ce nom, et les Hollandais, et les Portugais! Quant à son histoire, Portugais, Hollandais, Anglais, s'en souviennent, car il l'a écrite avec du fer sur le front de leurs vaisseaux foudroyés !

La voix de Duguay-Trouin vibrait comme un clairon, et ses yeux lançaient des éclairs.

Il y eut un mouvement parmi les courtisans.



— Comme il nous venge! dit Hélène dans son orgueilleux amour.

— Oh! mère, reprit Adèle, si tu savais comme il a été bon pour moi et comme il m'a protégée!

Hélène lui ferma la bouche par un baiser.

M. Duguay reprenait :

— Moi, messieurs, vous me faites l'honneur de me connaître. Eh bien! pour un seul de ses exploits... un seul! je donnerais toutes les actions de ma vie maritime.

— Oh! c'est trop, monsieur Duguay! balbutia Cassard. C'est trop! Je ne veux pas... je ne veux pas que personne soit mis au-dessus de vous, même par vous!

— Excellent homme! s'écria Duguay-Trouin attendri.

Il l'embrassa avec effusion.

— Un jour, reprit-il tout bas, vous sauvâtes la vie d'un jeune homme, et le jeune homme vous dit : Ce que vous faites pour moi, mon glorieux maître, si Dieu le veut, je vous le rendrai! J'acquitte ma dette.

— Je sais bien, poursuivit-il en élevant la voix, mais en s'adressant toujours à Cassard, je sais bien que vous n'êtes pas ici au même titre que tant d'au-

tres. Vous ne venez demander au ministre du roi ni croix, ni pensions, ni honneurs, ni faveurs. Certes, c'est un digne sujet de moquerie ! Venir ici pour demander purement et simplement justice... justice contre des misérables assez riches pour fausser les balances de la loi !

— Par le nom de mon père, messieurs ! s'interrompit-il violemment, la face tournée vers les courtisans et le regard si hautain que toutes les têtes se baissèrent, la justice qu'il demande, il l'aura, ou je briserai mon épée !

Rogoff et Auriou firent un mouvement comme pour s'enfuir.

Duguay-Trouin les cloua sur place d'un coup-d'œil.

— Monsieur le cardinal ! annonça l'huissier au haut du perron.

— Eloignons-nous ! éloignons-nous ! dit Rogoff au traitant, dont la figure était toute blême.

— Restez ! leur commanda M. Duguay. Nous avons un procès ensemble qui va se plaider ici.

Le ministre descendait les degrés du perron.

Les courtisans étaient tous abasourdis de la semonce.

— Corbleu ! dit Aubenas, ce M. Duguay n'y va pas de main morte !

— Je n'avais pas reçu le fouet depuis l'école ! ajouta Matifand, moitié riant, moitié honteux.

— Il ne nous a pas ménagés ! grommela Fumeterre.

— Le diable, conclut Aubenas, c'est qu'il a raison par-dessus le marché !

XVIII

LE CARDINAL DE FLEURY

Dès que le cardinal avait paru, tout le monde s'était découvert. Duguay-Trouin seul gardait son chapeau à grands panaches.

Il restait au-devant de Cassard, qui était dans les bras de ses deux filles.

— Mes enfants! mes enfants! disait le bonhomme, je ne sens plus mon pauvre cœur!

— Mon père, répliqua Hélène avec exaltation, si on mourait de joie, vous n'auriez plus de fille.

Auriou s'essuya le front. Rogoff lui dit à l'oreille :

— Faites bonne contenance, le ministre n'osera rien contre vous.

— J'ai quarante-cinq millions de capital, répliqua Auriou dolemment.

La conscience de cette somme énorme le rassurait un peu.

Mais ce M. Duguay! Auriou avait la chair de poule, rien qu'à le regarder.

Quand le cardinal arriva aux dernières marches du perron, M. Duguay se découvrit.

Le cardinal lui donna la main. M. Duguay la toucha et s'inclina profondément.

— Monseigneur, dit-il, je viens vous demander une grâce.

— Une grâce, monsieur Duguay! répliqua le cardinal en souriant. Elle vous est accordée à l'avance. Sa Majesté me disait encore ce matin, en parlant de vous : « C'est la plus précieuse épée de France! » Mais j'ai beau chercher, je ne puis deviner quelle grâce. Vous êtes lieutenant-général, depuis bien peu de temps...

— La grâce que je vous demande, interrompit Duguay-Trouin, n'est pas pour moi, monseigneur.

— Ah! et pour qui?

— Il s'agit de mon vieux et illustre frère d'armes, le capitaine Cassard.

Le cardinal perdit son air aimable.

— C'est affaire aux tribunaux, dit-il.

— S'il m'était permis d'insister...

— Tout ce que je puis vous dire, monsieur Duguay, c'est que j'aviserai.

— Monseigneur, dit Duguay-Trouin en élevant la voix, pendant qu'un ministre avise, un homme souffre et meurt.

Le cardinal se redressa offensé.

Duguay-Trouin poursuivit :

— J'ai fait le compte des sommes que Jacques Cassard a versées au trésor pendant sa carrière active. Permettez-moi de vous en soumettre le résultat : Si Jacques Cassard eût avisé au lieu d'agir au Cap-Vert, aux Antilles, à Surinam, Sa Majesté compterait cent millions de moins dans ses coffres, et, ce que tous les trésors du monde ne pourraient racheter, il y aurait trois taches à l'honneur du pavillon français.

Le cardinal s'inclina.

— Je vous ai répondu, monsieur Duguay, dit-il.

Duguay-Trouin fronça le sourcil; mais il se contint.

— Donc, passons à autre chose, monseigneur, dit-

il. Jacques Cassard avait deux filles... L'une est morte déshonorée par cet homme.

Il montra Arvy.

— L'autre, reprit-il, avait adopté une enfant que cet homme, le même homme qui a ruiné Cassard, a enlevée.

Cette fois, il montrait Auriou.

Auriou et Arvy avaient la sueur froide au front.

— Nous la ferons rendre à sa mère, sur votre recommandation, monsieur Duguay, répondit le cardinal.

— Grand merci, monseigneur, repartit à son tour Duguay-Trouin; je me suis déjà permis de la lui rendre.

— En ce cas, que demandez-vous?

— La punition exemplaire des coupables.

— Je ne puis même vous dire ici que j'aviserai, monsieur Duguay, car il y a certains crimes qui échappent trop souvent à la justice humaine.

— Alors, s'écria Duguay-Trouin avec indignation, que les infâmes ne tombent jamais sous ma main, là, où la justice des hommes cède le pas à la justice de Dieu!

— Et quel est cet endroit, s'il vous plaît? demanda le cardinal.

— Mon vaisseau, monseigneur.

Le visage du cardinal resta froid.

Il ne tourna même pas la tête vers Auriou et Arvy.

— N'avez-vous plus rien à me dire? interrogea-t-il.

— Un dernier mot, répondit Duguay-Trouin. Je sollicite un délai pour Jacques Cassard, dont le recours expire aujourd'hui. Et je vous demande la permission de l'emmener à mon bord, avec son grade, en qualité de commandant en second, afin qu'il y ait en France un lieu où le patriotisme et la vaillance soient à l'abri des insultes de vos courtisans !

— Monsieur Duguay, repartit le cardinal, sous l'habit que je porte et dans la position où le bon vouloir du roi m'a placé, on ne reçoit guère de leçon. Mais la gloire a ses priviléges magnifiques. Je reste votre ami, monsieur Duguay. J'accorde un délai d'un an à Jacques Cassard. Je vous permets de le recevoir à bord de votre vaisseau avec son grade. Et, du fond du cœur, je prie Dieu qu'il vous ait en sa garde.

Il salua du geste et continua sa route au milieu des salamalecs des courtisans.

Duguay-Trouin demeura incliné jusqu'à ce que le cardinal eût dit :

— Ma chaise !

Alors, il se redressa.

— Chez le roi, dit le cardinal.

— Voilà ce que j'appelle parler à une Eminence! murmura cependant le marquis d'Aubenas.

— Eh! messieurs, répliqua Fumeterre, c'est ici que feu Jean Bart fumait sa pipe !

Ces marins sont des enfants gâtés.

— Mon vieil ami, dit Duguay-Trouin, revenant à Cassard, nous partons ce soir pour Brest. Et, de là, je vous jure que ma voix arrivera bien à Paris pour plaider votre cause. Holà! quelqu'un!

Un huissier s'approcha.

— Faites venir le contre-maître de mon équipage.

L'huissier partit aussitôt.

— Il est décidément chez lui, à Versailles, pensaient les courtisans.

— Mon sauveur! balbutiait Cassard; je ne sais plus trouver de paroles pour vous rendre grâce.

— Vous me remercierez sur le pont de mon vaisseau.

— Je porterai mon uniforme encore une fois! pensait le bonhomme, les larmes aux yeux.

— Hélène! dit tout bas Duguay-Trouin, c'est sur

le pont de mon vaisseau que vous déciderez de notre sort à tous deux.

Hélène ne répondit point, mais elle pensa :

— Je ne serai jamais la femme de Duguay-Trouin !

C'était une grande et belle âme qui ne vivait que par le dévoûment.

Auriou avait eu le temps de se remettre. Le ministre, en définitive, avait respecté ses quarante-cinq millions de capital.

— M. Duguay nous déclare la guerre, pensa-t-il. Une grande gloire contre un gros revenu ! Allons ! ce sera une belle bataille !

— Bataille à mort, cette fois, si vous le voulez, dit Rogoff en s'approchant.

— Ah ! fit Auriou, vous vous sentez menacé, maître Robert? Convenons donc de nos faits, et prenons nos mesures.

Il passa son bras sous celui de Rogoff, et tous deux tinrent conseil.

— C'est bon, corbeau ! dit en ce moment la grosse voix de Blaireau, qui arrivait escorté de Caïman et de son héritier Cocodrille.

Caïman un peu échauffé, Cocodrille tout à fait gris.

Ils avaient fait honneur à la cantine.

— Avance ici ! commanda Duguay-Trouin.

— Présent, mon général, répondit Blaireau.

— Pas mauvais, le petit vin du roi, mon papa, disait Cocodrille pendu au bras de son père, pas du tout mauvais !

— Doit z-y avoir ici près quequ' délicatesse, Faignantin, répondit Caïman, soit des mystères secrets ou autres qu'on ne connaît pas. Voilà mon opinion : Fais silence et marche droit sur une seule file !

— N'empêche que le petit vin du roi m'a chatouillé le cœur, mon papa. Je dis : Vive la joie ! Et houp !

Caïman fut obligé de tirer son bout de corde pour modérer les transports de son fils unique.

— Dans deux heures, dit Duguay-Trouin à Blaireau, nous partons pour Brest. Mon neveu Etienne a refusé de me suivre. Tu me l'amèneras de gré ou de force.

— Mort ou vif, mon général !

— Vous me comptez quatre mille louis, et je pars pour Brest, disait de son côté Rogoff à Auriou.

— C'est entendu.

Ils se serrèrent la main.

— Allons, mes amis, s'écria Duguay-Trouin en rejoignant Cassard, en route !

Hélène et Adèle prirent les mains du bonhomme, qui était tout à fait ragaillardi.

Caïman et Cocodrille se rangèrent à l'ordre derrière Blaireau. Blaireau tira son chapeau de cuir.

— Place à M. Duguay! cria-il.

— Place à M. Duguay! répéta Cocodrille; et vive la joie!

Les courtisans ouvrirent les rangs et se découvrirent de très-bonne grâce. C'étaient des gens de savoir-vivre.

— Sans rancune, messieurs, dit Duguay-Trouin en passant au milieu d'eux.

Il les salua en souriant.

Le vieux Cassard, qui venait derrière lui, dit comme lui de tout son cœur :

— Messieurs, sans rancune!

— Corbleu! s'écria Aubenas, vous êtes un digne homme, monsieur Cassard!

— Et nous vous offrons notre respect avec nos excuses, ajouta Fumeterre.

— De bon cœur, aussi, nous l'affirmons!

Ils agitaient leurs chapeaux et tâchaient de toucher la main du noble vieillard.

— Quant à vous, belle dame... reprit Aubenas en saluant Hélène.

Hélène lui adressa un de ses charmants sourires et dit comme les autres :

— Sans rancune!



Les courtisans avaient envie de crier : Bravo !

Mais Cocodrille prenait au sérieux sa mission : il jouait des coudes terriblement et hurlait à tue-tête :

— Place à M. Duguay !

Comme Auriou et Rogoff ne se sauvaient pas assez vite à son gré, il les bourra d'importance.

— Eh bien ! maraud ! fit Auriou.

— Badinons pas !... commença Caïman.

— Laissez, mon papa, dit Cocodrille qui releva ses manches. Ah ! Mardochée (un coup de poing) ! je sais dire aussi, moi, badinons pas ! et je n'ai pas besoin de corde (une bourrade). J'ai bu le petit vin de M. Duguay, qu'est joliment bon, et je suis de l'équipage du roi... Non, je me trompe, Mardochée (une chiquenaude sur le nez d'Auriou exaspéré), c'est-à-dire : je suis de l'équipage du roi et j'ai bu le petit vin de M. Duguay... Non... c'est pas encore ça, Mardochée... enfin, n'importe, c'est le petit vin qui est le meilleur ! Vive M. Duguay et le roi, s'il en reste !

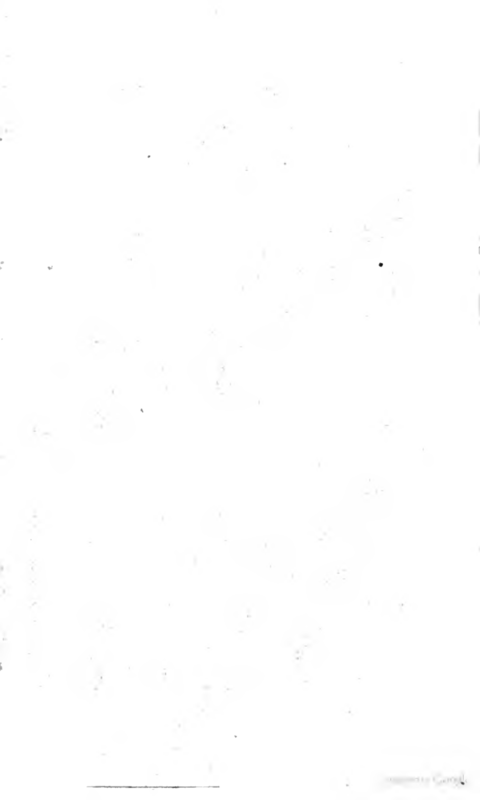
Il donna une dernière poussée à Auriou et courut après la suite de Duguay-Trouin, en chantant comme un bienheureux :

« N'y a pas faraud
« Comme le matelot
« Qu'a rincé son bec dans cinq ou six eaux ! »

— Les quatre mille louis, dit Rogoff à Auriou.

Auriou prit son porfeteuille et lui compta la somme.

— Je serai à Brest avant eux, dit Rogoff, et une fois à Brest, je vous promets que vous aurez de mes nouvelles !



XIX

LE SAUVAGE D'ANGLAIS

Nous prenons l'engagement devant Dieu et devant les hommes de ne point faire ici du roman maritime. Nous respectons le roman maritime.

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux, a dit Voltaire. Et ce prosaïque aphorisme a été répété par tous les auteurs pratiquant le genre ennuyeux.

Le genre maritime... Mais, *badinons pas !*

Nous sommes en rade de Brest, sur le pont du

vaisseau* *l'Espérance,* portant pavillon amiral et monté par Duguay-Trouin.

Quinze jours se sont écoulés depuis les derniers événements que nous avons racontés.

Adieu, Paris! adieu, Versailles! adieu, vertes charmilles et petits paradis! La mer nous entoure; à l'horizon, nous avons les sombres côtes de la Basse-Bretagne; la cour est loin, la ville aussi.

Nous ne rencontrerons là ni le brillant Aubenas, ni l'heureux Fumeterre, ni Poilbriant, ni Matifand, ni La Rigaudière. Nous serons privés d'Olympia la Milanaise, de la Vénitienne Imperia, et même de Thérèse Bagasse, si belle dans son rôle de comtesse!

Adieu, nos courtisans et nos dames du monde! perruques poudrées, mouches et paniers! Adieu, nos sémillants et nos charmantes! Nous avons entendu le dernier coq-à-l'âsse de Thérèse; nous n'admirerons plus jamais, — jamais, — le teint superfleuri de son voisin Auriou.

C'était un beau vaisseau que *l'Espérance*, percé de je ne sais plus combien de sabords, et tout fier de son château de poupe, sculpté comme la chaire d'une cathédrale.

Le vaisseau dormait à l'ancre.

La flotte de M. Duguay, ou plutôt son escadre, se rangeait derrière lui en ordre de bataille.

Les autres navires et vaisseaux de la rade étaient mouillés pêle-mêle, à distance.

On voyait Brest au lointain, entre les deux cornes de son port. Le soleil couchant jetait de rouges lueurs aux coteaux du Finistère.

Les matelots de quart, assis et couchés autour du grand mât, causaient ou fumaient leur pipe.

Nous eussions reconnu là, au premier plan, Cocodrille, fils de Caïman, portant le costume de novice.

Blaireau, appuyé contre le bastingage de bâbord, regardait du côté de la ville. Une barque nageait vers le vaisseau amiral.

C'était la barque qui attirait l'attention de Blaireau.

— Allons, Faignantin, disaient les matelots, continue l'histoire.

— Cric ! fit Cocodrille.

— Crac ! répondirent les marins en chœur.

— Un tonnerre dans ton lit !

— Une femme dans ton hamac !

Cette plaisanterie sacramentelle et fatigante étant faite, Cocodrille reprit :

— Pour lors, le grand sauvage d'Anglais entra dans le faux-pont par un sabord qu'on avait oublié de le faire mastiquer par le vitrier. En ce temps-là, les matelots n'avaient pas tous vingt mille livres de

rente pour acheter du tabac. L'Anglais leu-z'y dit, dit-il... Cric !

— Crac ! firent les matelots.

— L'Anglais leu-z'y dit : Si vous voulez fiche à l'eau en grand vot' tonnerre du ciel de commandant, eh bien ! on vous donnera à chacun cent pistoles d'Espagne...

— Une barque au vent à nous ! annonça la vigie.

— Ho ! de la barque ! cria presqu'en même temps Blaireau.

— Message du port, répondit-on sous le flanc même du vaisseau.

Blaireau lança un bout de cordage, et un homme en costume bourgeois, presque entièrement caché sous les plis d'un vaste manteau, se hissa à bord.

— Retournez-vous-en, mes amis, dit-il aux rameurs de la barque.

— Nage ! rectifia Blaireau.

On entendit le bruit mesuré des avirons. La barque s'éloigna.

La nuit venait.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce particulier-là? se demandèrent les matelots de quart autour du grand mât.

Blaireau prit le particulier sous le bras et se dirigea avec lui vers la grande écoutille.

— Ça va-t-il un peu ? demanda le nouveau venu.

— Je travaille.

— Qu'as-tu fait de bon ?

— Primo, d'abord, j'ai enrôlé trois amis... des anciens. Et en ce moment-ci, même, le petit, que vous voyez là-bas, leur conte à tous une couleur pour avancer la chose. Cette couleur est une histoire qui les prépare adroitement à l'objet.

— Le petit est avec nous ?

— Pas encore. Mais il n'y voit que du feu.

— Eh bien ! eh bien ! l'histoire, disaient les matelots.

— Cric !

— Crac !

— Cent pistoles d'Espagne ! Voilà ce que leu-z'y dit le grand sauvage d'Anglais. Attendez maintenant un petit peu que je me souvienne.

— Marche, Cocodrille, marche ! cria-t-on de toutes parts.

Cocodrille fit la moue.

— Ça n'est pas juste, dit-il.

— Quoi qui n'est pas juste ?

— Vous savez tous l'histoire par cœur, pas vrai ?

— Pardine !

— Eh bien ! moi, j'la sais pas. Pourquoi que vous voulez que ce soit moi qui la conte ? C'est aussi tyran



que l'Anglais. Attendez au moins que je m'en rappelle.

Il alluma sa pipe à celle d'un matelot.

— Tu es sûr de tes trois hommes? demandait l'étranger nouveau-venu à Blaireau.

— Comme de moi-même, M. Robert; d'ailleurs, nous aurons tous les bâbordais. Mais, entendons-nous. Je l'aime tout plein, moi, M. Duguay; je ne veux pas le vendre pour des prunes.

— Je te dis que ta fortune est faite.

— C'est pas malheureux! Alors, entrez, j'irai vous chercher quand la poire sera mûre.

— Mille pistoles pour toi tout seul, dit l'inconnu en disparaissant dans l'écoutille, si ça marche cette nuit.

— Non de nom de nom de nom! pensa Blaireau, mille pistoles!

Il se rapprocha du grand mât et fit mine d'écouter l'histoire.

— J'en étais donc, poursuivait Cocodrille, puisque vous voulez que je vous conte la chose, aux cent pistoles d'Espagne.

— C'est ça.

— Ça vaut dix livres, chaque pistole.

— Juste!

— Cent pistoles font donc mille livres, et je dis que c'est du bonbon !

— Un peu ! s'écrièrent ensemble tous les matelots.

Mille livres ! l'eau vint à toutes les bouches.

— Et qu'il y a là-dedans, dit Blaireau d'un ton caressant, de quoi bastringuer, folichonner, casser la faïence à volonté, et tout, quoi ! des délices !

Il fit signe à trois matelots placés sur le devant, et qui répondirent du geste.

Cocodrille voyait tout cela du coin de l'œil.

— Oui, s'écria-t-il ; mais les marins de *la Pomone* étaient des solides au poste. Ils prirent le grand sauvage d'Anglais par la peau du ventre, et puis...

— C'est pas vrai ! interrompit Blaireau vivement.

— Si c'est vrai.

— Il ne sait pas l'histoire ! s'écrièrent les trois matelots à qui Blaireau avait fait signe.

C'étaient les conjurés dont il avait parlé à l'étranger, qu'il appelait M. Robert.

— Vous en avez menti, je le sais ! protesta Cocodrille.

— Tu viens de dire toi-même le contraire.

— C'est vrai ! approuva tout le quart.

— Puisque je vous dis...

— Taisez ton bec ! interrompit Blaireau avec autorité : je vas vous dire le fin mot, moi !

— C'est ça ! le contre-maître !

— V'là donc comme ça se fit pour de vrai ! L'Anglais n'était pas un sauvage, c'était un bon enfant. Et le commandant commençait à les embêter pas mal, les matelots de *la Pomone,* avec son grand plumet et son beau linge, qu'on aurait nocé pendant quinze jours, en grand, avec une seule de ses chemises à jabot !

— C'est comme M. Duguay ! dit Pierre, un des matelots conjurés.

— Ils réfléchirent tous en faisant leur quart. Ils pensèrent que ça vaut mieux de s'amuser que de travailler comme des nègres... et qu'ils préféraient davantage le fricandeau que les haricots et les fèves... et qu'ils auraient du plaisir à donner du pied quéq' part aux riz-pain-sel de commissaires.

— Oh ! les riz-pain-sel ! fit un mousse.

— En conséquence finale de quoi, acheva Blaireau, les v'là partis ! Ribotte universelle et tous les jours, tabac à volonté, vin chaud, tafia, tremblement... danse et rigodon... Et puis des femmes ! Ah ! mais ! tant que t'en voudras ! tout un chargement !

— V'là z'un paradis ! s'écria Pierre.

— C'est moi qui voudrais t'y être ! appuya un deuxième matelot.

— Moi aussi, moi aussi ! cria tout le monde.

— Mais, objecta Cocodrille, c'est des bêtises, vous ne voyez donc pas !

— Si vous voulez t'y être, répliqua emphatiquement Blaireau, faut z'y entrer. La porte est toute grande ouverte.

Cocodrille réfléchissait ;

— V'là tout de même qui n'est pas dans l'histoire ! pensait-il.

Et il interceptait les signes d'intelligence que se faisaient les conjurés.

— Dame ! fit Pierre, jouant l'indécision, si l'Anglais venait... tout de même...

— Ah ! ah ! s'il venait... on ne sait pas !

— Chut ! fit Blaireau.

Puis, après un instant de silence, il ajouta mystérieusement :

— L'Anglais, il est venu !

Tous les bâbordais ouvrirent de grands yeux, cherchant l'Anglais depuis le beaupré jusqu'au château de poupe.

Quelques-uns songèrent à ce particulier que Blaireau avait halé à bord, et qui avait traversé le pont, enveloppé dans son large manteau.

— Ah ! sacredienne ! dirent quelques voix, l'Anglais, il est venu !

— Et c'est un bon, allez ! s'écria Blaireau.

— Un vrai ! chauffa Pierre.

— Un vrai des vrais ! appuyèrent les deux autres conjurés.

— Qu'il possède à lui, poursuivit Blaireau, des pièces d'or à boissées de boisseaux et larges comme des écus de six livres !

— Tonnerre !

— Qu'il emplirait la cale avec, si ça lui faisait plaisir, la cale et l'entrepont !

— Nom de nom ! où est-il c't Anglais-là ? s'écrièrent à la fois vingt matelots.

— Minute ! fit Blaireau, qui prit un air solennel, faut d'abord un bout d'engagement. Les ceux qui veulent voir l'Anglais, faut qu'ils disent : Les cent pistoles, ça nous va !

— Les cent pistoles, ça nous va ! répétèrent les trois conjurés.

Blaireau acheva :

— Les bitures incessantes et variées, ça nous va ! Le plaisir de la débauche et de tous les dieux de la fable, ça nous va ! La bamboche et la faïence en morceaux, l'eau-de-vie brûlée, tout ce qu'il y a de plus chenu en princesses, ça nous va !

— Ça nous va ! ça nous va ! répéta cette fois en chœur toute la bordée de bâbord.

Blaireau se dirigea vers l'écoutille.

— M. Robert! appela-t-il discrètement.

— C'est le nom de l'Anglais! pensaient les matelots.

Cocodrille avait les yeux grands comme des sabords.

M. Robert se fit attendre une ou deux minutes, qui furent employées par Pierre et ses deux camarades à battre le fer chaud.

Quand M. Robert parut, la besogne était à moitié faite.

Cocodrille ne jeta qu'un regard à ce M. Robert.

— Connu, celui-là! pensa-t-il. C'est le Rogoff de Paris, qui faisait du chagrin à mademoiselle Hélène. Le coup était monté de longueur.

Blaireau marchait devant M. Robert, le chapeau à la main.

Robert Arvy ou Rogoff était un peu pâle; mais il avait plus d'une corde à son arc. Il ne tremblait pas trop sous son grand manteau.

C'était la dernière partie qu'il jouait. Auriou, cette fois, lui avait donné des sûretés, voyant qu'il se formait.

En cas de succès, Robert Arvy pouvait se faire honnête homme avec une trentaine de mille livres de revenu.

— M. Robert, lui dit Blaireau en lui montrant les

— Il y a là, reprit Robert Arvy, qui montra l'écoutille, dix mille louis en or.

— Dix mille louis !

— Qui fait deux cent quarante mille livres en argent blanc ! répliqua Blaireau.

— Voyons ! répondez ! insista Robert Arvy.

— L'officier de quart ! dit tout bas un matelot.

— Filons en double ! s'écria Blaireau ; cachez-vous derrière moi, M. Robert. Nous allons finir d'arranger ça pendant que M. Duguay est encore à terre.

Ils se dirigèrent tous vers le gaillard d'avant. L'officier de quart marchait lentement et les bras croisés sur la poitrine.

C'était un très-jeune homme, simple garde-marine, que l'uniforme, trop neuf, semblait encore gêner aux entournures.

Il regarda tout autour de lui.

— On dirait que ces braves gens m'évitent, pensait-il en les suivant de l'œil. Bah ! c'est mon premier quart, ils ne me connaissent pas encore. Je suis arrivé hier au soir, et il a fallu entrer en fonctions tout de suite ? Ah ! mon oncle ! mon oncle ! si je ne vous aimais pas comme le meilleur des pères ! M'avoir séparé de ma pauvre Adèle... de force ! comme on saisit un criminel ! Et pas une âme à qui parler depuis

Paris jusqu'à Brest! Adèle! Elle pleure en ce moment... Elle songe à moi.

Pendant que le garde-marine, mélancolique et sensible, confiait ainsi à la brise les chagrins de son tendre cœur, un bruit léger se fit du côté de l'écoutille.

La nuit était tout à fait venue. Les matelots savaient bien que c'était le premier quart de notre petit officier, car le service était mal fait.

C'est à peine si quelques lanternes s'allumaient çà et là, sur toute l'étendue du pont.

Une tête brune et bouclée se montra dans l'écoutille voisine, puis un visage espiègle, un visage charmant.

Au moment où le garde-marine prononçait, avec toute la poésie de son âge, ces mots: « Elle pleure... Elle songe à moi... » un joli petit éclat de rire s'étouffa derrière lui.

Il se retourna vivement.

Une jeune fille sortit de l'écoutille.

— Non, M. Etienne, dit-elle en riant, non, je ne pense pas à vous!

— Adèle! s'écria le garde-marine, stupéfait; vous... ici!

— Et vous voyez bien, ajouta la coquette, que je ne pleure pas du tout... mais du tout!

Elle riait de tout son cœur.

Etienne restait là tout ébahi.

— Eh bien! voilà tout ce que vous me dites d'aimable et de galant? reprit Adèle.

— Je tombe des nues, balbutia Etienne, je ne sais comment expliquer...

— C'est pourtant bien simple. Nous sommes arrivées ici avant vous, ma mère et moi. Mon grand-père, M. Cassard, est commandant en second du vaisseau.

— Est-il possible! fit le garde-marine, qui croyait rêver.

Les bâbordais avaient, pardieu! beau jeu pour arranger leur petite affaire.

L'officier de quart ne songeait pas à eux.

— Mais vous, M. Etienne, reprit Adèle en souriant, vous, pauvre étudiant de Paris, comment se fait-il?...

— Oh! répondit le garde-marine déconcerté, vous savez qui je suis...

— Pas le moins du monde! interrompit Adèle impitoyable.

— J'ai un oncle...

— C'est juste, je me souviens.

Son sourire se fit plus moqueur pendant qu'elle poursuivait :

— Un oncle sévère et terrible; un vrai croquemitaine d'oncle, qui ne veut pas que monsieur son neveu se perde dans de folles amours !

— Pourquoi railler ainsi, dit Etienne avec reproche, quand je suis si heureux de vous revoir, Adèle!

— Ecoutez, laissez-moi rire un peu, Etienne. Vous disiez si bien cela : Elle pleure en ce moment... Elle pense à moi...

— J'avoue que j'avais tort, mademoiselle! repartit Etienne, décidément piqué.

Ces amoureux de vingt ans n'entendent pas la raillerie.

— Mademoiselle ! répéta Adèle; il m'appelle mademoiselle ! bon ! le voilà fâché !

Puis elle ajouta bien doucement :

— Voulez-vous me pardonner, Etienne?

Etienne boudait.

— Vous ne m'aimez pas, je le sais bien ! dit-il.

— Oh ! si, fit Adèle en lui tendant la main. Je me souviendrai toujours que vous avez été bien bon pour nous, quand nous étions malheureux. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de nous, Etienne, mais je vous le dis ici comme à Paris : Je vous aime.

Etienne ne pouvait faire autrement que de pardonner. Il était heureux comme un roi.

— Merci ! dit-il. Quelquefois j'ai peur de vous,

Adèle, mais, dès que vous me montrez votre cœur si simple et si bon, je suis rassuré. Mon oncle me traite comme son fils. Quand je lui dirai que mon bonheur dépend de notre union... Mais qu'avez-vous donc? Vous me quittez déjà!

Adèle, qui était aux aguets, avait entendu un bruit de pas sur le pont.

— Un officier! dit-elle.

— Qu'importe?

— Il importe beaucoup.

— Je suis le maître ici pendant mon quart.

— Je ne dis pas non, mais je ne veux pas être surprise en tête-à-tête avec M. Etienne, ancien étudiant, devenu garde-marine. Je vais rejoindre ma mère. Au revoir!

Elle disparut, légère cemme une sylphide.

— Rien de nouveau, monsieur? demanda l'officier de ronde.

— Rien de nouveau, monsieur, répondit Etienne.

— A onze heures de nuit, l'amiral revient à son bord, monsieur.

— C'est bien, monsieur.

— Il faut être paré à le recevoir, monsieur.

— On sera paré, monsieur!

— Bon quart, monsieur!

— Merci, monsieur!

Qu'on dise encore que les marins ne sont pas bien élevés !

L'officier continua sa ronde. Etienne se mit à faire les cent pas sur le pont.

C'était une belle nuit de juillet, calme, profonde, étoilée. La mer ne rendait qu'un murmure sourd; les vaisseaux de la flotte balançaient lentement leurs agrès noirs au souffle intermittent de la brise.

Au loin, les fanaux du port indiquaient la position de Brest où les lumières allaient peu à peu s'éteignant.

Etienne prit la lunette de nuit pour examiner l'horizon.

Je ne sais pourquoi il vit l'espiègle et doux visage d'Adèle sourire au bout de la lunette.

Du côté de l'avant, on entendait les voix contenues des matelots qui causaient. L'affaire était enlevée. Robert Arvy avait pour lui tous les bâbordais.

Pour ne laisser aucun point obscur dans ce récit qui, sauf certains détails, est rigoureusement historique, nous dirons que M. de Rogoff était venu de Paris à Brest pour en finir avec le bonhomme Jacques, — de quelque façon que ce fût.

Auriou n'était pas un personnage de tragédie, avec sa grosse face rose et sa bedaine balancée; mais

quand il s'agit de quatre millions, un traitant est capable de tout.

D'autant mieux qu'il peut payer pour tout faire et s'en laver les mains, comme Ponce-Pilate.

Auriou avait donné plein pouvoir à Rogoff, plus quatre mille louis.

Rogoff avait promis qu'on n'entendrait plus jamais parler du bonhomme Cassard.

Outre les quatre mille louis, il s'était procuré, par son industrie, un ordre de débarquer Cassard.

Cet ordre devait lui servir à expliquer, en cas de malheur, sa présence à bord de l'amiral.

Pendant que les bâbordais conspiraient et passaient leur langue gourmande sur leurs lèvres en songeant aux voluptés de l'avenir, pendant que M. Etienne rêvait amour, baisers, sourires, le prudent Caïman, suivi de son fils Cocodrille, sortit de l'entrepont par la grande écoutille, et jeta autour de lui des regards soupçonneux. Il ne vit personne.

— Parle bas, Faignantin, dit-il ; c'est des mauvaises délicatesses. Ousque t'as entendu tout ça ?

— Ici, auprès du grand mât.

— Es-tu bien certain d'être sûr de la chose ?

— Oui, mon papa.

— C'est des mystères que je veux les éclaircir inopinément, pensa Caïman.

La figure inquiète de Blaireau sortit de l'ombre derrière le bas mât de misaine.

Caïman et Cocodrille ne l'apercevaient point.

— Je vas vous dire, mon papa, poursuivait Cocodrille : ils se sont arrangés à cent pistoles par tête. On doit me donner cent pistoles aussi, moi...

— Badinons pas !

— Laissez la corde. Croyez-vous que je les prendrai? A ben! ouiche! ça me brûlerait les doigts!

— Embrasse-moi, Faignantin, dessus mon cœur. Tu as les vertus de ton père !

Blaireau avançait à pas de loup et pensait :

— Je me défie de ce petit bêta-là !

— Et moyennant cent pistoles, reprit Caïman, ils doivent se corrompre au vis-à-vis de la discipline...

Cocodrille serra le bras de son père.

— Blaireau est derrière nous, prononça-t-il tout bas.

Puis, prenant le ton de la conversation :

— Comme ça, mon papa, c'est un fait authentique et officiel que je suis né naquis sur la surface de l'Océan marin?

— Que tu n'en es pas digne, Faignantin ! répliqua Caïman du même ton.

— Merci, mon papa !

— Ta maman qui t'a mis au monde était pourtant

une fière femme, va! qu'elle menait la poste aux choux crânement! cinq pieds cinq pouces, sans souliers, et les cheveux rouges à l'instar du piment d'Amérique.

— Comment qu'é s'appelait, mon papa?

— Mathurine.

— Mathurine qui?

— T'es curieux!

— Ils n'y songent seulement pas! se dit Blaireau, qui les avait écoutés.

Il s'éloigna.

— Le Blaireau est parti, dit Cocodrille, qui semblait avoir des yeux derrière le dos; nous reparlerons de maman une autre fois, mon papa.

— Faignantin, prononça Caïman, prête-moi tes deux oreilles avec l'attention de m'écouter. Ça y est-il?

— J'écoute, mon papa.

— Qu'est-ce que c'est que celle-là qu'est la première des premières?

— Vous êtes bête, mon papa! dit Cocodrille en riant.

— Badinons pas!

— C'est mam'selle Hélène, pardi! c'te question!

— Qu'est-ce que c'est que celle-là qu'est la meilleure des plus bonnes?

— Toujours mam'selle Hélène.

Blaireau, qni avait fait un tour, se glissait doucement le long du plat bord.

— Eh bien! reprit Caïman, si c'est là la première des premières et la meilleure des plus bonnes, faut courir une bordée du bas, sans faire semblant de rien, avec adresse...

— Et lui glisser deux mots dans le tuyau de l'oreille, pas vrai, mon papa.

— Rev'là le Blaireau sur notre dos! s'interrompit-il tout à coup.

Blaireau était en effet à dix pas.

Mais il y avait maintenant un autre témoin de cette scène.

Hélène Cassard était montée sur le pont depuis quelques minutes. Elle avait entendu l'expression si flatteuse de l'admiration que Caïman et son fils Cocodrille lui portaient.

Elle avait compris qu'un danger menaçait son père et peut-être Duguay-Trouin lui-même.

Elle se tenait cachée derrière le grand mât. Ni Blaireau, ni les deux autres, ne se doutaient de sa présence.

— Aïe! fit Caïman, c'est pourtant vrai, le v'là sur not' dos! Et c'est-y dommage qu'un fin matelot comme lui soit devenu un failli chien sur

ses vieux jours! Attrape à reparler de la maman, Cocodrille!

— Oui mon papa, on est paré pour ça.

— Quoi donc! reprit tout haut Caïman; c'est pas parce que j'étais celui de son choix, mais tu n'en as pas vu tant seulement une à Paris, la capitale, qui soit le demi-quart aussi belle femme qu'elle était dans sa fraîcheur.

— Ça fait plaisir de ressembler à une maman comme ça, dit Cocodrille.

Blaireau pensait :

-- Je vois la couleur de la frime!

— Elle était mignonne, continua Caïman, comme Junon, Cérès, Iris, et la pomme d'amour de Vénus!

Cocodrille poussa un cri. Blaireau le tenait au collet par derrière.

— Oh! là! là! fit le nouveau novice.

— Eh! c'est l'ancien! dit Caïman.

— N'y a plus d'ancien! répliqua rudement celui-ci.

— Lâchez-moi voir, M. Blaireau! gémissait Cocodrille; vous m'étouffez!

Blaireau serra un peu plus fort.

— Et qu'est-ce qu'on lui glissera donc dans le tuyau de l'oreille, petit bêta, à c'te meilleure des plus bonnes?

Hélène hésitait à se montrer.

— Qu'est-ce que quoi? répéta Cocodrille, déconcerté; dites, mon papa...

— Nous parlions de la défunte, tous deux, moi et mon petit, voulut dire Caïman.

— Taisez ton bec! interrompit Blaireau; c'est fini de rire... j'me méfie!

— Serrez pas si fort! M. Blaireau, quoique ça me fait bien plaisir de vous voir, disait Cocodrille, qui perdait plante. Ah! dame! mon papa vous aime bien!

Blaireau montra le gaillard d'avant, où les conjurés étaient réunis.

— Nage! dit-il; tous deux en double! Faut tirer ça au clair!

Caïman et Cocodrille restèrent immobiles.

— Nage! répéta Blaireau qui leva la main.

Hélène quitta son abri derrière le grand mât et vint se placer en face de Blaireau.

Elle voulait à tout prix savoir.

— Restez! dit-elle à Caïman.

— Hein? fit Blaireau, qu'est-ce que c'est?

— J'ai besoin de parler à ces deux hommes.

— Ça se trouve mal. J'en ai besoin aussi.

— Et ces deux hommes vont me suivre, ajouta Hélène.

Blaireau eut un rire insolent.

— Pas pour le quart d'heure, ma petite dame, répliqua-t-il.

— Blaireau, mon vieux, dit Caïman, tape sur moi si ça te divertit, tape sur Faignantin aussi. Mais avec mademoiselle Hélène, badinons pas !

Il carra ses larges épaules et prit une attitude offensive.

Cocodrille, qui avait recouvré sa liberté, s'étirait pour remettre en place les muscles de son cou.

Pour la première fois de sa vie, il avait des idées belliqueuses et disait :

— Si mon papa commence, je vas toujours bien lui pocher les deux yeux.

Et cette pensée lui causait un véritable plaisir.

Blaireau était le supérieur de Caïman, et l'on sait quelles sont les rigueurs de la discipline maritime.

Avant qu'il eût le temps de formuler un ordre, Hélène reprit :

— Le commandant Cassard veut parler à ces deux hommes.

— Ouais ! fit Blaireau ; le commandant Cassard.

Cocodrille lui pinça le bras.

— Qué qu' vous avez donc? dit-il; mon papa ne sait rien de rien !

— C'est-il vrai, ça?

— Quand je vous le dis! Et quant à ce qui est de moi, je ne lâche pas comme ça mes cent pistoles. Ah! mais non!

Blaireau commençait à se rassurer, tant ce Faignantin vous avait un air candide.

— Faites place! dit cependant Hélène en l'écartant.

Puis, s'adressant à Caïman et à son fils, elle ajouta d'un ton impérieux :

— Venez!

Les deux matelots la suivirent.

Cocodrille fit des signes d'intelligence à Blaireau jusqu'au moment où il disparut dans l'écoutille.

— Dès qu'elle parle, faut toujours lui obéir, à c'te femme-là! pensa Blaireau, qui restait un peu soucieux.

— C'est égal, acheva-t-il en regagnant le gaillard d'avant; le petit bêta à l'air d'un bon! Il tient à ses cent pistoles... Et le papa ne sait rien de rien!

Ce ne fut point auprès du commandant Cassard qu'Hélène conduisit Caïman et Cocodrille.

Elle les conduisit dans la propre cabine que le lieutenant-général lui avait donnée jusqu'au jour de l'appareillage.

Adèle dormait déjà.

Hélène ferma la porte à double tour et somma les deux matelots de s'expliquer.

Caïman et Cocodrille n'avaient rien à refuser à la meilleure des plus bonnes. Un quart d'heure après, Hélène en savait aussi long sur la conspiration que Blaireau ou Robert Arvy lui-même.

XX

L'AMIRAL A BORD

Un silence profond régnait maintenant à bord de *l'Espérance.* Les vaisseaux de la flottille semblaient dormir sur l'eau calme et sombre de la rade. Le ciel sans lune se chargeait d'innombrables étoiles.

Du côté de la ville, les lumières s'étaient peu à peu éteintes.

On n'entendait plus rien que le grand murmure de la mer.

Etienne était accoudé sur le plat bord, tenant à la main sa lunette de nuit.

Etienne songeait au petit roman de sa vie.

Quand il avait eu vingt ans révolus, son oncle l'avait enlevé de Saint-Malo pour lui montrer le monde.

Etienne était marin de naissance. Il ne faut donc pas s'étonner de le retrouver, avec un grade d'officier, à bord de *l'Espérance*. Mais, jusqu'à sa vingtième année, Etienne n'avait vu que la mer et les rues noires de Saint-Malo, la ville-prison.

Paris! ce fut un délire! Les rêves d'Etienne n'avaient pas deviné Paris.

Paris n'est pas le même pour tout le monde, quoique tout le monde l'adore. Paris, la ville merveilleuse, se fait des amants de ceux-là même à qui elle refuse ses faveurs. Qu'est-ce donc pour ceux qu'elle comble de caresses?

Or, Etienne était naturellement de ceux-là. Le neveu de M. Duguay ne devait trouver à la cour et à la ville que des portes grandes ouvertes. Une portion de la gloire de son oncle était à lui par héritage; au moins peut-on dire qu'il en avait comme un reflet.

Duguay-Trouin était célibataire; le neveu de Duguay-Trouin devait être aimé comme un fils.

Etienne, accueilli partout sous ce brillant patronage, vit Paris du beau côté. Mais sait-on les voies de la destinée? Etienne resta froid devant les belles dames de la cour; il sentit battre son cœur pour la première fois, un soir, sur le pont au Change, à la vue d'une pauvre fillette qui s'en allait trottinant, un paquet à la main.

Disons le mot : une grisette.

Mon Dieu, oui.

Et pour l'anathème que nous avons déjà jeté à cette odieuse espèce : la lorette, offrons notre respect tendre à la petite fille laborieuse, simple, sage, mignonne, qui est comme la fleur de ce sol aride où nous marchons, à la grisette parisienne.

Nous avons parlé du gamin, nous avons parlé de la portière : chardons :

Trois salves pour la grisette.

D'autant qu'elle devient rare.

La grisette du pont au Change était poursuivie par une manière de gentilhomme râpé qui la serrait de près. Robert Arvy n'avait pas encore trouvé moyen de renouveler sa toilette.

Etienne jeta le gentilhomme dans le ruisseau et se fit le chevalier de la grisette.

Il sortait d'un salon de la rue Taranne. La grisette demeurait rue Planche-Mibray. Quelle chute!

Et cependant Etienne revint le lendemain dans cette affreuse rue Planche-Mibray; le lendemain et les jours suivants, — et je ne sais comment, il parvint à louer une chambrette dans le voisinage.

Il fut admis en qualité de voisin; il fit sa cour, se donnant pour un pauvre étudiant. Le bonhomme Jacques se prit à l'aimer. Il était presque de la famille.

A ce point qu'il osait apporter des dindes rôties, les jours de fête.

Nous savons l'histoire d'Etienne à dater de la dinde rôtie et de la fameuse lettre d'audience.

Duguay-Trouin avait appris ses fredaines; mais il ignorait complètement le nom et la position de sa jeune maîtresse.

Pour en finir d'un coup, il le fit enlever et conduire à Brest.

Voyez le malheur ! Si Duguay-Trouin avait laissé Etienne à Paris, Etienne se serait trouvé tout naturellement séparé de son Adèle.

Tandis que, grâce aux sévérités de Duguay-Trouin, Etienne et Adèle étaient réunis à bord de *l'Espérance.*

Etienne songeait à tout cela.

Un bruit lointain et mesuré se fit entendre dans la direction du port.

Etienne braqua la lunette de nuit et vit un objet noir glisser rapidement dans les eaux de la rade.

— Le canot amiral ! cria la vigie.

— Le canot amiral ! répéta Etienne ; tout le monde à son poste !

Les bâbordais s'élancèrent tumultueusement, en apparence, et, au bout de quelques instants, l'ordre le plus parfait régnait sur le pont.

— La garde sous les armes ! commanda Etienne.

La crosse des mousquets sonna sur les planches du pont.

— Six hommes sur le bord ! Parez les tire-veilles !

Six matelots enjambèrent le bastingage et jetèrent les tire-veilles, ou rampes de cordages, que l'on tend quand un grand personnage doit monter à bord.

Le canot amiral accostait.

Les douze rameurs tenaient leurs avirons en l'air et restaient immobiles.

Il y eut un roulement de tambour.

— Garde à vous ! cria l'officier des soldats de marine.

Ceux-ci étaient rangés à droite du passage préparé pour l'amiral ; les matelots se rangeaient à gauche. La gauche est le côté d'honneur.

Duguay-Trouin franchit le pont-volant, sans toucher aux tire-veilles, garnies de velours.

— Portez armes ! cria l'officier ; présentez armes !

Le tambour battit aux champs.

(Voir, pour les autres détails du cérémonial, un roman maritime quelconque).

M. Duguay était sur son vaisseau, voilà pour nous le principal.

Mais, jarnidieu ! M. Duguay n'avait pas l'air de bonne humeur.

Les soldats de marine remarquèrent cela, et plus d'un matelot conjuré en eut la chair de poule sous son caban.

— Va m'attendre dans la cabine, va ! dit M. Duguay à Etienne.

Et comme le jeune homme faisait mine de répliquer, le lieutenant lui ferma la bouche d'un geste impérieux.

— Vous ! reprit-il en se tournant vers les matelots, à votre gaillard d'avant ! et vite !

Absolument comme il eût dit à un chien : A la niche !

Méchante humeur !

Et ces brusqueries étaient rares chez M. Duguay, le héros le plus doux de l'univers.

Mais, cette nuit, on n'avait pas besoin de le regar-

der à deux fois pour voir qu'une pensée douloureuse le préoccupait.

Il était triste, presque abattu.

Blaireau haussa les épaules en précédant sa bordée.

— En voilà un qui ne fera pas longtemps son fier ! grommela-t-il.

— Qu'est-ce qu'il a donc, M. Duguay? se demandaient les matelots.

— Quand on est pour se perdre corps et bien, répondit Blaireau, l'on a comme ça des tristesses.

Duguay-Trouin s'était dirigé vers le château de poupe.

— Amiral ! dit une voix à son oreille.

Duguay-Trouin ne l'entendait pas.

La voix appartenait à Cocodrille, surnommé Faignantin.

Cocodrille venait de la part d'Hélène.

Duguay-Trouin se jeta sur un banc et mit sa tête entre ses mains.

— C'est cela, murmura-t-il, c'est cela ! Il suffira toujours d'un grain de plomb pour arrêter le vol d'un aigle !

— Amiral ! répéta Cocodrille, qui tournait tant qu'il pouvait son chapeau de novice entre ses mains.

Duguay-Trouin fit un geste de dégoût.

— Il suffira toujours d'une femme, ajouta-t-il avec un accent de mépris suprême, moins qu'un grain de plomb ! pour arrêter l'essor d'un homme !

— Amiral ! répéta pour la troisième fois Cocodrille !

— Va-t'en ! s'écria Duguay-Trouin; que personne n'approche de mon quartier.

Cocodrille recula.

En ce moment, Hélène traversait le pont désert.

— Personne ! fit Cocodrille en insistant ; pas même mam'selle Hélène Cassard ?

— Surtout mademoiselle Hélène Cassard ! prononça sèchement Duguay-Trouin.

Hélène n'était plus qu'à quelques pas.

Elle fit un signe.

Cocodrille s'éloigna.

Hélène s'appuya contre le mât d'artimon, comme si elle eût voulu se recueillir et reprendre courage.

Elle regardait Duguay-Trouin. Des larmes venaient à ses yeux.

Elle avait aimé cet homme, tout jeune qu'il était, inconnu et simple volontaire à bord d'une frégate corsaire de Saint-Malo. Elle l'avait aimé de toute la puissance de son âme.

Un jour elle avait vu cet homme en face de la mort. C'était à une heure terrible pour elle. Mau-

guy venait de la tuer moralement pendant son sommeil.

Et pourtant, elle avait oublié son propre malheur pour ne s'occuper que du péril de cet homme.

Ce jour-là, elle demandait à Dieu un sauveur. Par un coup de la Providence, qu'elle invoquait ardemment, ce fut son père qui vint, ce fut son père qui fut le sauveur de René. Puis René partit, et Hélène Cassard, condamnée, quitta Marseille et se défendit à elle-même tout espoir.

Elle aimait au fond de son découragement. Elle se souvenait. Et ce sentiment vague qui survit à l'espoir, le rêve, la soutenait, lui montrant parfois l'horizon souriant, la joie impossible, le paradis ouvert.

Adèle vint au monde, pauvre enfant dont la naissance était un terrible malheur. Hélène l'aima davantage pour son martyre, à elle, dont l'enfant était la cause innocente.

Elle se donna tout entière à son éducation.

Où était René? que faisait-il?

En agitant le berceau de sa petite Adèle, Hélène se demandait cela bien souvent.

Et bien souvent aussi, une sorte de mirage passait devant ses yeux.

Tantôt c'était René qui sautait sur une plage où

elle l'attendait, elle, Hélène. Une belle plage avec des arbres verts et de frais gazons. La plage qui sourit dans nos rêves heureux.

Combien il était beau et que de tendresse dans ses yeux! Il venait chercher Hélène et tenir sa promesse; n'avait-il pas dit : Je reviendrai!

Hélas! je ne sais quel voile de deuil passait sur le paysage inondé de soleil.

La mer est une vaste tombe. Hélène voyait cette fatale planche qui s'incline sur le bord, afin de laisser glisser le cercueil, — le cercueil muni de deux boulets de canon, pour que le mort plonge bien vite...

René! René!

Puis des cloches. Oh! le carillon joyeux! ce n'étaient plus des funérailles. L'église tendue de blanc, avec des guirlandes de fleurs. Une jeune femme au bras de René; sur le front de la jeune femme, la couronne des fiancées.

Hélas! encore hélas!

Et Adèle dormait dans le berceau.

Adèle grandit. Hélène sentit bien que son cœur ne pouvait pas vieillir. Elle aimait toujours, alors même que l'espoir semblait fou, et pis que cela, ridicule.

Elle aimait.

Il y avait dix-huit ans qu'elle n'avait entendu parler de René.

Elle aimait René comme au premier jour.

Elle avait le caractère ferme, persistant et doux. Elle était brave comme un homme, timide plus qu'une femme.

Il y avait en elle des trésors de patience et d'amour.

Elle vit la ruine lente et successive de son père. Son cœur saigna, car elle eût donné mille vies pour son père; mais elle n'oublia point René.

Quand elle vit René après dix-huit ans, et comme par miracle, elle faillit devenir folle.

Et quand René, digne d'elle, lui dit : Voulez-vous être ma femme ? elle eût l'âme brisée.

Puis encore, quand elle sut que René s'appelait Duguay-Trouin, elle se sentit morte pour le bonheur.

Tout était dit, Hélène Cassard était ainsi faite. La gloire de l'homme qu'elle aimait était sa condamnation.

Si grande que fût cette gloire, elle l'exagérait encore dans son esprit, en même temps qu'elle rabaissait à plaisir le niveau de sa propre misère.

Elle creusait l'abîme déjà si profond.

Elle regardait d'en bas et prenait le vertige à voir

la distance qui séparait tant de grandeur de tant de malheur.

Elle pleurait, non point cependant à cause de cela, car son sacrifice était fait; elle pleurait parce que Duguay-Trouin était là, pâle et défait sur son banc.

Il avait dû, ce jour-là, beaucoup souffrir !

Hélène pleurait en songeant à sa souffrance.

Au bout d'une minute, elle marcha vers lui.

— René, dit-elle en faisant allusion à ses dernières paroles, pardonnez-moi si je brave une défense qui était surtout pour moi.

— Hélène ! s'écria Duguay-Trouin en tressaillant.

Puis il détourna les yeux et ajouta :

— Que voulez-vous ?

— Je veux vous parler, René, répondit Hélène, et je remercie Dieu qui me fait vous rencontrer seul en ce moment. Un terrible danger vous menace. Il y a un complot à bord.

— C'est impossible, dit Duguay-Trouin froidement.

— Un serviteur dévoué vient de m'apprendre... commença Hélène.

— Il se trompe, interrompit Duguay-Trouin.

— Mais il n'a pu inventer les détails, René ! Au quart de minuit, la révolte doit se déclarer. On a dessein de vous jeter à la mer.

— Je vous remercie, Hélène. On vous a conté une fable.

— Au nom de Dieu, René! s'écria la pauvre femme effrayée, ne prenez pas cela ainsi. Ce que je vous annonce est sérieux.

Duguay-Trouin eut un sourire.

— J'ai toujours été le père de mes matelots, dit-il.

— Et s'ils sont ingrats? s'écria Hélène.

— C'est vrai, dit Duguay-Trouin amèrement. Il faut compter sur l'ingratitude!

— Toutes leurs mesures sont prises... le prix de leur trahison leur a été remis.

— Déjà! fit l'amiral, qui souriait.

— Cent pistoles chacun.

— C'est très-cher, répliqua Duguay-Trouin avec une raillerie froide.

Hélène le regardait, navrée.

— Doutez-vous encore? demanda-t-elle.

— Non, répondit Duguay-Trouin.

— Enfin! s'écria la pauvre femme.

— Je n'ai jamais douté, Hélène. Tout ce que vous m'avez dit, je le savais.

— Vous le saviez!

— Avant de revenir à bord.

— Et qu'allez-vous faire?

— Rien...

— Mais je rêve! s'écria Hélène. Est-ce Duguay-Trouin qui parle?

Le lieutenant-général fut quelques secondes avant de répondre; puis, ces paroles tombèrent lentes et tristes de ses lèvres :

— Oui, c'est Duguay-Trouin... mais qui n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est Duguay-Trouin blessé au cœur.

Hélène baissa la tête en silence.

Duguay-Trouin reprit avec moins d'amertume :

— Hélène, il est un âge où l'homme n'essaie pas même de reconstruire sur des bases nouvelles l'édifice brisé de son bonheur. A cet âge-là, le cœur a choisi sa voie irrévocablement. L'avenir est un point fixe à l'horizon, un phare qui brille et dont la lumière soutient notre marche lassée. Si le phare disparaît, si la lumière s'éteint, faible ou fort, l'homme s'arrête. Cette halte désespérée a un nom, Hélène : on l'appelle la mort.

— La mort! répéta Hélène en frissonnant.

— Quand je vous ai perdue, la première fois, j'étais jeune, reprit Duguay-Trouin; l'amour de la gloire m'exaltait, puis vint l'ambition. J'aime encore la gloire; mais j'ose penser que si je mourais à l'instant où je parle, mon nom ne me suivrait pas

dans la tombe. L'ambition, folie froide et triste, je l'ai jetée hors de mon cœur avec mépris, le jour où, pour la première fois, j'ai traversé l'antichambre d'un ministre. Hélène, Hélène! Dieu m'avait réservé une immense joie : je vous retrouvai! vous étiez pour moi ce phare dont je parle, cette lumière qui brille à notre pauvre horizon, qui nous appelle, qui nous fortifie, qui nous fait vivre. Hélène, j'avais concentré en vous tous mes espoirs de repos et de bonheur... Et regardez-moi! la guerre a usé ma vie : je suis à cet âge où l'espérance ne renait plus dans le cœur épuisé. Vous m'avez repoussé; la lueur qui me souriait au lointain, je ne la vois plus. Si mes marins, que j'ai comblés de bienfaits, ont vendu ma tête pour un peu d'or, qu'ils prennent ma tête et qu'ils reçoivent leur or : j'ai assez vécu.

Un sanglot souleva la poitrine d'Hélène.

— René! René! fit-elle en joignant les mains; je vous en supplie!

Duguay-Trouin la repoussa.

— Hélas! mon Dieu! s'interrompit-elle avec des larmes, est-ce que mon supplice n'est pas assez navrant encore! Avoir là, devant mes yeux, la félicité suprême, et ne pouvoir tendre la main pour la saisir! René, avant de savoir votre nom, je pouvais hésiter. Mais il ne suffit pas que la femme de Duguay-

Trouin soit pure dans son cœur et aux yeux de Dieu... il faut qu'elle soit sans tache aux yeux des hommes.

— Qui donc oserait?... interrompit le lieutenant-général avec impétuosité.

La main d'Hélène se posa froide sur son bras.

— J'ai une fille, interrompit-elle à son tour.

— Ne le sais-je pas?

— Il a fallu mentir pour le monde.

— Qu'importe le monde?

— Il a fallu mentir! répéta Hélène; pour ceux qui ne voient pas ma conscience, mon malheur ressemble à un crime. Non, non, René, je ne serai pas votre femme. Si vous m'aimez, si vous ne voulez pas renouveler le plus cruel de tous les martyres, oh! ne me le demandez plus!

— Et si je me joignais à notre généreux ami, à notre bienfaiteur, ma fille? demanda une voix derrière elle.

— Mon père! s'écria Hélène.

— Il a tout entendu! ajouta Duguay-Trouin.

— Tu ne me réponds pas, ma fille, dit Cassard.

Hélène fit sur elle-même un suprême effort.

— Mon père, mon cher et bon père, répliqua-t-elle après un silence, depuis que je suis au monde, chacun de vos désirs a été pour moi une loi. Si vous

vous unissiez à René, je me mettrais à vos genoux et je vous dirais : Pardonnez-moi, mon père, je vous désobéis pour la première fois de ma vie.

— Et me dirais-tu pourquoi tu me désobéis, ma fille? demanda Cassard.

Hélène hésita encore; puis elle répondit en baissant la tête et d'une voix brisée :

— Si vous m'y condamniez, je vous le dirais, mon père.

— Allons! dit Cassard simplement; il y a là un secret qui n'est pas pour moi.

— Monsieur Duguay, ajouta-t-il en s'adressant au lieutenant-général, qui se promenait sur le pont avec agitation, je suis venu parce que je croyais qu'on parlait ici du danger qui vous menace. Voulez-vous que je donne des ordres?

— Non, répliqua Duguay-Trouin.

— Le temps presse, monsieur!

Duguay-Trouin ne répondit pas cette fois.

Il s'arrêta et appela.

Un matelot vint à sa voix.

— Qu'on fasse venir, dit-il, le garde marine, Etienne Trouin et la jeune fille amenée par mademoiselle Hélène Cassard.

— Au nom du ciel! monsieur Duguay, voulut in-

sister le vieux marin; les circonstances sont tellement graves, et l'état du vaisseau...

Duguay-Trouin l'interrompit avec hauteur.

— Je suis seul juge de l'état du vaisseau, monsieur, dit-il.

— Mon père, dit Hélène à son oreille, il sait tout, et il veut mourir.

Cassard regarda Hélène, si pâle qu'elle ressemblait à une morte, puis Duguay-Trouin, dont les traits bouleversés exprimaient un véritable égarement.

— Est-ce que le malheur est entré ici avec moi! pensa-t-il.

Sous Louis XV, à bord des vaisseaux de l'Etat, le quart était de six heures, ce qui explique le terme lui-même. De nos jours, le quart est de quatre heures seulement.

La bordée de bâbord devait céder la place aux tribordais au coup de minuit.

Onze heures étaient sonnées depuis longtemps. C'était le moment choisi par les conjurés.

On comptait les minutes sur le gaillard d'avant.

Robert Arvy était descendu dans sa cachette, laissant agir les autres, suivant la bonne habitude de ses pareils.

Blaireau et ses compagnons, voyant qu'on ne s'occupait pas d'eux, prenaient courage.

Le plus difficile, c'était de saisir M. Duguay.

Le vieux Cassard prêtait l'oreille. Un murmure sourd venait de l'avant : on distinguait un mouvement confus autour du mât de misaine.

Le matelot dépêché par M. Duguay amena Etienne et Adèle.

— Avance ici, petit, dit M. Duguay à son neveu.

— Monsieur Cassard, reprit Duguay-Trouin en se tournant vers le vieux marin; voici un enfant qui vous a trompé. Il a eu tort de vous cacher son nom à Paris. Je vous prie de lui pardonner à ma considération, monsieur Cassard.

— Oui, oui, monsieur Duguay, répliqua le bonhomme, qui voyait s'éteindre la lumière du gaillard d'avant; oui, certes. Tout ce que vous voudrez, monsieur Duguay !

— Hélène, dit le lieutenant-général, qui montrait Adèle et Etienne; ils s'aiment; voulez-vous qu'ils soient heureux ?

Sa voix était profondément émue.

Hélène suivait les regards inquiets de son père.

— Pourquoi choisir ce moment? demanda-t-elle.

— Parce que, répondit Duguay-Trouin avec tristesse, ce moment est solennel, Hélène. Je voudrais

en profiter au moins pour laisser à d'autres le bonheur qui me fut refusé ici-bas.

— René! René! fit Hélène oppressée; il y a en vous quelque chose qui m'épouvante!

— Répondez. L'heure qui vient n'appartient à personne. Voulez-vous qu'ils soient heureux?

Cassard distinguait des ombres noires qui se glissaient en silence entre le bas mât de misaine et le grand mât.

— Monsieur Duguay! s'écria-t-il éperdu, au nom du ciel!...

— Laissez, monsieur! fit Duguay-Trouin.

Il prit les mains d'Etienne et d'Adèle.

— Enfants, dit-il; que votre vie soit belle! Aimez-vous bien, et souvenez-vous de ceux qui vous ont aimés!

— Mon oncle! mon père! s'écria Etienne les larmes aux yeux.

— Ah! monsieur! s'écria la jeune fille, qui ne trouvait point de paroles pour rendre grâce.

Hélène murmura derrière lui :

— René, vous vous vengez par un bienfait de plus!

Duguay-Trouin regarda les deux enfants d'un air attendri. Il les baisa tous deux au front.

— Et maintenant, dit-il d'un accent impérieux, vous allez tous quitter le vaisseau à l'instant même.

— Quoi! s'écria Hélène.

— Moi aussi, n'est-ce pas? demanda Cassard avec amertume.

— Vous le premier, monsieur!

Le vieillard cassé, humble, timide, se redressa sous son vieil uniforme, et regarda Duguay-Trouin en face.

— Je vous ai deviné, amiral, dit-il d'une voix résolue; je ne vous approuve pas.

— Que signifie?... voulut se récrier Duguay-Trouin.

— Monsieur, répliqua Cassard péremptoirement, demain si vous voulez, vous convoquerez un conseil de guerre pour juger l'officier qui va vous désobéir. Mais par le nom de Dieu! aujourd'hui, je vous sauverai malgré vous!

Il saisit le porte-voix de commandant.

— Que faites-vous, monsieur! dit Duguay-Trouin, qu'Hélène tenait à bras-le-corps.

Le vieux Cassard ne répliqua pas cette fois.

Il emboucha le porte-voix et commanda :

— Tout le monde sur le pont!

Cette voix vibra étrangement dans le profond silence qui régnait sur le vaisseau.

Au fond des ténèbres qui allaient gagnant du gaillard d'avant à l'arrière, les ombres cessèrent de se mouvoir.

Duguay-Trouin avait baissé la tête et croisé ses bras sur sa poitrine.

Il y eut un moment solennel.

A qui appartenait le vaisseau *l'Espérance?* A ses chefs naturels, ou à Robert Arvy?

Tout à coup, parmi l'immobilité silencieuse, un grand bruit s'éleva, puis un grand mouvement se fit.

Les lanternes rallumées montrèrent les bâbordais occupés à cacher les haches accusatrices.

La bordée de tribord s'élança par toutes les écoutilles à la fois, tandis que les soldats de marine montaient en bon ordre et qu'une pluie de marins tombait littéralement des agrès.

En une seconde, le pont fut encombré.

Cassard fit quelques pas et se trouva au milieu de l'équipage.

— Joseph, dit Blaireau, quartier-maître! appela-t-il.

— Présent! répondit Blaireau d'une voix troublée.

— Avance à l'ordre! continua Cassard, qui dégaina.

Blaireau avança, tortillant son chapeau comme Cocodrille aurait pu le faire.

Ce n'était plus le fendant du parterre de Versailles, disant aux huissiers si galamment : « Corbeau, taisez ton bec ! »

C'était un pauvre diable de voleur, pris la main dans le sac.

— Par quoi tu peux voir, Faignantin, disait le doctoral Caïman à son fils Cocodrille, que la voie du devoir, il est la seule et unique qui soit directe, tandis qu'à l'opposé, les tentations de la mauvaise conduite te mènent censément à l'abîme de tous les précipices !

Cassard appela encore.

— Pierre, gabier de misaine ! Pontois, timonnier ! Dominique, aide du maître calfat ! avancez à l'ordre !

C'étaient les trois compères de Blaireau.

Le premier commandement les avait pris de court.

Ils avaient tous quatre la hache à la ceinture.

Ils sortirent des rangs. Cassard les couvrit d'un regard fixe et marcha sur eux.

Les quatre conjurés se retournèrent, comme s'ils eussent cherché asile dans la foule.

La foule les isolait d'elle. Les bâbordais étaient prêts à renier les cent pistoles.

— Bas les armes! dit Cassard.

Blaireau et ses compagnons laissèrent tomber leurs haches. Ils avaient tous quatre le chapeau à la main.

— Il y a un étranger à bord, reprit Cassard en s'adressant à Blaireau.

— Oui, commandant.

— Va le chercher, ordonna Cassard.

— Nous allons rire! fit Caïman; attrape à voir la mine qu'il fait, celui-là!

— Oui, mon papa.

Blaireau avait gagné l'écoutille.

— Bâbordais! commanda Cassard, rendez vos armes à la bordée de tribord.

Cet ordre fut exécuté sans qu'on entendît un seul murmure et en un clin d'œil.

Ces pauvres bons matelots, un instant égarés, semblaient ravis de rentrer dans le giron du devoir.

Blaireau revint, tenant Arvy au collet. C'est comme cela qu'il amenait son ancien maître.

Robert Arvy était blême; mais il tenait la tête haute. On voyait qu'il voulait jouer bravement sa dernière partie.

— Que veniez-vous faire ici, monsieur? lui de-

manda Cassard, qui avait grand'peine à contenir son indignation.

— Monsieur Cassard, répondit Robert Arvy avec résolution, je viens ici remplir mon devoir.

— Et quel est votre devoir ?

Robert Arvy tira un pli de son sein.

— Porter un ordre du roi au commandant, répondit-il.

— Donnez, monsieur.

— Vous n'êtes pas le commandant, monsieur Cassard.

— Donnez, vous dis-je !

Arvy lui tendit le pli, scellé d'un large sceau fleurdelisé.

Nous n'avons plus parlé de Duguay-Trouin, parce que Duguay-Trouin, depuis le commencement de cette scène, se tenait immobile, appuyé contre le banc de quart.

On eût dit qu'il ne voyait ni n'entendait ce qui se passait autour de lui.

Hélène vit son père pâlir, quand il jeta les yeux sur l'ordre du roi.

Elle vit au contraire, sur les traits de Rogoff, une expression de triomphe.

Elle s'approcha du lieutenant-général et lui serra le bras fortement.

— René, dit-elle, c'est Robert Arvy qui est là !

Duguay-Trouin tressaillit : ce fut comme s'il s'éveillait en sursaut.

— Sans lui, continua Hélène, je serais votre femme, René.

— Robert Arvy ! répéta Duguay-Trouin. Ah ! c'est Robert Arvy qui est là !

Il se leva.

Il avança derrière Cassard qui ne le voyait point.

Cassard disait en ce moment :

— Cet ordre, en effet, ne m'était pas destiné. Je ne suis plus rien ici.

Il se retourna pour chercher Duguay-Trouin et le vit tout auprès de lui.

— Amiral, dit-il, voici votre porte-voix de commandement et l'ordre du roi. La révolte est comprimée : je puis obéir.

Duguay-Trouin prit le parchemin et se posa en face de Robert Arvy.

Pour lire l'ordre il se découvrit.

L'ordre était ainsi conçu :

« Monsieur le lieutenant-général devra débarquer
« le capitaine Cassard, qui sera dirigé sur Paris.
« Monsieur le lieutenant-général mettra ensuite à la
« voile sur-le-champ.

« Pour le roi, le cardinal de Fleury. »

— L'ordre du roi sera exécuté, dit-il.

Puis il se couvrit pour commander :

— Un canot à la mer !

Le sifflet du contre-maître retentit.

On entendit le bruit de la manœuvre ordonnée.

— Qu'on saisisse ces quatre hommes, reprit M. Duguay-Trouin, et qu'on les mette aux fers !

Les tribordais s'emparèrent de Blaireau et de ses complices.

Le canot toucha l'eau de sa quille et vint se ranger contre le flanc du navire. Blaireau et les trois autres étaient déjà garottés.

D'instinct, Arvy fit un pas vers le canot.

— Restez ! lui dit Duguay-Trouin.

— Prétendriez-vous me retenir prisonnier ? s'écria Robert Arvy en faisant mine de résister.

— Badinons pas ! lui dit Caïman, qui lui noua son fameux bout de corde autour des poignets.

— V'là la première fois que c'te satanée corde sert à quelque chose de gentil ! pensait l'enfant Cocodrille.

Duguay-Trouin se tourna vers son équipage.

— Cet homme, dit-il, a fomenté une révolte à mon bord. Je le juge, je le condamne : qu'on lui attache un boulet aux pieds et qu'on le jette à la mer !

— Prenez garde ! s'écria Arvy avec épouvante ; je suis envoyé du roi !

— Choisissez entre cet homme et votre amiral ! dit Duguay-Trouin.

— Vive l'amiral ! acclama l'équipage en cœur.

— Ecoute ! fit Duguay-Trouin, en ramenant son regard sur Arvy ; pas un murmure, pas un souffle pour tout l'or que tu as prodigué ! Je l'ai dit au cardinal-ministre, entre les murs du palais de Versailles : Il est un lieu où la justice des hommes cède le pas à la justice du ciel ; et ce lieu, c'est mon vaisseau. Je ne me venge pas, Robert Arvy ; je punis. Fais ta prière.

Il tourna le dos.

Robert Arvy grinça des dents.

Il se vit perdu, car tous les gens qu'il avait crus à lui se détournaient de lui maintenant.

— Eh bien ! s'écria-t-il avec rage, moi aussi, je me venge ! Jacques Cassard, avant de mourir, ma voix ira jusqu'à toi ! Il y a un déshonneur dans ta maison. Ta fille est mère !

Sur un geste de l'amiral, Cocodrille et Caïman entraînèrent Arvy.

— Il n'y a pas de déshonneur dans ta maison, Jacques Cassard, disait cependant Duguay-Trouin, car ta fille est ma femme, et son enfant est mon enfant.

— Ne me démentez pas, Hélène, interrompit-il tout bas; vous n'avez rien à craindre. Je vais au combat, et, sur mon salut, je vous jure que je ne reviendrai pas!

On entendit le bruit d'un corps pesant qui tombait à la mer.

Le vieux Cassard prit la main d'Hélène et celle de Duguay-Trouin. Il les joignit dans les siennes.

— Hélène, dit-il à sa fille, qui pleurait sur son sein; cet homme ne s'est pas vengé, car il ne m'a rien appris. Je sais tout depuis bien longtemps. La souffrance rend l'homme meilleur, ma fille. J'ai pleuré bien des fois au souvenir de ma pauvre Juliette... Merci, René, pour votre mensonge sublime! Puisque le roi ne veut pas que je donne le reste de mon sang à la France! adieu!

Duguay-Trouin lui tendit la main, et le vieillard descendit dans la chaloupe.

Etienne et Adèle l'y suivirent, car l'amiral avait exigé que son neveu le quittât.

Hélène vint à son tour. Duguay-Trouin lui dit :

— Adieu pour toujours!

— Non! non! s'écria la pauvre femme désespérée, pas adieu! au revoir!

Elle se jeta dans les bras de René.

— Vous avez mon sort entre vos mains, Hélène!

murmura Duguay-Trouin. Décidez de moi. Mon bonheur ou ma mort !

— Votre bonheur, René. Tout ! tout pour votre bonheur !

— Nage !

Le canot se détacha des flancs du navire.

Adèle, Etienne et Cassard envoyèrent un dernier baiser. Duguay-Trouin, radieux, agitait son noble chapeau à panaches.

— Au revoir ! au revoir !

Le lendemain, au point du jour, le canon de Recouvrance éveillait la ville endormie ; la flottille de M. Duguay-Trouin appareillait.

Au moment où *l'Espérance* tournait sa proue sculptée vers le large, un mouchoir blanc s'agita au loin sur la rive. L'amiral braqua sa lunette.

— Au revoir, Hélène !

Un réseau de toile blanche couvrait la frégate. Chaque voile s'enflait à la brise. Des grappes de matelots pendaient aux vergues.

La frégate se pencha au premier souffle du vent, puis elle se redressa vaillante et l'écume bouillonna sous son avant.

— Au revoir ! au revoir, Hélène !

ÉPILOGUE

Dans cette vieille forteresse de Pignerol, où l'Homme au masque de fer mena si longtemps sa vie de captif, il y avait une cellule située tout en haut de la tour principale.

On voyait de là le paysage immense, les Alpes, le cours lointain du Pô et l'horizon sans bornes, qui ressemblait à la mer.

En 1731, un matin du mois d'avril, la fenètre de la cellule s'ouvrit comme le soleil se levait.

Il y avait dans la cellule, une chaise, une table et un grabat.

— André, petit André, dit à l'intérieur une voix faible et cassée, nous sommes en retard ce matin. Les paresseux ont toujours tort en ce monde, petit André. Mets-toi à la table et réparons le temps perdu.

— N'y a-t-il pas encore ici assez de paperasses? gronda petit André, qui tenait un balai à la main.

C'était un enfant bossu et boiteux, à la figure toute pâle, perdue dans une énorme masse de cheveux crépus comme de la laine.

La voix cassée appartenait à un vieillard couché sur le grabat.

L'enfant bossu, fils de pauvres journaliers de Pignerol, venait chaque matin faire le ménage du vieillard; il écrivait ensuite sous sa dictée. Le vieillard n'était pas beaucoup plus riche que l'enfant.

Il avait raison le petit bossu : la cellule contenait bien assez de paperasses. Des monceaux de parchemins poudreux s'élevaient sur la table.

Ces parchemins portaient en titre, sur leur première page : *Mémoire au Roi, Mémoire à Monsieur le Cardinal, Mémoire à Messieurs du Parlement*. On ne voyait que cela : Mémoire, Mémoire, Mémoire!

— Tu ne sais pas ce que tu dis, petit André, ré-

pliqua le vieillard; à ton âge on juge de tout avec frivolité. Ces paperasses, comme tu les appelles, valent plusieurs millions, mon fils...

Petit André se mit au-devant de la table avec mauvaise humeur. Le vieillard essaya de se lever sur son séant. Il était extrêmement faible et ses yeux vitreux avaient des regards atones.

— Est-ce qu'il fait temps de pluie ? demanda-t-il.

— Grand soleil, monsieur Cassard, répondit le bossu.

Le bonhomme soupira.

— Ce sont mes yeux qui s'en vont tout à fait, murmura-t-il.

— Travaillons, petit André, reprit-il; le médecin a dit que je pouvais bien vivre encore un mois ou deux. J'ai le temps de gagner mon procès et de laisser le bonheur à mes filles.

L'enfant trempa sa plume dans l'encre.

— J'y suis, monsieur Cassard, dictez.

— As-tu mis : A l'honneur d'exposer ?

— Je l'ai mis.

— Voyons, écris. Je veux que ce dernier mémoire frappe un coup décisif !...

— Décisif ! répéta le bossu malicieux.

— Est-ce que tu as écris cela, André ? s'écria le vieillard.

— Dame ! vous m'avez dit : Écris.

— Efface, petit André ! C'est malheureux... un mémoire avec des ratures ne fait point bon effet. C'est aujourd'hui samedi, n'est-ce pas ?

— Eh oui, demain dimanche !

— Demain, on laissera pénétrer jusqu'à moi mon Hélène et ma petite Adèle. Une fois par mois, ce n'est pas de trop !

— Mais dépêchons ! dépêchons ! reprit le bonhomme Jacques; je veux que mon mémoire soit fini pour demain... je le confierai à Hélène. On dit que M. Duguay a bombardé Alger. Il aura double crédit à la cour... il remettra lui-même mon mémoire...

Petit André attendait; le bonhomme ne dictait point.

— Enfant, dit-il tout à coup, avec un peu d'effroi dans la voix, est-ce qu'on a retourné mon lit ? je ne vois plus la fenêtre.

— Allez-vous donc devenir aveugle ! fit petit André qui se leva.

— Je crois que je vais faire mieux, mon fils, répliqua Jacques Cassard avec douceur, je crois que je vais mourir.

Petit André se rassit et haussa les épaules.

— Ces vieilles gens radotent, pensa-t-il.

— Hier, reprit Jacques Cassard, quand je me suis mis à la fenêtre, j'ai trouvé la vallée plus belle, les arbres plus verts, la montagne plus imposante, le soleil plus radieux. C'est que je voyais tout cela pour la dernière fois.

— Mon Dieu, ajouta-t-il en se signant dévotement, que votre sainte volonté soit faite.

Il se laissa retomber sur l'oreiller.

— Petit André, dit-il, tu iras ce soir à l'auberge où descendent mes filles, et tu feras de ton mieux pour leur annoncer cela. Tu leur diras que je les bénis.

Sa voix s'étouffa.

Petit André, effrayé, cette fois, s'élança vers le grabat.

Cassard ne bougeait plus.

Il resta ainsi plusieurs minutes, puis le sang revint à ses joues et une étincelle se ralluma dans ses yeux.

— Le procès! qu'elles n'abandonnent jamais le procès! murmura-t-il. Je leur lègue tous mes mémoires.

Il mit ses bras en croix sur sa poitrine.

— Seigneur Dieu! dit-il encore, pour tout ce que j'ai souffert, prenez pitié d'elles et recevez mon âme!

Ce ne fut pas seulement Hélène et Adèle qui vinrent le lendemain à Pignerol, Adèle avec ses deux anges blonds et son bonheur de jeune mère ; ce fut encore Etienne, Caïman, Cocodrille et tous les vieux amis du commandant Cassard.

Et encore un autre, un autre dont la vue l'eût transporté de joie, M. Duguay, qui revenait d'Alger et de Tunis ; M. Duguay qui avait juré d'aller jusqu'au roi pour obtenir justice.

C'était pendant que M. Duguay gagnait les batailles qu'on avait mis son pauvre ami Cassard dans une forteresse.

La cour n'avait pas trouvé les murailles de Pignerol trop épaisses pour se protéger contre les mémoires du bonhomme Jacques.

Il y eut de belles funérailles. Le deuil de l'humble vieillard fut mené par un lieutenant-général.

On se souvenait encore du bonhomme Jacques dans les antichambres du cardinal. L'annonce de sa mort fit naître un sourire sous la moustache retroussée des courtisans qui l'avaient vu tant de fois, son rouleau de papier sortant de sa poche, batailler contre les huissiers.

Auriou n'aurait pas donné cet événement pour cinq cent mille écus.

Auriou vécut très-vieux et mourut couronné de roses, dans un petit souper.

Il avait acheté pour son fils la grandesse d'Espagne. Son fils s'appela M. le marquis de Las N'importequas.

Cela fait maintenant une famille respectable.

FIN

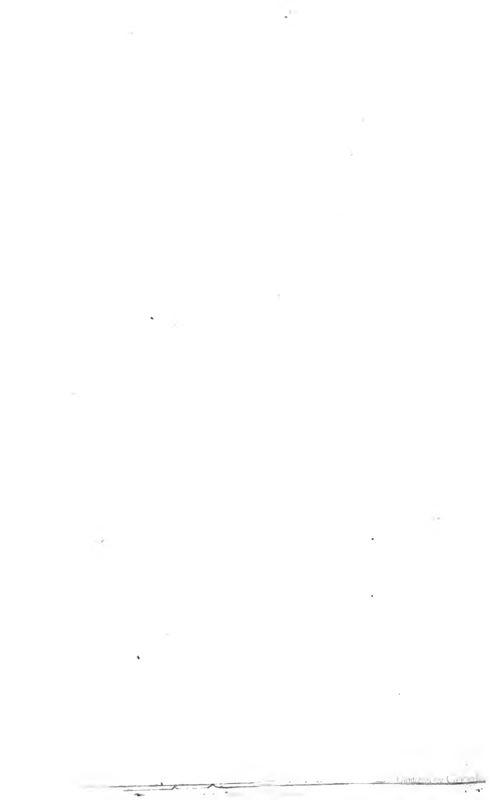
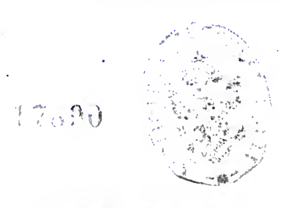


TABLE DES MATIÈRES



Saint-Amand. — Imp. de Destenay.

DU MÊME AUTEUR

Sous presse :

LA RUE DE JÉRUSALEM

3e série des Habits Noirs.

EN PRÉPARATION :

LE QUAI DE LA FERRAILLE

LE CAVALIER FORTUNE

















